Elie Richard. Charme des courses. Introduction au sport hippique



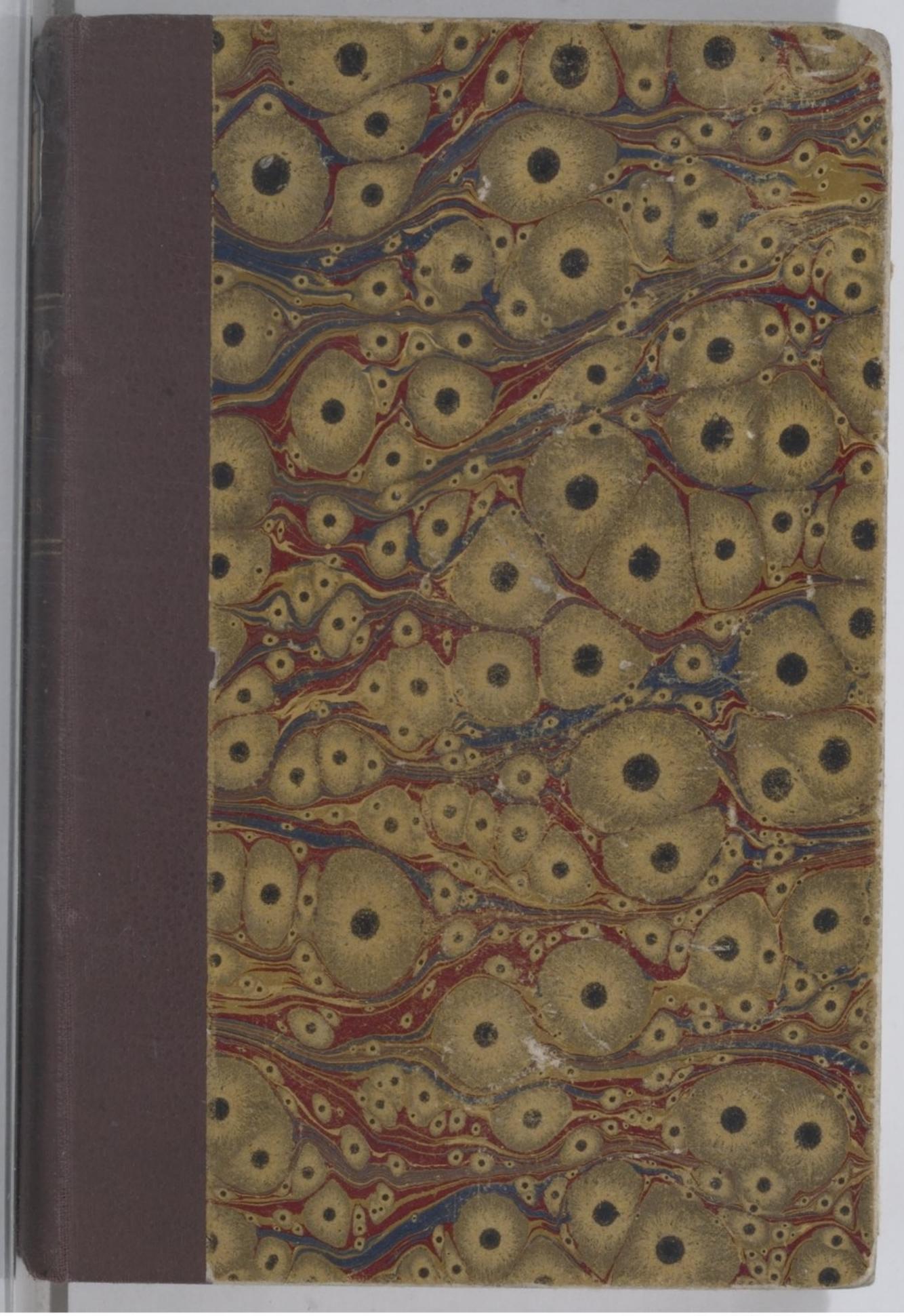
Richard, Élie (1885-19..). Elie Richard. Charme des courses. Introduction au sport hippique. 1929.

- 1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

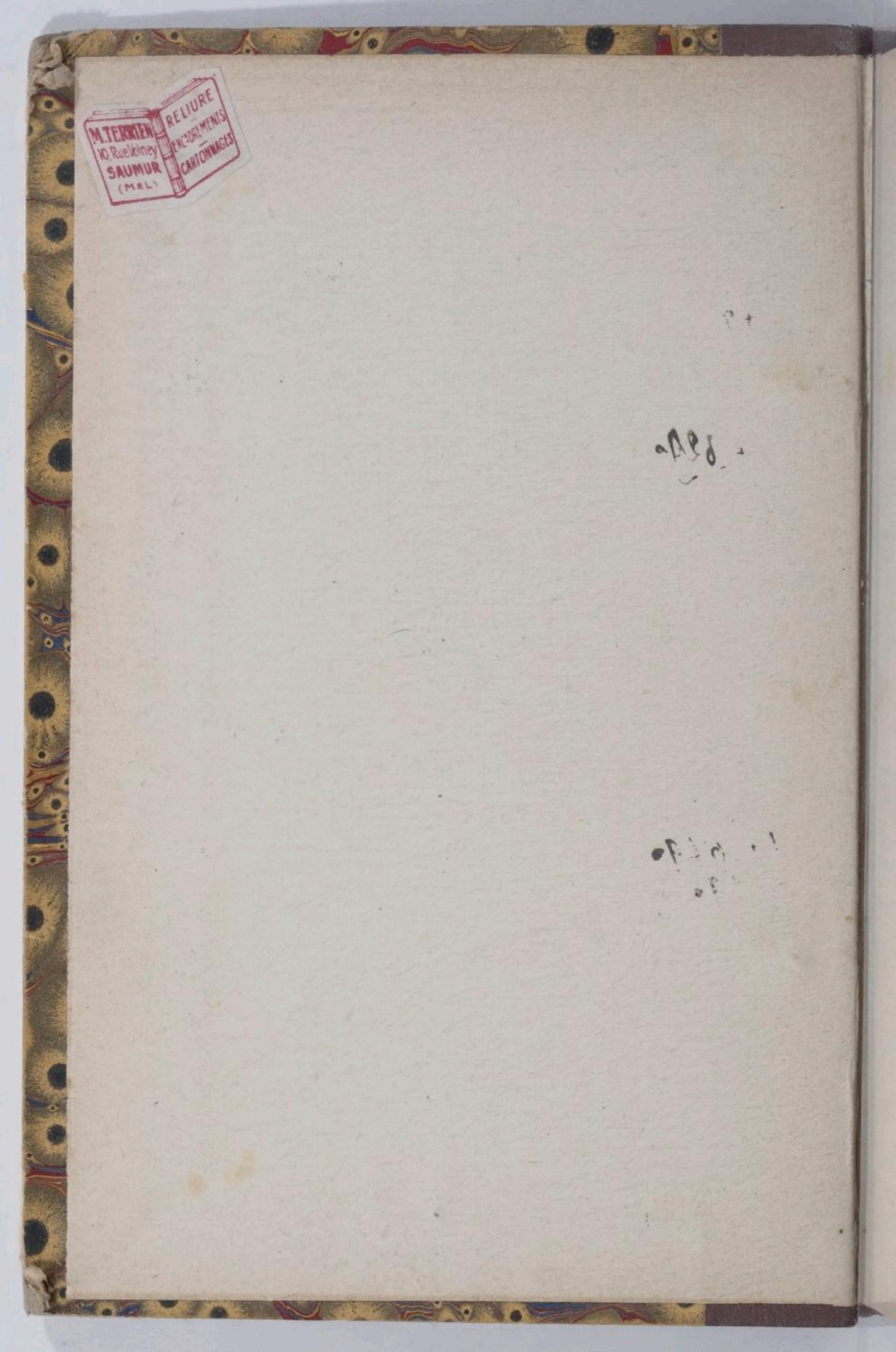
CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

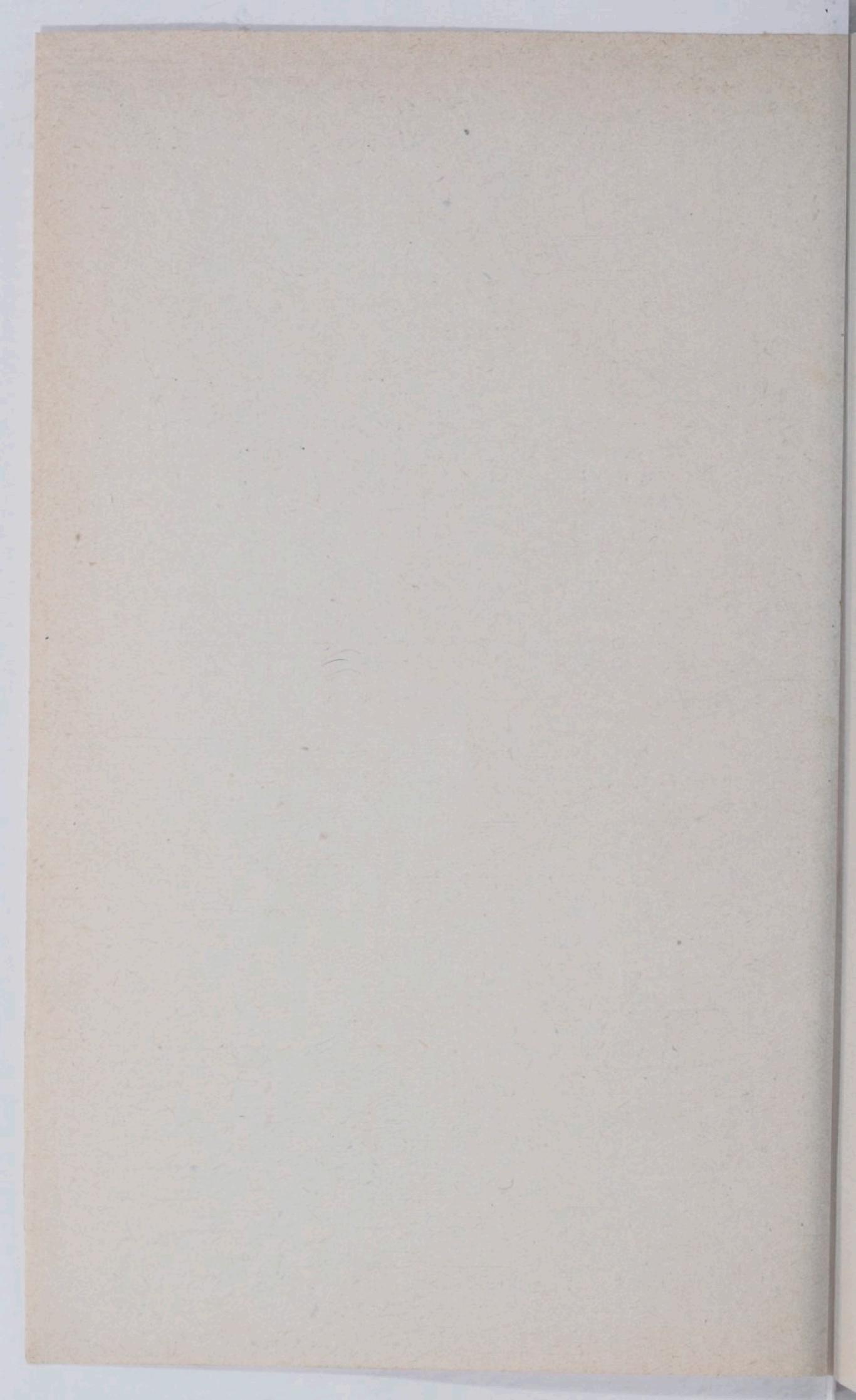
- 2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.
- 3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.
- 4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.
- 5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.
- 6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.
- 7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter

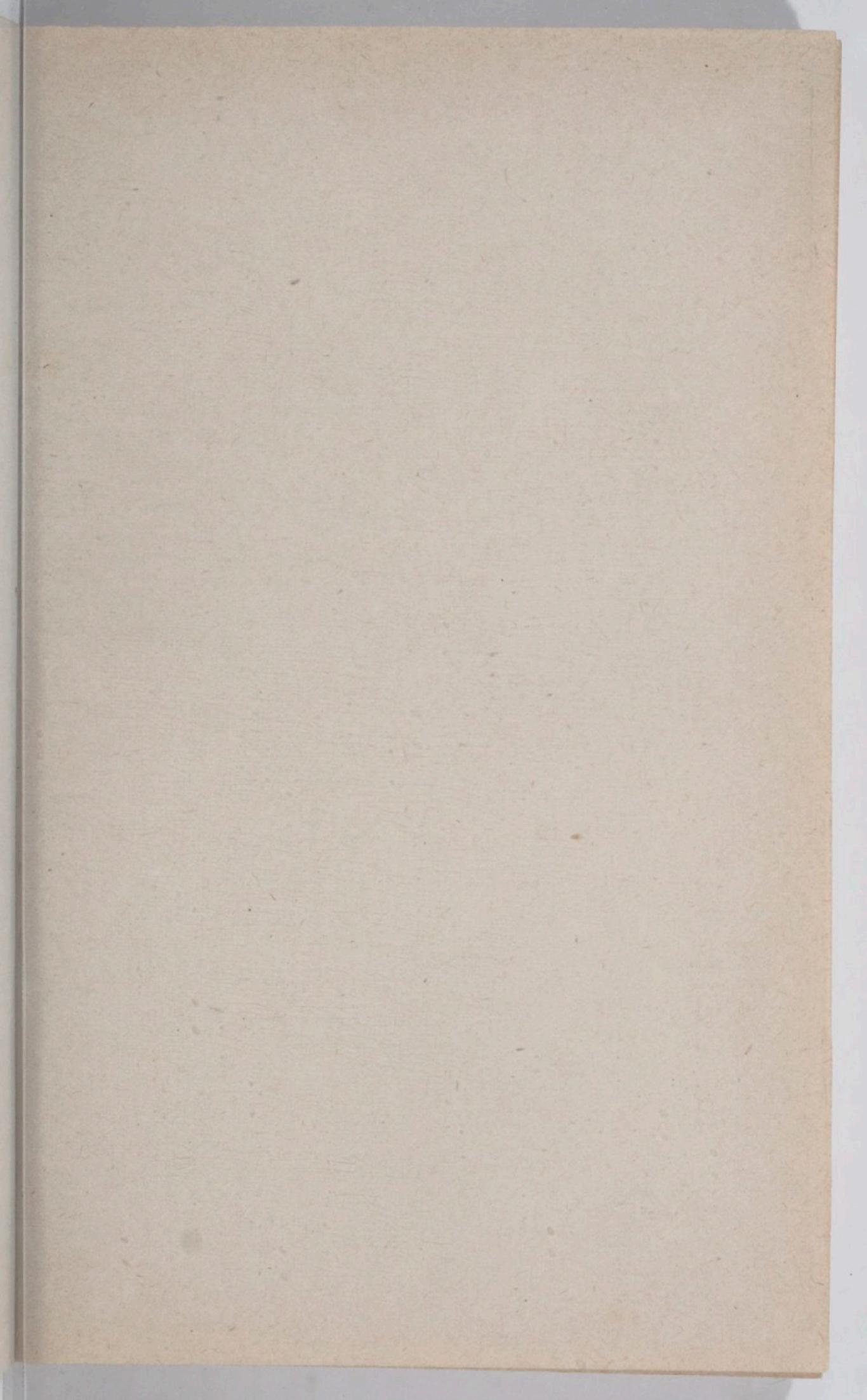
utilisationcommerciale@bnf.fr.

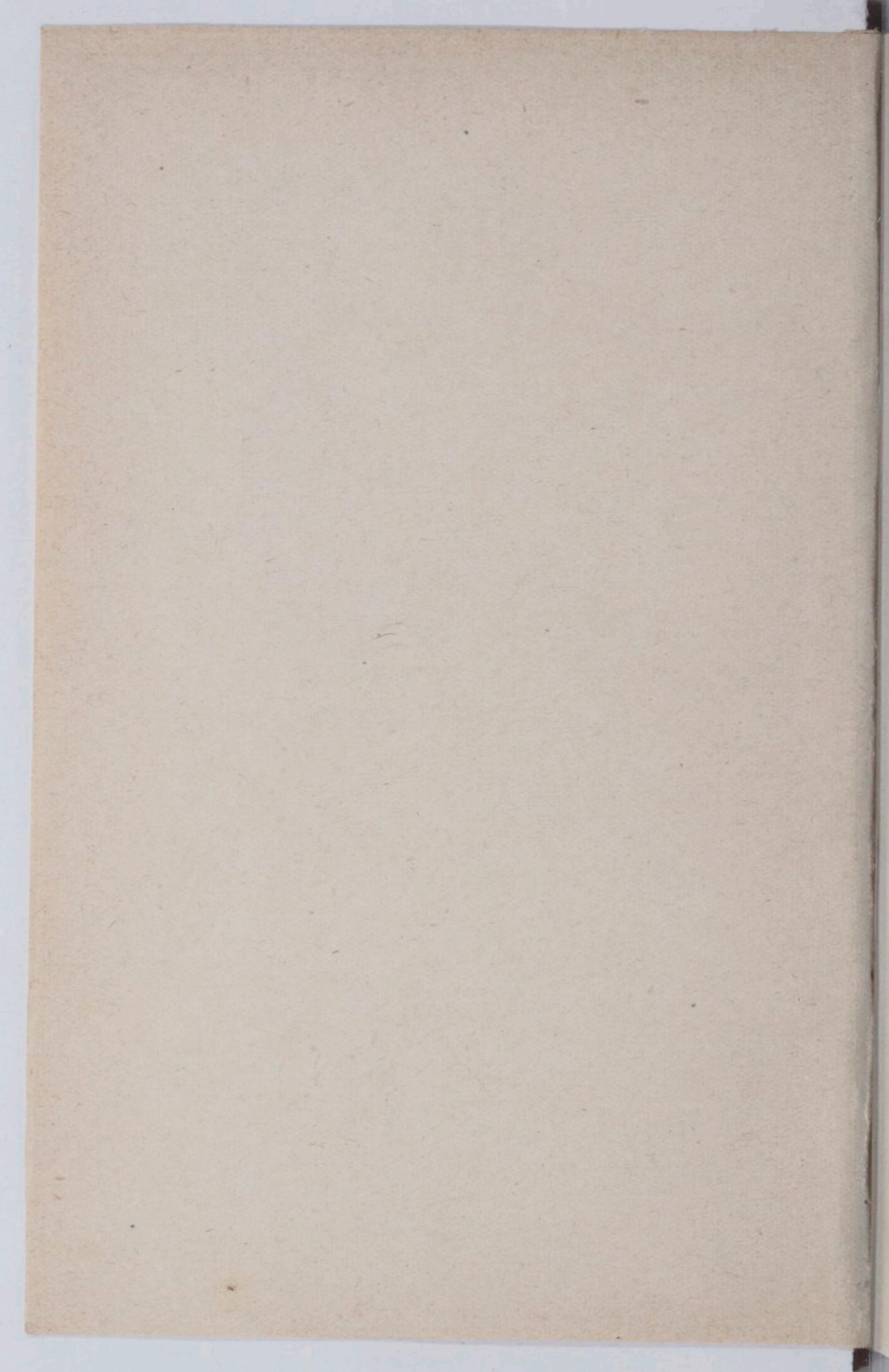


Source gallica.bnf.fr / Ecole de Cavalerie









CHARME DES COURSES

DU MÊME AUTEUR :

Paris qui meurt, trois essais sur l'histoire de Paris. Le Guide des Grands Ducs. Essai sur la vie parisienne.

LA BATAILLE IMMOBILE :

I. Marceau-la-Rose, roman.

II. Les Guerriers clandestins, nouvelle.

III. La Machine enchantée, sotie (à paraître).

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

CONNAITRE PARIS :

I. Parmi les hommes de chaque jour.

II. Charme des Courses.

III. Visages de Paris, portraits.

Flo, ou les reflets du silence, sotie. Clamadieu, roman. Chansons, le soir, poèmes. Le Satanisme quotidien, essai. ÉLIE RICHARD CYTH 396

CHARME DES COURSES

Introduction au sport hippique



ÉDITIONS KRA Rue Rodier, 56, Paris 1929

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE:

15 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 15; 100 exemplaires sur pur fil Lafuma, numérotés 16 à 115; 250 exemplaires sur vélin, numérotés 116 à 365; Le tout constituant l'édition originale.

Copyright 1929 by Éditions Kra.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

LE SPORT PUR OU L'ÉVASION DES SANS-LECTURE

Comme il y a la poésie pure, l'art pur, il y a le pur sport. Ceux qui le pratiquent n'ont pas à leur disposition, à l'égal des artistes, les ressources d'expression qui leur permettent de dire la subtilité de leurs sentiments et de s'en libérer, et les intellectuels purs les méprisent un peu. (Ils ont tort.)

Tout ce qui est « évasion » a quelque chose de respectable. Le bonhomme de Flaubert qui tournait des ronds de serviette était ridicule. C'était un grotesque, un maniaque (Insultons-le!) mais il était heureux. Il en est d'autres qui tournent des ronds de serviette, plus ou moins adornés, et on en fait des académiciens, des ministres et des grands hommes pour le Panthéon.

Ainsi du sport. Lorsqu'on est las de la lutte sans noblesse qui compose l'essentiel de la vie d'un nombre important de nos contemporains, il est agréable, il est bon, il est beau et je dirai tonique d'aller voir Jauréguy marquer des essais, Pelé gagner le 1.500 mètres, Paoli jeter le disque à 38 ou 39 mètres, Borotra danser sur le court, tantôt comme un faune, tantôt comme un lévrier; Stern, au visage de consul romain, enlever une fine bête, etc...

Les amateurs de culture physique diront : Il vaudrait mieux le faire soi-même. C'est entendu, — et je l'ai fait. Mais il ne s'agit plus de ça. Le sport pur, dussé-je peiner nos pragmatistes, ne se soucie aucunement d'éducation, de philanthropie, de préparation militaire, d'amélioration de la race chevaline. Ces choses inutiles sont réservées à des hommes respectables dont elles justifient la vocation ou la profession.

Un gros malentendu, par exemple, rend exécrable à des personnes intelligentes le sport hippique. Elles prennent au pied de la lettre qu'il s'agit de l'amélioration de la race chevaline et elles ne comprennent ni le pari mutuel, ni rien du décor. Elles tiennent pour essentiel ce qui n'est que corrélatif. Cependant l'arrivée d'un Grand prix de Paris peut être aussi belle que le cinquième acte d'une pièce de théâtre, sans que d'ailleurs les acteurs et les metteurs en scène aient un instant songé que le ministre de l'Agriculture avait les yeux sur eux.

Il est acquis — c'est vrai! — qu'une part du sport est gâtée par la tricherie, mais celui qui cultive le sport pur discerne bien vite la tromperie (et s'il ne la voit pas, il demeure confit dans son plaisir). Toutefois, il reste heureusement, au milieu des sports industrialisés, l'athlétisme que la bêtise des brutes n'a pas encore adultéré, l'hip-

pisme que des personnes amoureuses du cheval maintiennent envers toutes les manigances des

maquignons.

Par les beaux jours, il n'est pas de plus agréable spectacle que ces rencontres où les jeunes hommes et les jeunes femmes viennent jeter le disque, le javelot, sauter prodigieusement, relever des drives.

On peut en dire tout de même des champs de

Courses!

Sur la pelouse verte, la piste, le court, les corps souples s'élèvent avec une aisance qui donne, par une sympathie secrète, un cours plus vif à notre

sang.

Ce ne sont pas des brutes, ces enfants à peine sortis de l'école, ces hommes mûrs qui, affairés, notent les performances jetées par le porte-voix — ou le tableau. Ils n'admirent pas seulement la persévérance de l'effort, la beauté des corps ou des gestes, ils s'évadent de leur quotidien. Ils prennent, par surcroît, un sens plus « objectif » du monde extérieur.

Ce n'est pas la fréquentation des salles de spectacle, où le vaudeville niais fleurit, qui leur donnera cela. S'ils fréquentent par contre au Music-Hall, qu'on n'en soit pas étonné : ils y retrouvent, hors des callipygies s'entend, un peu de cet agrément spectaculaire que les fervents du sport pur vont chercher au stade, à l'hippodrome.

On ne leur a donné, dans leur milieu, ni grande poésie épique, ni culture de l'énergie; alors, ils se fabriquent eux-mêmes de l'illusion qui les surélève. Il ne dépend pas d'eux que les moyens parfois soient médiocres: Ils valent en tout cas la luxure courante, dont je me garde de médire, le jeu assis qui lasse rapidement et vingt éléments d'exaltation quotidienne que notre ordre social s'efforce à enclore en son cadre.

LES LÉGISLATEURS DU SPORT HIPPIQUE

Les Courses, elles font maintenant partie intégrante de notre vie de société. L'histoire en a été souvent écrite : il n'est pas question de la refaire ni d'en discuter ici la légitimité, ou la moralité; simplement, de les regarder comme un milieu où l'homme se manifeste sous des aspects que sa nature n'avait pas prévus.

Les hommes des Courses répètent d'ailleurs, dans ce cadre, les catégories sociales. On ira du propriétaire millionnaire, au garçon d'écurie qui vit assez médiocrement. On connaîtra le président des Sociétés dont l'autorité s'égale à celle des plus hauts magistrats et l'obscur comparse qui écrase les mottes après l'épreuve. Un personnel nombreux anime cet organisme de la vie moderne. Il y faudrait, pour tout embrasser, au moins vingt tomes. Prenons quelques instantanés.

Les sociétés organisatrices des Courses sont nombreuses. Elles se divisent le territoire à la façon un peu des provinces. A Paris, capitale (naturellement) de l'hippisme français, elles sont cinq qui se partagent l'organisation des épreuves

de galop et de trot.

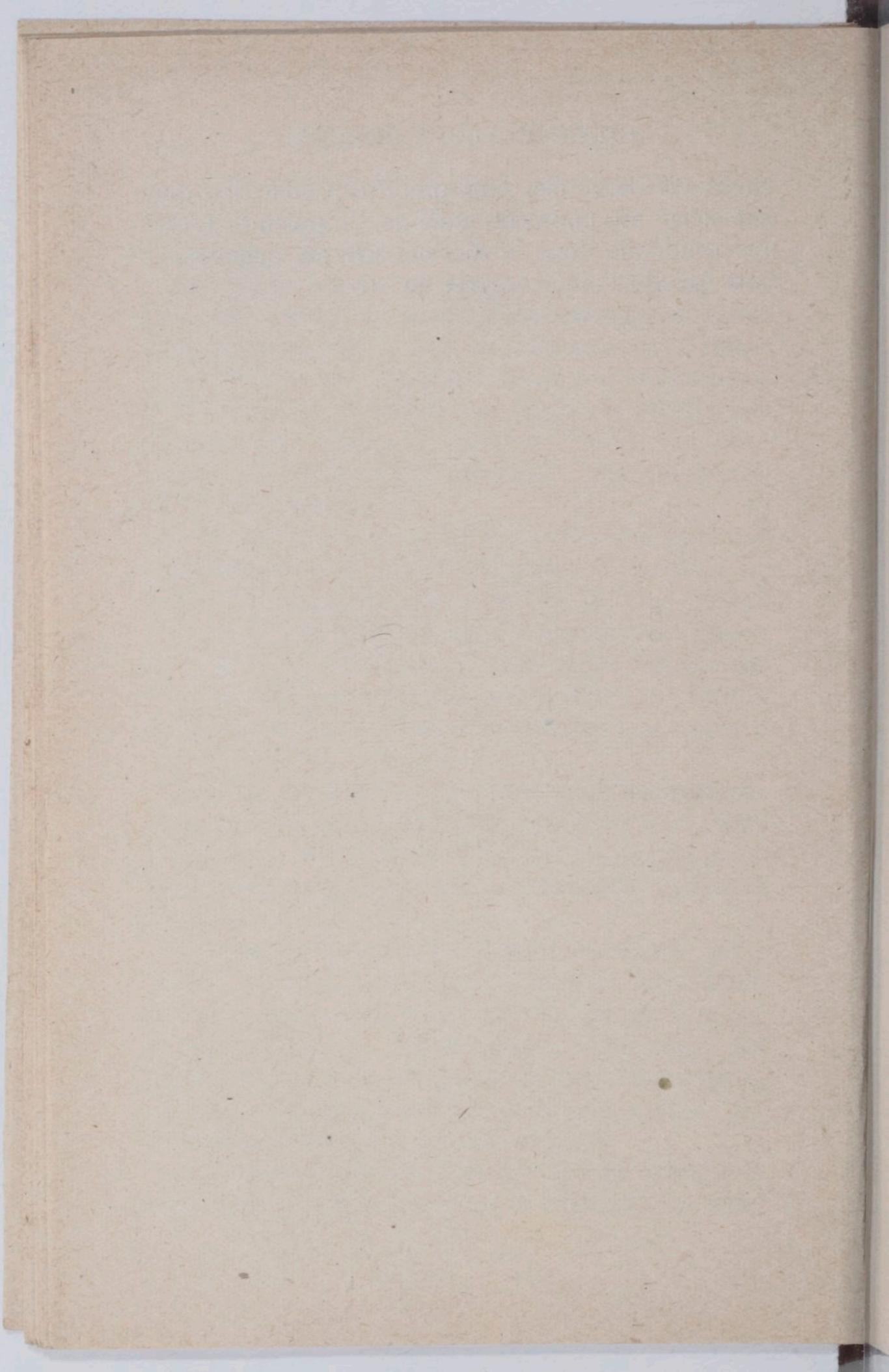
Au-dessus de toutes les sociétés, règnent les deux doyennes, la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France et la Société des Steeple-Chases qui détiennent la tradition et forment une sorte de juridiction suprême des Courses, quelque chose qui ressemble au Jockey-Club (anglais). Leur puissance est encore souveraine.

Elles ont des suffrageantes : la Société sportive d'Encouragement qui est en passe d'accroître sa force, au point qu'elle contrôle le plus grand nombre d'hippodromes de la région de Paris ; la Société de Sport de France et la Société du Demi-Sang. Chacune a ses formes d'action ; toutes coopèrent à la perfection de l'organisme social : Courses.

Rien ne se fait encore sans que les sociétés mères interviennent. Peut-être verrons-nous bientôt s'élever la Société sportive d'Encouragement au premier rang et revendiquer son droit, sa liberté d'initiative.

Il suffit d'indiquer ce conflit probable pour qu'on juge d'un trait qu'à la tête du formidable rouage qu'est, aujourd'hui, sous le nom de Courses, le sport hippique, l'humanité réside, avec ses caractéristiques de compétition, avec l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'avarice, l'amour même. Et les vertus encore s'y épanouissent.

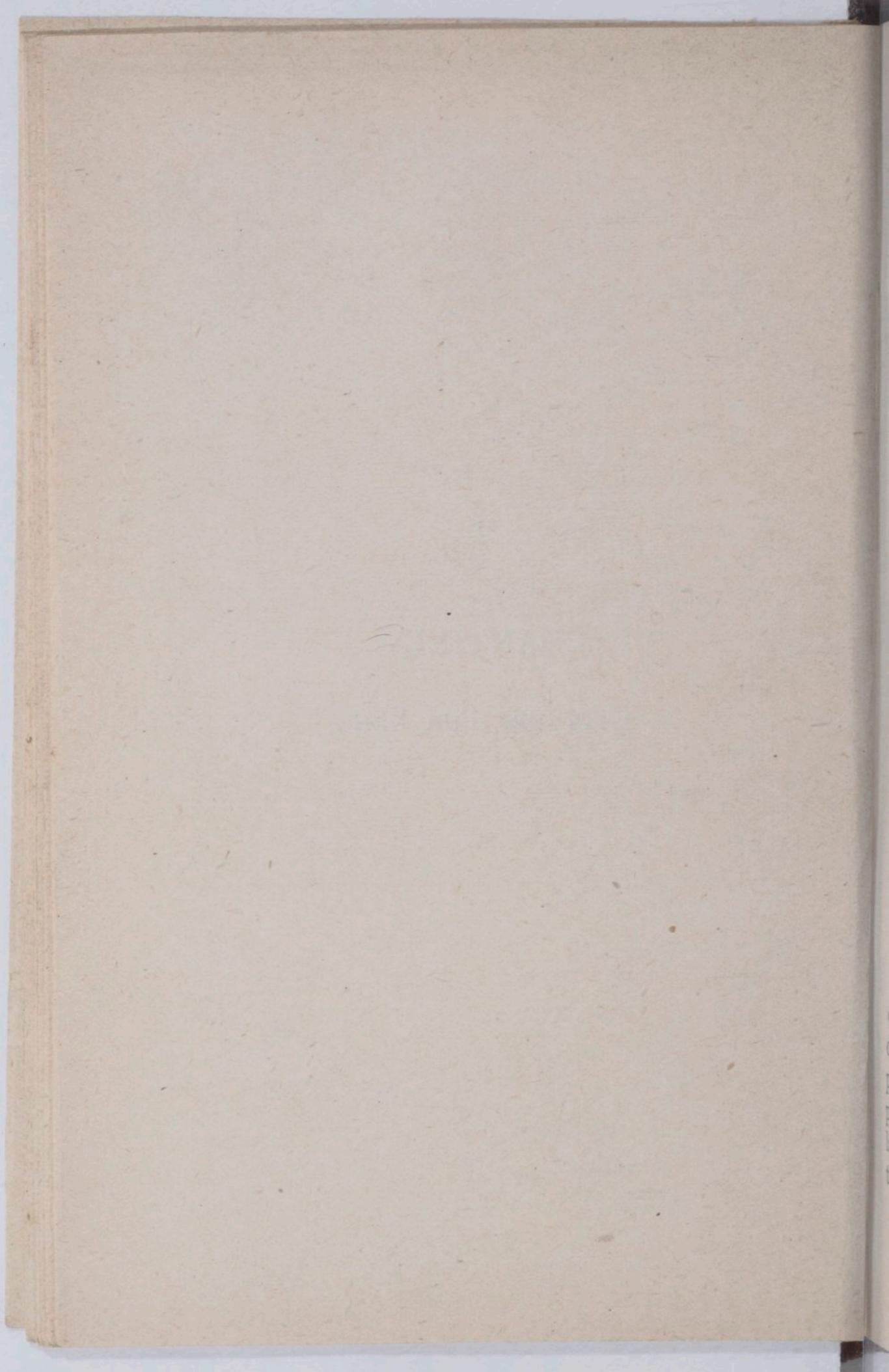
Le Jockey-Club (de France) qui ne ressemble à l'anglais que par son nom, à côté de tout cela, vit sa vie de cercle, sans prendre part à rien qui soit actif au point de vue de l'hippisme. C'est une académie dont le dictionnaire est achevé — sans qu'elle l'ait entrepris, je crois.



I

CHANTILLY

CITÉ DES PUR SANG



CHANTILLY

Chantilly est double. Il dresse, parmi des frondaisons, la ville morte; il suscite, parmi la première, la cité des chevaux.

Une rue part du quartier moderne et, prolongée d'une avenue compassée, aux pavés royaux, à l'ennui provincial, elle aboutit à la nécropole enchantée. Entre les pièces d'eau qui mirent un ciel de craie et d'outre-mer, et la pelouse si verte du champ de Courses, on découvre ce château de conte, proposant au soleil ses os blanchis prématurément et sa mélancolie.

Cependant, il manque à ce vallon encadré d'architectures, de grâces et de forêt polie, quelque chose; et c'est peut-être l'essentiel. Il y manque de la vie, de l'Homme. Au sortir d'une écurie où piaffent les enfants de Darley Arabian, de Godolphin Arabian, de Roxana, ancêtres du Pur Sang, la beauté défunte, même embaumée de littérature ne nous suffit plus.

Le Duc d'Aumale qui était soldat et cavalier

ne peut avoir voulu ce désert de pierre et de passé, cette immobilité de statue. Il y faudrait évidemment des barques sur la Nonette et le lac, des chevaux toujours dans la prairie et des personnes vêtues par des maîtres constamment sur le grand degré.

La cité des chevaux, qui se juxtapose à cette Bruges sans béguines, empiétant sur les bois, un peu brutale, barbare mais vivifiante, anime, heu-

reusement, l'autre canton du pays.

Ses maisons normandes (Pourquoi, mon dieu?), ses paddocks, ses longues théories de boxes gagnent, par delà la voie du chemin de fer sur les futaies. Une nouvelle ville s'ajoute encore à celleci, formée par les générations récentes, par des transfuges. Elle prend le nom de Gouvieux, de Bois-Saint-Denis, et rejoint La Morlaye. Elle forme des communes. Mais c'est encore Chantilly.

Il faut connaître Chantilly, à l'aube d'un jour de printemps. Les halliers effument une brume dense où les futaies se dandinent. Un cri d'oiseau, le frolis d'une bicyclette, l'appel d'un train : et le soleil monte sans bruit au-dessus de Senlis,

au lointain d'une allée.

Les bicyclettes portent de petits hommes en casquette, guêtrés de cuir ou de feutre qui viennent des environs et gagnent les quelque 50 ou 60 écuries où le premier garçon, un papier à la main, les attend.

Une heure après, le pansage achevé, un clapotis retentit sur les chemins. De partout, de toutes les rues, des avenues, des routes, des venelles, à la file indienne des chevaux sortent, dansent, s'ébrouent, marchent les naseaux bas, avec ce bruit d'eau sur les pierres.

Ils s'en vont vers les allées d'entraînement de la forêt, vers les Aigles, terrain de travail de la Société d'Encouragement; ils sont deux ou vingt, souples et maigres, nets et inquiets. Les petits hommes guêtrés les montent, les genoux hauts, les mains au garrot — ou les mènent à la main. Il en passe deux cents, trois cents, en tous sens, nus ou sous la selle ou sous la couverture chiffrée, l'œil libre ou fermé par l'œillère.

En serre-file, l'entraîneur lui-même, ou son premier garçon, surveille la troupe. Il a la face rouge, cuite par l'intempérie, les matins frais, le soleil. Il voit tous les gestes des lads qui sommeillent encore et laissent molles les rênes, il suit le pas de ses chevaux qui bondissent pour une feuille qui tombe, pour l'aboi d'un clakson, pour le grondement des trains qui courent vers le nord, traînant un long cri et une laine qui se déchire aux branches.

Les chevaux s'enfoncent dans les bois, pénètrent aux Aigles en polkant, — charlestonnant.

Chantilly reprend aussi où il l'a quittée la veille sa vie « civile », sa vie quotidienne. Les autos passent en ronflant, sur la route de Paris, dans les avenues publiques ou les allées qui ne sont pas réservées à l'entraînement. Les camions de paille, les voitures de fumier, les tonneaux à poneys qui portent au collège, au train de Paris, les familles des entraîneurs, s'entrecroisent sur les lisières de la forêt. La petite ville vit doucement sur la place de ses marchés, dans ses rues calmes. Les pêcheurs gagnent la Canardière, où Le Nôtre détourna une rivière ou deux. Un cavalier, une amazone sortent de la maison du loueur, montés sur des bâtards. Une Anglaise va à l'office. L'Angelus catholique passe au-dessus des maisons anglicanes sans y laisser tomber sa joie ou sa tristesse.

Tout le monde vit sa vie; mais chacun s'est fait une idée du monde où le pur sang tient la place centrale. Demandez à n'importe quel gosse qui sort de l'Ecole l'adresse de John Cunnington ou de Mathurin Pantall, il vous y mènera tout de go, et en route, il saluera un petit homme guêtré, en disant:

- Jennings!... Vatard!... Morning!

Cependant la limousine armoriée d'un propriétaire s'arrête au carrefour des allées pour assister au travail de « ses » chevaux.

Et M. d'Englesqueville, qui est — pour le compte de la Société d'Encouragement — le grand écuyer de Chantilly, se tient sur un grand alezan brûlé au milieu d'une clairière: il regarde en connaisseur passer les fils de Sardanapale et du Cid, les consanguins d'Epinard, qui courent 1.600 mètres, en vue de la réouverture de Longchamp.

LES TERRAINS ET LES PISTES

Le Romain Cantilius qui, le premier, choisit un îlot de rochers, dans la Nonette, pour y bâtir une villa, ne songeait pas aux conséquences de sa fantaisie. C'était un homme de goût. Le vallon devait être charmant. Il a bien mérité de le nommer.

Mais les quatre ou cinq gentlemen-riders qui ont inventé le Chantilly hippique, tous les amis du cheval leur doivent un hommage. C'était en 1831 ¹. Ils revenaient, M. de Normandie, qui devait présider plus tard le Jockey-Club, M. de Hédouville, M. de Wagram et M. de Plaisance, d'une chasse à courre. La pelouse qui s'étend depuis le bois Bourillon (c'est-à-dire l'avenue de la Gare) jusqu'au lac des Condé leur parut admirable. Ils conclurent un match à l'instant et le disputèrent sans débrider. M. de Normandie le gagna. Ce fut la première course courue en face de l'îlot de

r. Cf: Notes et dates, chap. III.

Cantilius, transfiguré en château de contes de fées. Le terrain était désormais consacré au cheval. Il a été réputé depuis et la piste du Jockey Club à Chantilly est connue dans l'univers hippique comme la plus moelleuse qui soit au monde.

C'est peut-être un préjugé. Il en faut pour sou-

tenir les prestiges.

La municipalité de Chantilly était intelligente. Elle organisa, en 1833, des Courses sur la pelouse du match.

Le duc d'Orléans, qui était voisin, et ami du cheval, s'intéressa à ces épreuves. En 1835, il les soutint de ses deniers; si bien qu'un an passé on eut l'idée de faire courir à Chantilly un Derby français. Ce fut le prix du Jockey Club ¹.

Le prix de Diane fut fondé en 1843.

Dix ans après la Société d'Encouragement prenait à sa charge les Courses, la location des pistes et les allées de la forêt. Elle acquit les Aigles ensuite. Elle n'a rien cédé de son bien qui est une fortune.

Les écuries de courses s'établirent à l'Ouest de la ville du xviie siècle, non loin de l'hippodrome. Aux alentours de l'hôpital, qui est du xviiie siècle, on trouverait des bâtiments de l'époque romantique qui furent des écuries. Ces éta-

^{1.} En 1836, l'entraîneur de Lord Seymour, Carter, s'installait à Chantilly. Il venait de Belgique où, depuis Waterloo, des officiers de cavalerie anglais s'étaient établis et se livraient au sport hippique, élevant, entraînant, courant...

blissements se sont modernisés. Ils forment un quartier assez fermé, qui vit derrière ses portes pleines, avec ses figures anglaises, ses cris gutturaux et le mystère relatif des méthodes particulières.

Par la porte entrebâillée, quelquefois, on peut prendre, comme on le déroberait, le spectacle rapide d'une cour rectangulaire où s'ouvrent les boxes. La demi-porte est béante et une tête fine y vient aspirer l'espace défendu. Celui à l'intention de qui tout cela est fait n'a pas l'air d'y songer. C'est un seigneur. Un confort unique, un luxe inconnu de beaucoup d'hommes, lui sont dus. Il respire cependant, se retourne et dort.

Le paddock, au milieu de la cour, est vert, entre les barrières blanches, et un poulain chevelu, la queue balayant l'herbe, y promène sur des jambes de demoiselle, sa joie, limitée par les grosses barres, de vivre dehors.

Les établissements d'un H. Count, d'un Prat, d'un Carter, ont un imposant aspect. Ils tiennent de la villa et du château, de l'écurie du prince et de la ferme-école. La discipline y brille dans les ferrures et les cuivres, sur le gravier et sur la litière de paille qui couvre les allées d'un tapis.

Ces messieurs, d'où qu'ils sortent, sont de grands bourgeois, servis par un nombreux domestique. Ils mangent en des vaisselles massives, couchent en des lits historiés, etc., et ils pourraient prêter de l'argent à certains propriétaires qui les emploient.

Les écuries du nouveau Chantilly, de Gouvieux,

de Bois-Saint-Denis, de La Mollaye, sont moins fermées. On peut en connaître l'âme plus aisément. Mais cela tient plus à la configuration du pays qu'au goût des entraîneurs, plus au manque de murailles qu'à l'effusion des head-lads: ils tiennent à l'air de famille et à la tradition discrète de leurs pères anglais. Il n'en faut pas médire. C'est une des conditions essentielles de l'excellence de leur travail.

Il sied de prêter attention aux propos d'un entraîneur de Chantilly lorsqu'il parle de sa ville, de son climat, de son terrain et des Aigles:

— Le sol, dit-il, est fait d'un sable extrêmement souple. Un fond de mer !... Aucun caillou, aucune dureté n'y résiste à la herse. Pour le gazon, il est élastique, porté par une terre de bruyère, que la pluie et les rosées abondantes nourrissent — et aussi les réservoirs de la Société d'Encouragement.

« En Angleterre, on n'a pas ça... Non! C'est ici le terrain d'entraînement idéal... »

L'hippodrome, qui offre 300 hectares de pelouse, sert de terrain d'essai les mardi, jeudi et samedi

sauf en période de Courses.

En outre, le bois des Aigles, acquis à la fin du xix^e siècle par la Société d'Encouragement, au prix de 300.000 francs — et qui vaut aujourd'hui cent fois autant — a été mué en un terrain d'entraînement, sans doute unique au monde. Newmarket, le grand centre anglais, n'a pas l'équivalent. Dix-huit kilomètres de pistes — dont 4.800 mètres d'obstacles — sablées ou gazonnées, s'y

développent dans un cadre splendide de futaies où apparaissent, en lisière, les résidences seigneuriales des grands propriétaires d'écuries, des entraîneurs — et l'hôpital des jockeys.

LES CHEVAUX DANS LA FORÊT

Les routes de la forêt de Chantilly, — cette forêt qui plus qu'une forêt est un immense parc à cent allées ombreuses — sont, pour la plupart, louées par la Société d'Encouragement. Elle en a fait des pistes sablées, hersées chaque jour, entretenues à grands frais. Quarante-huit kilomètres de pistes s'ajoutent ainsi aux dix-huit kilomètres des Aigles et aux trois cents hectares de l'hippodrome, pour former le plus vaste et plus varié terrain de travail qu'on connaisse.

Il faut voir ici le pur sang, hors du décor et des pompes de l'hippodrome, pour en goûter la beauté propre, pour discerner le signe de la race.

La figure qu'il inscrit sur le fond vert de la pelouse ou la rouille des bois est belle comme une œuvre d'art — et c'est une œuvre d'art.

Parti d'une bête légère, étroite, petite, on est arrivé à ce grand cheval souple, la poitrine ample et la croupe haute. Par un savant dosage des sangs, par l'habile croisement, un être nouveau est apparu. C'est un chef-d'œuvre. La beauté du spectacle que donnent ces centaines de chevaux au travail n'échappe à personne.

Pour les hommes de cheval, une autre poésie se mêle au plaisir spectaculaire. Ils connaissent les origines de ces animaux au sang pur, leur lignée. Par avance, ils savent ce qu'ils ont dans les veines, la vitesse ou l'endurance, le feu ou la passivité. Rien qu'à voir la haute silhouette de ce grand noir qui encense de sa longue tête étoilée, qui houle de sa croupe osseuse, ils vous diront:

— C'est un fils de Sardanapale... Tous hargneux, ceux-là!... Et quelle gueule!...

Un autre leur rappellera les formes légères de Comrade, l'anglais, un autre, Ksar, un autre, Epinard...

Tout à l'heure, la cavalerie de H. Count a évolué sur l'hippodrome; à présent, l'écurie Moulines procède à des essais: voici encore les pelotons de Carter, de Pantall. C'est une féerie de courbettes, de bondissements et de vitesse.

Depuis la guerre, Chantilly n'a plus autant de chevaux qu'il en avait. Il lui reste tout de même 1.600 pensionnaires. Maisons-Laffitte a attiré à soi un grand nombre de chevaux d'obstacles qui, autrefois, fussent venus aux Aigles.

Est-ce que le sport illégitime — comme on a dit des obstacles — répugnerait à la tradition chantilloise ?... C'est plutôt que, durant la guerre, quelques propriétaires inquiets ont vendu leurs jeunes chevaux.

On pouvait penser que l'ancien effectif serait

bientôt atteint. Il n'en est rien. J'en demandai la raison:

— Eh! me dit-on, pensez-vous qu'on achète des chevaux comme des bijoux? Et puis, les Courses, cela n'est pas d'un rapport extraordinaire... Un cheval coûte, au minimum, 20.000 francs par an, — sans parler de son prix d'achat.

« Si l'on fait le compte de notre cavalerie de Courses, en France, on arrive à 5.000 lenviron; 1.600 à Chantilly, 1.800 à Maisons, les autres,

ailleurs.

« Calculez-en la dépense : Cent millions par an !... Pensez-vous qu'à ce taux, chaque cheval

récupère le prix de son avoine?...

« Supposons qu'il y ait cette année (1926) 46 millions de prix — ce ne doit pas être loin de la vérité — il ne reste guère après qu'on a défalqué les primes aux éleveurs, aux concours d'étalons, de poulinières, poulains, etc., Société du Cheval de Guerre, Société hippique française, etc., etc., que tiente-six ou trente-sept millions...

« C'est bien loin des cent millions que nous coûtent nos cinq mille chevaux... Les Courses ne rapportent donc, ni aux propriétaires ni aux entraî-

neurs, ce que dépensent les écuries ».

Les entraîneurs, pour leur part, reçoivent environ 2 millions et 1/2 ou 3 (soit leur 10 %), sur quoi les six ou sept grandes écuries prennent plus des 2/3; reste 1/3 pour toutes les autres; et elles sont nombreuses.

^{1.} Ces chiffres se sont accrus depuis lors. Récemment, Maisons comptait plus de 2.000 chevaux.

L'ENTRAINEUR

Seize cents chevaux et le matériel qu'il leur faut, les écuries de soixante entraîneurs, cela représente, pour Chantilly, un formidable capital. Le voici personnifié par un poulain qui va sur quatre précieuses jambes, tourner, au bout d'une longe, dans un rond sablé. A le voir si fragile, on conçoit qu'il inspire mille inquiétudes et demande mille soins. Pour le servir, il faut la troupe des entraîneurs, des jockeys, des headlads, des lads et des apprentis.

Ces hommes de métier qui portent généralement la hardiesse dans les yeux ont quelque chose qui les lie et les amollit. Par-dessus toutes les déformations professionnelles, un sentiment impérieux

domine, c'est l'amour du cheval.

J'ai entendu raconter l'histoire d'un vieux lad qui s'enivrait. Depuis longtemps il servait dans la même maison et on l'épargnait. Un beau soir, l'entraineur n'y tint plus:

— Vous déshonorez votre race, lui dit-il en anglais, et il le mit dehors.

Le bonhomme depuis lors revint tous les matins à la porte de l'écurie; il regardait partir les chevaux au travail et écrasait une larme lorsque son poulain passait. Il ne se décida que longtemps

après à trouver un autre emploi.

Ces hommes assez brutaux parfois sont généralement tout douceur pour leurs bêtes. Nous allons les voir qui mettent au-dessus de leurs préoccupations, parmi les idées qui les mènent, au milieu de leurs raisons de vivre, un animal muet, ingrat, capricieux.

D'où vient cette étonnante ferveur, sinon de l'aptitude que manifestent les hommes, depuis le prince jusqu'au garçon d'écurie, de goûter cette beauté vivante, que réalise un pur sang animé

de la passion de gagner la course.

Les plus vieilles familles d'entraîneurs de France résident à Chantilly. La plupart sont d'origine anglaise. L'ancêtre est venu au siècle dernier. Il a fait souche; sa famille s'est établie pour toujours. A présent, un gentleman qui ne s'exprime bien qu'en anglais, qui a la tradition britannique jusque dans la façon de manger, de fumer, vous dira:

— Moâ, j'ai été à Londres plusieurs fois... Le climat ne me vaut rien... Alors je demeure à Chan-

tilly... C'est si près de Paname!...

Lorsque Charles Bartholomew fils alla s'établir en Angleterre, il fut pris de neurasthénie. Il s'acclimata, certes, mais en définitive, il revint à La Morlaye.

Ils ont le goût du cheval dans les veines. Leur

cerveau ne juge le monde que par rapport à l'animal divin. Leur expérience, on dirait qu'elle leur a été léguée avec le vocabulaire.

La tradition orale et la pratique en font d'ailleurs des vétérinaires sans titres que les professeurs d'Alfort ne dédaignent pas de consulter.

Leur vie a commencé dans une petite maison d'où l'on respirait le fourrage. Hauts comme une botte, ils sont entrés dans le box. Ensuite, ils ont mené les chevaux sur la piste d'entraînement. Ils ont peut-être monté en course. Rien de ce qui touche le cheval ne leur a échappé. Ils connaissent son âme; ils prévoient d'instinct ses réactions; ils dirigent avec une sympathie naturelle ses tendances obscures.

De ce qu'ils ont vécu parmi les jockeys et les lads, ils gardent aussi la connaissance des hommes de cheval. Ils savent comment on les mène, et tout ce qu'on peut tirer d'un gamin des rues de Londres, d'un enfant de Newmarket, d'un gosse élevé à Chantilly — ou même à la porte de Saint-Ouen.

UNE FAMILLE D'ENTRAINEURS

Alors que l'entraîneur particulier n'est souvent qu'un conseiller technique, l'entraîneur public est un créateur, un réalisateur, un industriel.

Le budget de son écurie représente des millions. Il convient d'être encore un administrateur. Je ne parle pas du sportsman. Il est bon, en outre, qu'il ait de la fortune — et de l'estomac, comme on parle en Bourse. Il risque constamment ses capitaux.

Les 10 % qu'on lui attribue sur les prix font annuellement trois millions. De cette somme les deux tiers sont partagés — je l'ai dit — entre les six grandes écuries, un tiers va à la foule des petites maisons.

Qu'est-ce qui revient à chacun? Et quel risque!

Nous pousserons une de ces portes, obstinément fermées, et pénétrerons dans la maison d'un entraîneur.

J'ai choisi l'un des plus connus au pesage. Michel Pantall fut le type de l'entraîneur francisé, un des animateurs de ce qu'on veut appeler le style français, (mais encore à ses débuts). Il est bien différent, ce système, de l'anglais; fait de brio, de verve, il a moins de force peut-être, mais combien d'allant!

En pénétrant chez Michel Pantall, on était réchauffé par une cordialité qu'il tenait de son origine à demi-française. Dans sa bouche, les mots prenaient une sonorité du terroir et même son anglais se mêlait de locutions de chez nous.

Et cependant, il n'est pas d'entraîneur qui ait gardé plus de goût pour la tradition sobre des

Anglais.

Son grand-père, W. Pantall, vint en France avec lord Seymour. Il était d'une famille de gentlemen farmers qui faisaient courir. Il étudiait à Oxford lorsque le célèbre dandy l'entraîna vers Paris.

William Pantall porta les couleurs du milord au Champ-de-Mars. Il se plut en France, y revint, fut entraîneur particulier. Le fils de William, Henry, jockey chez le père Gibson, puis chez M. P. Aumont, gagna le prix de l'Empereur sur Orphelin, dont on a retenu le nom dans les générations fameuses de Pur Sang. Pendant trente ans, il demeura l'entraîneur et le premier jockey de l'écurie de Vanteaux, qui a eu son heure.

Henry Pantall eut cinq fils: Michel, Walter, Mathurin, Paul et Eugène, tous entraîneurs

connus, après avoir été jockeys.

M^{me} Henry Pantall était Française, de la famille de Faucher, homme politique de Limoges, dont le nom est inscrit dans l'histoire de la République.

Pendant sa carrière, Michel Pantall a entraîné plus de trois mille chevaux qui ont gagné sur tous les hippodromes. En une seule année, on en note cent cinquante-huit, qui enlevèrent un million et demi de prix. En 1925, son écurie, malgré la maladie qui sévissait à Chantilly, s'attribuait sept cent cinquante mille francs!

On n'arrive point à ceci et cela, sans un énorme labeur. Cet homme qui celait sous le flegme anglais, une ardeur française, commença par être lad chez son père. Jockey ensuite, head-lad, entraîneur particulier, collaborateur de Cuther, il gravit les

échelons, un à un.

Enfin, il eut un jour deux chevaux, à Chantilly, dans un établissement à son nom; un autre jour, il en eut cent. Mais entre ces deux journées également fameuses dans une vie, il a prodigué un labeur formidable.

On connaissait bien Michel Pantall au pesage. Il était petit et très gros. Un accident de cheval lui avait brisé une cuisse et il boitait. Mais quelle vitalité dans ce corps athlétique! Il se souvenait toujours avec plaisir, même dans les salons, qu'il avait été champion de boxe parmi les jockeys.

Monté sur une chaise, au milieu de la foule élégante, il se laissait encore emporter par l'enthousiasme, lorsqu'un cheval de M^{me} Pantall, sa femme, gagnait une épreuve. Sa voix enrouée, brisée par l'asthme, mêlait l'accent limousin à l'argot anglais. Michel était une illustration du monde hippique. Il est mort en 1927.

Tel est le type de l'entraîneur qui s'est formé

depuis un siècle.

Cette race d'entraîneurs qui rivalise avec les purs Britanniques et les Américains assez heureusement (on s'en assure en lisant le palmarès), a dû improviser une méthode. Elle est adaptée maintenant à notre climat, à nos mœurs. Dans ses mains, le style français, dont j'ai parlé, apparaît brillant et profitable.

Le cadre de Chantilly enferme bien des hommes de ce calibre et il faudrait en faire un cabinet

de portraits.

On commencerait, par exemple, par les Cunnington, si typiques dans leur domaine de La Mor-

laye.

M. George Cunnington réside depuis de longues années à La Morlaye, près de Chantilly. La famille est célèbre. Un Cunnington, venu d'Angleterre, l'autre siècle, a entraîné des chevaux fameux. Ses deux fils ont suivi la carrière. L'un de leurs cousins possède un établissement connu à Maisons.

M. George est grand, fort, rouge. C'est un britannique fermé et, cependant, accueillant. Rien qui le distingue, chez lui, des hommes de la corporation; d'où vient pourtant son succès? Le père Cunnington lui a légué sa méthode et la science secrète du pur sang, et, sans doute, la chance, qui joue son rôle dans ce métier. (Touchons du bois, dirait un Français!)

On trouverait cinquante, soixante gentlemen de ce calibre au cercle de l'Hôtel Condé, qu'ils appellent le Trainer's Club, ou au golf, ou au tir

aux pigeons de La Morlaye.

M. Frank Carter, le président du club, est plus difficile à peindre. Qui l'a vu à Longchamp, ne le

connaît guère. Cet entraîneur est un diplomate. Cet homme de cheval est un businessman.

M. Frank Watson, pour être moins connu, propose encore un personnage de haut style. Ils sont cinquante, soixante; chacun a sa manière, sa prestance, son type, et pourtant un air de famille et une mystique sociale qui les unit étroitement.

A côté de ce monde fermé, récemment un autre élément paraît. M. Moulines qui est Français, qui n'est pas « enfant de la balle » et qui a acheté une partie de l'ancien établissement M. Pantall, surveille lui-même le travail de son écurie de Courses. D. Torterolo apporte lui un personnel très nouveau et des idées qui surprennent les Anglo-britanniques chantillois.

LA SÉLECTION DES CHEVAUX

Il n'est pas un sportsman fréquentant les hippodromes qui ne sache avec quelle méthode sont distribuées les épreuves.

Les cinq sociétés parisiennes, — pour borner notre quête, — ordonnent chaque année un programme qui ne laisse presqu'aucun repos à l'amateur, au joueur. Elles s'ingénient à éviter la monotonie en distribuant avec art, mettons selon un rythme étudié, les réunions hippiques autour de Paris.

Évidemment, pour exceller dans l'hippisme, nous n'avons eu qu'à adapter à notre milieu le système anglais. Nous rivalisons avec les Anglais; non pas sans travail. Il faudrait montrer à présent quel long labeur précis et beau prépare le cheval à l'épreuve des Champs de Courses.

C'est l'œuvre des écuries d'entraînement — des

entraînements publics et particuliers.

L'entraîneur particulier, au service de son « propriétaire » est un homme expérimenté qui tient le milieu entre le régisseur et l'associé. Il a peu de risques mais, je suppose, les talents que représentent ses appointements. W. Duke, qui était un grand artiste, coûtait 300.000 francs par an à son patron — et, dit-on, ce n'était pas cher. Ces hommes-ci rivalisent avec les entraîneurs publics dans ce travail de préparation qui fait les champions, dans la sélection qui fait les lignes; ce qui est tout un.

La gymnastique fonctionnelle, comme s'expriment les vétérinaires spécialisés, développe des aptitudes qui se transmettent assez fidèlement lorsqu'elles existent chez les père et mère. Et ce legs est à peu près infaillible si les aptitudes, les qualités sont « un apanage de famille » dans les deux lignes et surtout si les « reproducteurs » sont

cousins, consanguins, voire frères:

Le Pur Sang aura d'autant plus de vertu qu'il aura plus d'hérédité. « La consanguinité, dit un théoricien, élève l'hérédité à sa plus haute puissance, car les parents réalisent au plus haut degré la condition de la loi des semblables. » Et voilà pourquoi on travaille les chevaux, et voilà pourquoi on étudie leurs croisements — et les dirige.

Les yearlings (chevaux de 18 mois), arrivés de l'élevage à l'écurie, en août et septembre, sont dressés durant trois mois. On les essaye en novembre ou décembre et puis, cinq, six mois après, en mai, ils prendront part aux épreuves des deux ans, sur 800 mètres. Les meilleurs courront le prix de Condé, sur 2.000 mètres.

Dans leur troisième année, ils pourront parti-

ciper aux épreuves de classement en plat, telles que le prix du Jockey-Club, le prix de Diane qui se courent à Chantilly, le Grand Prix.

Une foule passionnée suit ces courses, note les résultats, compare les performances, étudie les

conséquences des croisements.

Les propriétaires, les entraîneurs, les sportsmen, la troupe énorme des joueurs fixent les noms des héros sur leurs fiches. Une science nouvelle se forme qui se renouvelle constamment. Les éléments du pari sont établis.

Les stars solipèdes ont désormais la destinée de tous les héros; popularité, haines, triomphes les enveloppent comme un harnais qui les doue:

ils sont fées.

L'entraîneur sérieux a plus d'éléments que quiconque pour juger ses chevaux. Son travail n'a jamais de cesse, son étude aucun repos. Il a charge d'âme. Son élève lui est donné toujours pour un être extraordinaire. Il faut qu'il en tire le meilleur parti. La vie de son écurie dépend financièrement des succès de ses chevaux.

S'il est entraîneur public, j'ai dit qu'il n'avait, outre le prix de la pension assez modique, que les 10% prélevés sur le montant des prix. Voilà un monsieur qui joue véritablement, toute sa carrière durant, et non point seulement aux guichets du pari mutuel!...

Aussi bien s'efforce-t-il à tirer profit du moindre rocaillon. Les « non-valeurs » du plat, il les mène sur les obstacles. Le sport illégitime peut faire la fortune d'une maison. Et c'est, depuis la guerre, une des raisons de la vogue des obstacles, que

cette nécessité d'utiliser toutes les bêtes, de ne

négliger aucun capital.

Deux propriétaires, M. Octave Homberg et M. Veil-Picard ne craignent pas d'entraîner maintenant pour les obstacles d'excellents poulains

achetés 3 ou 400.000 à Deauville.

Dès l'âge de trois ans, généralement, ces chevaux débutent à Auteuil, à Enghien. Ils courent aussi à Nice et à Cannes. S'ils n'y réussissent pas, et qu'ils aient tout de même des qualités, on les envoie en province — la province vraie. Ils peuvent y gagner leur avoine et un peu d'honneur. Ce n'est qu'après tout cela, qu'on les livrera à la Remonte, si leur lignée est digne d'être continuée.

Ainsi le propriétaire et l'entraîneur tâchent de tirer de leurs élèves un revenu qui amortisse les 100 millions annuels qu'ils leur coûtent.

Tous les propriétaires ne couvrent pas leurs dépenses ¹. Les entraîneurs y réussissent mieux. Mais c'est à force d'ingéniosité, à force de travail... Un fait :

En 1925, un contrôleur des contributions arriva à Chantilly. Il fut étonné des déclarations qu'on lui fit.

- Comment, vous n'avez gagné que ça? Il flairait déjà la fraude.
 - Eh! oui! Regardez mes livres.

Il les examine. Son étonnement est plus grand

1. M. Odgen Mills qui vient de mourir a gagné près de 2 millions de prix en 1928. Le comte de Rivaud, un peu moins. Leur bénéfice? On n'exagère pas en disant qu'ils ont joint les « deux bouts ».

encore. Pour accuser un bénéfice, tel intéressé avait imputé à ses revenus personnels une dépense importante. Au lieu d'un bénéfice de 30.000 francs, il aurait dû enregistrer une perte de 70.000 francs. On n'avoue pas de perte quand on a une réputation!

Des écuries vivent de ces sacrifices. Non pas toutes, puisqu'il en est une qui enregistra dans l'année 1925, deux millions et demi de prix.

Frank Carter, en 1928, a gagné, 45 courses. Il entraînait, il est vrai, pour M. Martinez de Hoz et pour M. Ed. Edmond, riches propriétaires, c'est-à-dire munis de grands moyens.

Newton a gagné 42 courses : c'est un exploit assez beau, car le savant entraîneur ne travaillait en effet que pour un seul propriétaire M. J.-D. Cohn.

Ces chiffres ont une signification relative. Il faudrait tenir compte en les citant de la fortune des propriétaires, du nombre de leurs chevaux, des possibilités qu'ils ont d'acquérir toujours les meilleures bêtes. La question « argent » embarrasse visiblement le fair play. Et si l'on philosophe là-dessus, on apprécie deux choses; ro que la Société d'Encouragement s'en tienne à la fiction: amélioration de la race chevaline; 20 que le joueur ne se soucie de rien que de parier selon l'inspiration.

VII

LE TRAVAIL

L'entraînement a généralement lieu de 5 heures à 11 heures en été, de 6 heures à midi en hiver.

Cela commence, dans les établissements, par un coup de téléphone, par deux, par trois, selon que l'entraîneur a une, deux ou trois écuries à

Chantilly.

Dans le bureau du patron, il y a un bureau couvert de dossiers: Voici le dossier des chevaux, celui des propriétaires, celui des Sociétés, celui des jockeys, celui des apprentis, celui du maréchal-ferrant, celui du marchand de fourrage, celui du sellier, etc. Il y en a cent... Depuis une heure, l'entraîneur étudie ses fiches. Sur les murs, des estampes anglaises, des portraits de grands chevaux, une écharpe d'honneur, un fer; il y a la statue d'Or du Rhin qui gagna le prix du Président de la République. Et voici le portrait de l'ancêtre, la cravache à la main.

Mais le téléphone s'impatiente.

— Allo! Jack, dit le patron; quoi de nouveau, cette nuit?

Et le head-lad, en anglais, le plus souvent,

rend compte.

- Un tel a bien mangé. Les jambes de Rose des Vents (j'invente les noms!) sont bien... La température de Le Moine est montée... Good morning, sir!
 - Ça va! Good bye!

Et une autre sonnerie retentit:

- Sir, Buros ne va pas... Venez, je vous prie. Gaurisankar tousse...
- Dans un quart d'heure, j'y suis... Dites, Sam, est-ce que Davis est rentré?... Ce gamin va me faire avoir des histoires...
- Allo, sir!... Faut-il conduire Matutine aux obstacles, aujourd'hui?... demande le troisième.
- Yes!... Mais je veux voir ses jambes d'abord. J'y serai dans vingt-cinq minutes, s'pas?... Les chevaux prendront leur canter dans l'allée des Bruyères, s'pas?... All right!

Une voiture légère attelée d'un poney, attend l'entraîneur. Il va rapidement d'une écurie à l'autre. La veille, il a préparé des listes. Elles portent le nom des chevaux, des jockeys, des apprentis ou des lads qui les monteront pour le travail et dans les galops... Les distances y sont savamment dosées. Pour les établir, l'entraîneur se souvient de l'état de ses bêtes, du poids de ses hommes, des épreuves auxquelles il les destine. (Ah! l'art de savoir engager ses chevaux! Cela vaudrait un livre!) Chaque head-lad aura son papier. L'entraîneur en garde la copie.

Aujourd'hui, les quatre ans vont en forêt. Les yearlings iront aux Aigles. Et le poney sur les chemins trotte, — cependant que le « patron » songe, — trotte jusqu'à la première écurie.

A l'écurie, l'entraîneur visite rapidement les malades, les indispos, donne ses ordres, il passe la revue de ceux qui vont au travail. Ils défilent devant lui. Il les connaît, sait leurs noms, leurs habitudes. Il palpe un tendon, flatte une cuisse, siffle.

— Je m'assure qu'ils sont en vie, dit-il.

— Lève le pied, dit-il à un lad. Et comme le garçon n'y parvient pas, le patron soulève lui-même le pied précieux d'un poulain que des frissons parcourent et qui, comme une vierge, a

des peurs charmantes.

No foot, no horse, dit-on à Newmarket. Cette patte dure, on la soigne ainsi qu'une gorge de ténor. Elle est graissée, goudronnée à la fourchette. Depuis que le foal a quitté la poulinière pour devenir yearling, son pied est récuré mieux qu'une coupe.

L'air du matin passe sur la forêt avec un bruit

d'averse:

- Allez, Jack! Je vous rejoins...

Et Jack, le papier annoté dans la poche, monté sur quelque canadien pattu, un court fouet dans la main, prend la gauche de la file des jolies bêtes dansantes.

Le patron saisit les guides, siffle:

— Hop! Hop! En route pour la forêt... Come on!...

Un travail de sélection s'accomplit dans chaque établissement, chaque jour, en même temps qu'un travail de forme.

« Le tempérament, les qualités de tenue, vous diront les hommes du métier, les qualités de ténacité, de courage, de combativité, d'ardeur à la lutte finale, les qualités de vitesse du flyer, de fond du stayer, l'aptitude au saut, l'aptitude au terrain sec ou lourd, tout ceci et cela transmissibles par de longues générations ». Le travail du matin va déceler le mystère de ces organismes délicats et bondisseurs.

Il est extrêmement facile de se tromper. L'histoire de *Licteur* est faite pour enseigner l'entraîneur à se méfier de l'apparence. A deux ans, ce poulain a des succès. On l'a classé, tout de suite; c'est un flyer. 1600 mètres lui conviennent. Et *Licteur* à mesure qu'il avance perd ses qualités. Il devient rogue. Le propriétaire qui pensait avoir un crack se désespère. Il change d'entraîneur. De Maisons, *Licteur* est conduit à Chantilly. C'est ici qu'on essaye le rogue sur une bonne distance. *Licteur* est un flyer. On s'était trompé. Il est destiné à disputer le Gladiateur! Bien entraîner, c'est bien connaître.

Sur les allées d'entraînement, on procède selon les ordres stricts du patron.

Le premier garçon commande en anglais. Il a son expérience. Si le patron a son « idée » qu'il ne dit pas toujours, lui sait comment tirer ce qu'on demande de la collaboration des hommes et des bêtes.

Ils se rebellent parfois contre cette discipline

à quatre temps qui commence par le « débourrage », aborde la demi-vitesse, passe au train de course et s'achève par un petit *travail*. Tout cela subit quelques modifications de durée et de force, selon la température, l'état du terrain, l'état de chaque cheval.

De préférence, on travaille dans les allées plates; il n'est aucunement préférable d'avoir des

routes très droites.

— Il faut éviter la monotonie dans le travail,

dit ce psychologue au teint rouge...

Arrêté à un carrefour, à celui d'Ailly par exemple ou celui de la Table, il les voit venir, son papier froissé dans la main, où il note encore les performances.

Ils arrivent de 7 à 800 mètres:

— Là! Là! fait-il... Plus vite! Moins fort, Willie!... Bon!

Et à son sifflet, les cavaliers se lèvent ou se courbent sur l'encolure... On dirait qu'ils portent au bout de leurs bras, ces bêtes allongées.

La forêt bruit autour de ces galops qui passent sur les rayons que font les routes sablées. Un cheval tousse très loin. Un écureuil détend son ressort au faîte d'un bouleau qui fuse, d'argent,

parmi le bronze des bois.

Et c'est fini pour cette troupe : le poney du patron trotte, trotte à nouveau sur les chemins, en route pour les Aigles. Ou bien il va assister à l'embarquement des chevaux qui courent l'aprèsmidi, dans les vans-automobiles. Le garçon de voyage, un second du head-lad, surveille l'opération. Il est responsable : aussi bien suivra-t-il

les bêtes jusqu'au champ, surveillera tout le jour leur santé, les ramènera après les Courses, ne les

quittera que les soins utiles donnés.

Le mardi, le jeudi et le samedi, c'est au Champ de Courses qu'on travaille. Les essais y sont gradués en vue, de telles ou telles épreuves. Le spectacle a son ragoût. Les entraîneurs concurrents depuis les tribunes étudient les poulains, les leurs et ceux des autres. Les correspondants entourent les praticiens, les propriétaires tachent de connaître le sentiment caché sous le hale ou sous l'écarlate des teints.

Une merveille pour le profane, c'est de voir comme tout ce monde d'hommes de chevaux connaît les bêtes. A cent mètres, ils mertent un nom sur une pouliche qui passe au galop dans le fin brouillard du matin.

VIII

LES JOCKEYS ET LES LADS

Les Aigles, c'est cet admirable terrain d'entraînement que la Société d'Encouragement acquit du duc d'Aumale, lorsque l'héritier des Condé aliéna une partie des forêts que le chemin de fer avait coupées en deux. (On dit que, par basse vengeance, Napoléon III fit traverser par la ligne du Nord le domaine magnifique.)

Les bois des Aigles ont été mués en pistes sablées et gazonnées. Le commandant d'Englesqueville, qui fut gentleman-rider, en dirige l'entretien — on devrait dire l'administration. Il a su donner de la fantaisie à ce qui n'était qu'administratif, lui qui imagina de donner le nom des chevaux célèbres aux allées et aux pistes, et l'on peut lire ces noms des héros solipèdes (avec leur parenté et leurs prouesses) sur des plaques, aux carrefours.

Aux Aigles viennent tous les entraîneurs, soit sur les pistes de plat, soit sur la piste d'obstacles; c'est là qu'ils façonnent leurs chevaux, en manager, mais encore à la façon du sculpteur, le travail étant l'outil de précision!

Au retour du travail, le patron, ou le head-lad lorsque l'entraîneur est aux Courses, examine encore les chevaux; l'état des jambes retient surtout son attention. La sudation aussi est observée. On écoute la respiration. Cela ne demande pas beaucoup de temps, pour les sujets normaux, à des hommes expérimentés.

Et puis, c'est l'heure du pansage. Chaque lad essuie son cheval, le frotte, le panse enfin ; après un fort travail, il lui donne à boire dans de l'eau un peu de sel de nitre qui nettoie les reins. On a

des soins de père...

De quatre heures du soir à six heures, les lads reviennent aux écuries pour le grand pansage et le nettoyage. Chacun dans son box de ciment net et clair, s'active. La bête modelée, c'est à sa main qu'on la doit autant qu'à autre chose. On sait la fidélité qu'ils ont, ces hommes, à l'animal capricieux. Il faut les juger ici.

Ils le quittent; pour peu de temps; à huit heures, ils reviendront encore lui donner l'avoine

de la nuit.

Avant d'être jockey, il est bon, il est normal

d'être apprenti, et même un peu lad.

S'il est fils de jockey, fils d'entraîneur, l'apprenti apporte cet amour exclusif du cheval qui ne s'acquiert pas aisément. Mais tous n'ont pas la noble origine.

Lorsqu'on faisait des apprentis — car la crise de l'apprentissage s'étend aux écuries de Courses — une sorte de manager, d'entrepreneur recrutait dans les familles pauvres de Londres, ramassait même dans la rue de petits Anglais qu'il emmenait en France. Cela se faisait encore un peu,

il n'y a pas longtemps.

Ces enfants perdus, s'ils ont de la persévérance, s'ils acquièrent ce goût du cheval indispensable à la profession, peuvent devenir des premiers garçons qui finissent leur carrière avec une petite fortune (j'en connais qui, à 45 ans, ont 200.000 francs à la banque); ils peuvent devenir entraîneurs — et souvent acquérir une grosse fortune. Mais ce qu'ils ambitionnent à peu près tous, au moins à leurs débuts, c'est d'être jockey.

Certes, on a vu un Kriegelstein quitter les usines paternelles pour devenir jockey, un Ricard, gentleman-rider, monter en jockey, la trentaine passée. La plupart cependant sortent

de l'écurie 1.

Etre un grand jockey! Avoir la gloire d'Alan Carter, les millions d'O'Neill, un avion de plaisance comme Donoghue, un équipage de chasse comme Stern, une écurie comme Michel Pantall, ce n'est pas à la portée de tout le monde. On compte que 2 pour 1.000 des apprentis font des as!

On voit à quelle large sélection il faut se livrer. Le propriétaire et l'entraîneur cherchent un homme qui ait du courage et des réflexes rapides. Le suprême de leur art est d'accorder le plus

^{1.} M. Thomas Moret monte à merveille, et mieux que beaucoup de jockeys; c'est un gentleman-rider. M. de La Forest rivalise avec lui. Exceptions.



souvent possible les qualités d'un homme à celles d'un cheval.

S'il est un métier qu'on apprend dans le paddock, il en est un autre qui ne s'apprend que sur la piste : il est fait de « psychologie ». Parfaitement ! J'entends par psychologie du jockey, l'art de l'àpropos, la science de tirer de sa bête ce qu'elle a de meilleur au meilleur moment. Il y a aussi la finesse, voire la rouerie du jockey qui sait les fautes que feront ses rivaux, cavaliers et chevaux. Un métier et un art.

Le jockey est « homme public ». Célèbre, il est livré aux séductions de la fortune et aux influences que suscite la popularité. S'il n'est pas intelligent, ou seulement malin, sa carrière est courte.

Un bonhomme couvert de laine, qui court dans la forêt pour perdre une livre de graisse, il révèle un caractère énergique; ce n'est pas assez pourtant: seule, la pratique, la longue pratique des Courses ouvrira son esprit à l'intelligence du cheval en course et à la profession de vainqueur 1.

Il faudrait, pour bien comprendre ceci, que nous entrions au petit café où, la selle et la cra-

^{1.} Esling a contre lui son poids. Pendant la saison, pour demeurer à la limite de 56 kilos, il lui faut de l'héroïsme. Il ne mange pas, la veille de l'épreuve, ni ne déjeune le jour même. De là, sans doute, cette mine ja me et pointue, ce caractère exécrable. Alfred Taylor, qui vient de mourir, le 1^{er} janvier 1929, avait une lutte quotidienne à soutenir pour son poids. Les privations et le bain turc l'ont tué. Il semble bien que l'amélioration de la race chevaline aille à l'encontre de la race des jockeys. Le poids maximum de 56 kilos devrait être porté à 60, le poids limite de 40 à 45 kilos. Le pur sang en deviendrait un peu plus robuste, voilà tout.

vache roulées dans la couverture, sous le bras, les jockeys jeunes, les apprentis, les lads fréquentent le café où le vieux lad tout gris vient faire, sur un chiffon de papier, le jeu quotidien qui le ruine. Il serait bon de suivre une fois les jockeys en passe de célébrité dans les bars qui s'ouvrent autour des gares et d'y voir les jeunes personnes qui les y tentent, les gentlemen qui les y viennent conseiller.

Il y a des hommes simples, des hommes cultivés parmi eux. Il existe aussi, dans ce monde comme dans les autres, la brute correcte et veinarde.

Certains as vivent dans les grands hôtels, semblables à des ténors américains, d'une élégance hurlante, ou à des banquiers d'une correction ostentatoire, ou bien ils logent dans des villas somptueuses, ne sortent qu'en des voitures de 60 billets pour se rendre au cercle ou au pesage. Ils vivent sur leur réputation, à la façon des stars. Les débutants n'osent pas les vaincre aisément. Combien échappent aux « conseilleurs » non plus qu'aux belles filles? La situation acquise peut les porter comme elle porte n'importe quelle vedette, mais ils sont à la merci d'un rien.

Durant de longues années, les entraîneurs affectaient de ne priser que les jockeys britanniques, en tout cas ceux qui avaient été élevés outre-Manche. Les Américains aidèrent à démolir ce préjugé. Les jockeys français s'égalent maintenant aux anglo-saxons. Semblat, Esling, Hervé, les trois premiers jockeys de la statistique annuelle pour 1928, sont français. Torterolo est argentin. Nous avons vu de bons jockeys

allemands et italiens, récemment sur nos pistes.

Depuis la guerre, les Français de valeur sont plus nombreux qu'autrefois dans la profession. Le type français diffère évidemment de l'anglais. Moins docile, il apporte une liberté qui choque encore les amis de la tradition anglaise, et une fantaisie qui modifie sensiblement l'atmosphère des Courses. (Il serait amusant d'étudier si la valeur est en constant rapport avec la proportion du mélange des sangs qui s'opère dans les familles des jockeys).

Le facteur « Public » influe donc beaucoup sur le jockey notoire. Il est relancé au pesage, au bar,

jusqu'au seuil de sa demeure.

L'entraîneur est même contraint de défendre ses apprentis, ses jeunes jockeys jusque dans les cafés que j'ai dits, où, autour des gares qui mènent aux Courses, on attend l'heure du train.

— Il suffit, disait Michel Pantall attristé, qu'une jeune femme demande un collier de 10.000 francs à un jockey sans argent pour qu'une épreuve soit gâtée, parce que le « malheureux » tirera » son cheval.

Il va sans dire que ces jeunes femmes sont mandatées souvent par des gens habiles, propriétaires marrons, entraîneurs déconfits, bookmakers ou filous, dont l'intérêt est le même, le dessein unique: transformer l'épreuve hippique en une comédie où tout le monde soit berné, pour le profit de quelques-uns.

LE PASTEUR

M. Jennings est un gentleman de petite taille, au teint rose qui ne sourit pas tout de suite. On le reconnaît, depuis la pelouse, à sa patience, à son calme sur les chevaux les plus fous et aux surprises qu'il en tire pour gagner.

Il a amassé une fortune avec son flegme et deux bras de fer. Il l'emploie à soutenir les hommes d'écurie, dans une œuvre « sociale », The Institute, ce qui lui a valu le surnom de Pasteur

qui ne fait plus rire que les sots.

M. Jennings demeure à Chantilly dans une villa, tournée vers le champ de Courses et qui porte à son fronton, en céramique, une image du premier Derby français. A-t-il trente ans ou quarante? A peine plus, et trois plis au front qui se défont dès qu'on n'offense plus sa réserve.

The Institute loge, au Bois Saint-Denis, dans une boutique louée par M. Jennings. Les apprentis et les lads trouvent là, à leurs heures de liberté, des journaux, des livres, des jeux, une nourriture

saine, pour rien ou presque. Le jockey Jennings s'est souvenu du temps qu'il était apprenti. C'est un rude temps!

Un apprenti entre vers treize ans à l'écurie. Il signe un contrat de cinq ans. Pendant ces années, c'est un interne, un soldat, un petit garçon solitaire.

La discipline proverbiale de W. Flatmann, de Lawrence, créateurs de valeurs et managers cependant, s'est relâchée. Si l'on n'exige pas la présence de l'apprenti constante auprès de l'écurie, du moins le surveille-t-on sévèrement. Les « as » René Samuel, Esling, Vatard, Belhouse — aujourd'hui entraîneur — d'autres gardent encore la mémoire d'une époque récente où ils étaient plus rondement menés que des soldats.

Le head-lad les loge généralement et les nourrit avec sa famille. Tous les premiers garçons ne sont pas seulement des palefreniers de première catégorie. Néanmoins, la vie de l'apprenti peut être un enfer.

Il est vrai, le patron « risque » beaucoup avec ces enfants qu'on lui cède. Son capital y peut sombrer.

Il ne donne à ses apprentis que 50 francs par mois la première année et 100 francs la dernière, mais il leur confie des millions, je veux dire des chevaux. Il les nourrit sans faste, mais il leur paye les longs voyages des champs et les engagements dans les Courses. Il prélève 50 % sur les montes et les cadeaux, mais il essaye vingt apprentis et use plusieurs bêtes pour découvrir un garçon de talent.

⁻ Combien de chevaux sabotés !... disait un

entraîneur... Mais il faut bien faire des jockeys... Sans quoi, point de Courses. Dommage que ce soient toujours les mêmes qui sacrifient des bêtes au perfectionnement d'hommes qui les quitteront à la première occasion.

- L'amour de l'art, dis-je!

— On risque, répond-il l'œil malicieux, de

rencontrer le prodige...

Un prodige, comme Esling, comme Allemand rapportera à son patron une fortune. Un entraîneur joue là-dessus, encore.

Aujourd'hui, c'est un Français, l'entraîneur

Bariller qui découvre des jockeys.

La situation assez dure de l'apprenti peut être adoucie par l'amitié de Jennings et de son *Institute* qui a deux *homes* l'un à Chantilly, l'autre à Maisons-Laffitte.

Le lad lui aussi fréquente à l'Institute Jennings. Si sa vie n'est pas misérable — elle manque souvent de bien-être. Son gain, actuellement, est de 25 francs ou 30 francs par jour, plus une part de 1% des gains de son patron. Avec cela, on ne se fait pas de rentes, si l'on a de la famille et qu'il ne reste aucun espoir d'être jockey licencié, ou seulement head-lad. Le 1% des gains de l'écurie est trop soumis à d'imprévisibles fluctuations pour qu'on y compte.

A l'intention du lad on a créé à Chantilly la Nursing league que soutiennent les dames de la

ville, et The Charitable fund.

Il peut aussi être accueilli à l'Hôpital des Jockeys qu'entretient à Gouvieux, près des Aigles, la Société d'Encouragement.

Les entraîneurs et les propriétaires aident ces œuvres; mais c'est M. Jennings qui les a fait vivre, en leur consacrant ses ressources et ses loisirs.

Ce jockey est un gentilhomme.

UNE JOURNÉE DE DERBY 1

On venait autrefois à Chantilly en chaise de poste, en mail-coach, à cheval. La veille du prix du Jockey Club, la route était couverte d'équipages et de cavaliers. On couchait aux environs et l'on arrivait aux Courses, après un déjeuner sur l'herbe. Jules Janin écrivait la chronique des dandys en tuyaux de poêle, le pantalon en poil de chèvre, l'habit couleur d'olive à boutons d'or. Une chambre se payait 25 francs la nuit, ce qui était une merveille et un scandale.

Les grands personnages passaient une semaine à Chantilly. Dès l'aube, les uns partaient chasser le cerf à courre, les autres allaient voir passer les chevauchées, dans la forêt.

Le 26 avril 1836, jour du premier Derby français, fut une date. Elle en est une encore pour les collectionneurs d'estampes et ceux qui pensent

^{1.} Cf. Notes et dates, chap. III.

que le Pur Sang n'eût point prospéré hors de

Chantilly.

Le chemin de fer a fait quelques dégâts dans cette ordonnance et l'imagerie. La vogue du Pari Mutuel a doué d'un goût moins adorné, plus profond, les spectateurs qui sont en vérité plus que des figurants : des acteurs. Le jeu du cirque s'est transformé en sport et en jeu de hasard, ou presque.

La gare des Courses peut déverser cinquante, cent mille personnes, s'il fait beau, sur la lisière des bois. La route de Chantilly jusqu'aux boulevards extérieurs forme, ces jours-là, une rue compacte où six, dix mille autos cornantes, fumantes, ronronnent impatiemment. Il faut trois heures à une 60 chevaux pour faire 50 kilomètres. Il y a des chauffeurs dont la raison est perturbée pour longtemps après ce voyage ralenti.

L'arrivée à Chantilly est un problème que résolvent des foules sportives et amies du plein air, tous les ans. Elles apportent moins d'élégance mais plus de vie. Les Courses, c'est ici qu'on voit bien qu'elles ne sont plus le privilège d'une classe.

Ce public dont je notais plus haut l'influence, bonne ou mauvaise, entraîne après soi la troupe de ses serviteurs, j'entends ceux qui le servent autant que ceux qui l'amusent, ou qui le bernent. Dès qu'on entre dans le sous-bois, les voici, ces obséquieux, ces arrogants, ces jongleurs : le restaurateur et ses éventaires rustiques, le faux bûcheron qui vend des fleurs des bois, le camelot et le marchand de tuyaux, le chanteur avec son orchestre. Entre deux haies inclinées, souriantes,

le peuple de la pelouse passe assez fier et parfois généreux.

Cependant, par une allée plus discrète, les pri-

vilégiés du pesage gagnent les tribunes.

Le pesage maintenant perd de sa tenue qui servait à éloigner les parvenus, à évincer les nouveaux riches, personnes assez libres de propos et d'allures. Il faut à jamais y renoncer; l'année passée, les vieux hommes en chapeau gris, ridicules et charmants à la fois, ont failli périr de désespoir: « Plusieurs gentlemen, dit un rapport, se promenaient au cœur du pesage de Chantilly, le jour du Jockey Club, veste à bas, vêtus d'un pull-over. » (Quel scandale, monseigneur!) On y remédiera, nous assure toutefois le rapporteur.

Je me garderai de rire de ces lamentations. La grossièreté ne saurait être excusée. Mais encore faut-il ne point exagérer. La vie moderne agit ici : elle dissout des sentiments usés, des modes vieillies, qu'il faut transformer. Les gentilshommes dont parlait Janin ne seraient guère satisfaits de nos habits gris, non plus que des cheveux coupés des personnes qui fleurissaient le pesage, au dernier Derby. Cependant, nul de ces messieurs indignés d'aujourd'hui, qui ne fût flatté de baiser la main de M^{me} Régina-Camier, de M^{11e} Elvire Vautier, de M^{11e} Yvonne Ducos, de tant de dames dont les cheveux sont courts et les idées larges.

Mais quoi! Le baise-main s'en ira, tout de même que le singulier tube en poil de souris et le monocle.

Le prix du Jockey Club, lorsque le mois de juin

est beau, est l'occasion d'une fête champêtre pour le peuple de Paris. Ceux qui ne connaissent de la campagne que la ceinture des champs de Courses parisiens saisissent ce prétexte de courir à travers la verdure. Les forains les y ont précédés. Dès le matin, le sous-bois rappelle le Bois de Boulogne. le Bois de Vincennes, la forêt de Meudon. On déjeune sur l'herbe en renouvelant la tradition.

Bien avant les épreuves, les joueurs pénètrent dans l'hippodrome, où les marchands de programmes se dispersent en lignes de tirailleurs. Les femmes, les enfants des pelousards arrivent en bandes. Ils ont chacun leur favori. Ils risqueront eux aussi une mise, modeste il est vrai : mais la fièvre du champ en sera multipliée considérablement.

Le champ de Courses de Chantilly est beau, agréable; il est cerné de futaies en grande partie, borné par les Grandes Écuries, monumentales, pesantes, et achevé par une prairie qui descend doucement vers le Château et le lac. Les gens de la polouse sont à la merci du soleil. Quelques bouquets d'arbres ne suffisent pas à abriter une foule qui passe souvent les cinquante mille.

Le Pesage de Chantilly est — était, dirai-je! — le plus select de la terre. Si la noblesse française ne peut plus se « payer » des écuries, du moins garde-t-elle la tradition du cheval. Elle fréquente donc à Chantilly. Elle s'asseoit dans ces tribunes, un peu petites pour tant d'honneur et d'histoire, où les propriétaires venus de toutes les contrées du monde et de toutes les catégories sociales se

carrent. Un prince serre la main d'un jockey qui fut palefrenier, un marquis s'entretient de théâtre avec M. Lucien Robert qui est entraîneur public, et un comte tutoie Michel Pantall. Les nobles dames à quatre quartiers sourient à des petites

dames qui sont la fleur des bas quartiers.

Le paddock de Chantilly, un jour de Derby, arrache des larmes aux traditionalistes. Les chevaux y tournent sous les yeux de princes authentiques et des hauts personnages de la société mondiale. J'imagine que le grand nombre s'en soucie à peine, satisfait seulement des couleurs qui chantent au soleil et surtout de retrouver dans les chevaux de son « papier » les qualités qui font les gagnants.

Lorsque la cloche sonne, les jockeys en selle s'en vont au pas vers la piste, cette foule à millions monte dans les tribunes et compose un tableau qui variera six fois au cours de l'aprèsmidi. Ce paradis des chevaux et des femmes supporte sans y penser les cent mille rayons d'yeux avides, non tant de ces richesses, de cette élégance, de ce bonheur affichés que d'une carte qu'on attache à sa boutonnière, et qui porte, en

capitales: PESAGE.

Au même moment, les guichets du Pari Mutuel se mettent à battre à grands coups. Des poings lourds poinçonnent les tickets. Durant un quart d'heure, la fièvre monte à 40. L'annonce du Derby remue cette cohue d'un mouvement pullulant. Jusqu'au coup de pistolet, jusqu'à la sonnerie du départ on lance des numéros aux guichets fous. La cote jaune passe; la cote rose aussi:

annoncées par un homme important, affairé, pressé, pressé. Il glisse le précieux papier dans les mains des initiés. Des marchands de journaux poussent alors des cris informes à la pelouse. Des rumeurs y roulent comme sur une eau. Les joueurs délaissent les programmes. Ils regardent de toute leur âme et de leurs jumelles le départ toujours difficile. Ils ne voient pas ce moutonnement extraordinaire de vie qui anime l'hippodrome depuis les bornes jusqu'au toit des tribunes. Les trois ans dansent cependant devant la Starting gate. Ils partent. Une petite fumée sur la verdure des arbres, et les voici qui s'envolent.

La course ne produit rien qu'on ne connaisse. Le public réagit ici comme il le fait ailleurs. Simplement, il multiplie par dix ou par vingt la force de ses réactions. C'est un public mêlé. Il y a là les afficionados, comme parlent les journaux, l'aristocratie sportive, les gens de cheval, les lads et les apprentis, mais aussi une proportion inacctoutumée d'amateurs, de provinciaux, de curieux qui ne viennent ici qu'une fois, en passant. Ce sont eux qui mettent ce mouvement inaccoutumé aux barrières extérieures et intérieures, ce sont eux qui haussent le ton de cette rumeur et lui donnent cet air de meeting et de fête populaire.

Le vrai joueur accepte le sort. Il saute sur place, pour observer la place de son cheval, mais son dépit ne se marque que par un seul cri, une remarque incompréhensible pour le profane, Les autres, ils protestent violemment contre la fortune si elle les fuit ; ils s'écrient sans mesure si elle les comble. Beaucoup de personnes quittent Chantilly après le prix du Jockey Club. Les courses ne les intéressent qu'à proportion de la distraction qu'ils sont venus chercher. Le turfiste non plus ne s'intéresse pas toujours à cette épreuve, où le favori se joue, souvent, où le gain est mince. Mais le turfiste, je l'ai dit, ce jour-là, il n'est pas la majorité. Cela se voit encore à la lente sortie de l'hippodrome. Cette foule est venue s'amuser et elle s'amuse à tout, à la verdure, aux fleurs qu'on lui propose, à la musique qu'on lui verse au croisement d'une allée, c'est une foule de dimanche parisien.

XI

SERVICE TRANSPORTED TO SERVICE TO

LA JOURNÉE DES POULICHES

OU

CHANTILLY EN GRISAILLE

La journée des Pouliches est aussi un jour de fête à demi-parisienne, à demi-champêtre. L'une de ces réunions me reste dans le cœur, c'est le jour où *Dorina* — qu'est devenu *Dorina* ? — gagna.

Sous un ciel d'automne et dans son cadre d'arbres, d'un bronze frissonnant, Chantilly offrait dès la gare un air de kermesse qui n'est qu'à lui.

Les marchands de victuailles alternaient avec les marchands de fleurs; les musiciens, un embryon de jazz, semaient les sous-bois de lambeaux d'airs connus. Les marchands de tuyaux, sous l'œil amusé des gendarmes rougeauds, donnaient, pour quarante sous, trois gagnants, en se référant aux autorités reconnues:

— Ce matin, un propriétaire disait à un entraîneur, John, prenez ces cinq mille et faites-les jouer

en Angleterre... je l'ai entendu comme je vous vois.

La pelouse verte — naturellement! — sous la grisaille, peuplée d'une foule peu bruyante, mais dense, proposait aux amateurs un Jonking d'une finesse authentique. Très loin, le château, dans sa chappe de vieil argent, somnolait.

Il eût fallu un grand soleil pour égayer cette compagnie, mais elle n'aurait pas eu plaisir plus

délicat.

Une brise fraîche animait les drapeaux et les branches. Parfois, une douce lumière se glissait entre les brumes et rallumait les couleurs crues que d'audacieuses personnes promenaient parmi des sportsmen, inquiets de leur chapeau que menaçait la pluie, autant que de leur jeu.

C'est précisément à l'un de ces moments éclairés d'un tendre jour que le célèbre Donoghue, dans sa casaque écarlate, enleva le Prix Hédouville, sur

Ptolémy, dans un style de maître.

Si le handicap avait passionné, avec ses vingtcinq partants, c'est le Prix de Diane que le public, venu de tous les points de l'Ile-de-France, désirait, quoi qu'en dît un grand monsieur, plus

disert qu'un député.

Debout, au milieu de cent personnes, il proclamait un secret vendu vingt francs, qui est que le Prix de Diane n'a pas d'importance, si l'on ne connaît les qualités des Deux Ans, dont les épreuves commencent demain — et dont, précisément, il avait fait le livre qu'il tenait à la main.

— Vous êtes libres... Mais qui ne connaît les Deux Ans, je vous le demande, peut-il s'intéresser aux Courses? Car, les Deux Ans...

Les Anglais, ce jour-là, s'y montraient moins nombreux. Mais encore paraissait-il bien beau pour les pelousards et il fut bondé lorsque le défilé commença.

Les plus célèbres jockeys, pour la fête. Le jeune Amossé que les femmes applaudissaient, le glorieux Stern, athlétique, avec sa face de consul romain, Jennings, dont le sourire inquiète...

Les pouliches galopèrent, déhanchées quelques-unes, maigres comme il sied aux élégantes. Dorina, La Caporale, laissaient un sillage de cris. Carissima fila les cheveux au vent.

On connaît cette rumeur qui sort de la foule, court aussi vite que le peloton tout autour de la piste. Elle secoua Chantilly depuis les Écuries jusqu'au Grand-Condé où cuisait quelque somptueux dîner de gagnant, si l'on en jugeait à sa cheminée.

L'électricité sur quoi le ciel avait mis de la cendre se dégageait. Il sembla que les couleurs éclataient mieux. On se battit dans les tribunes. Les vingt-cinq bêtes, au tournant, se déployèrent en une arrivée magnifique.

Dorina passait les compagnes.

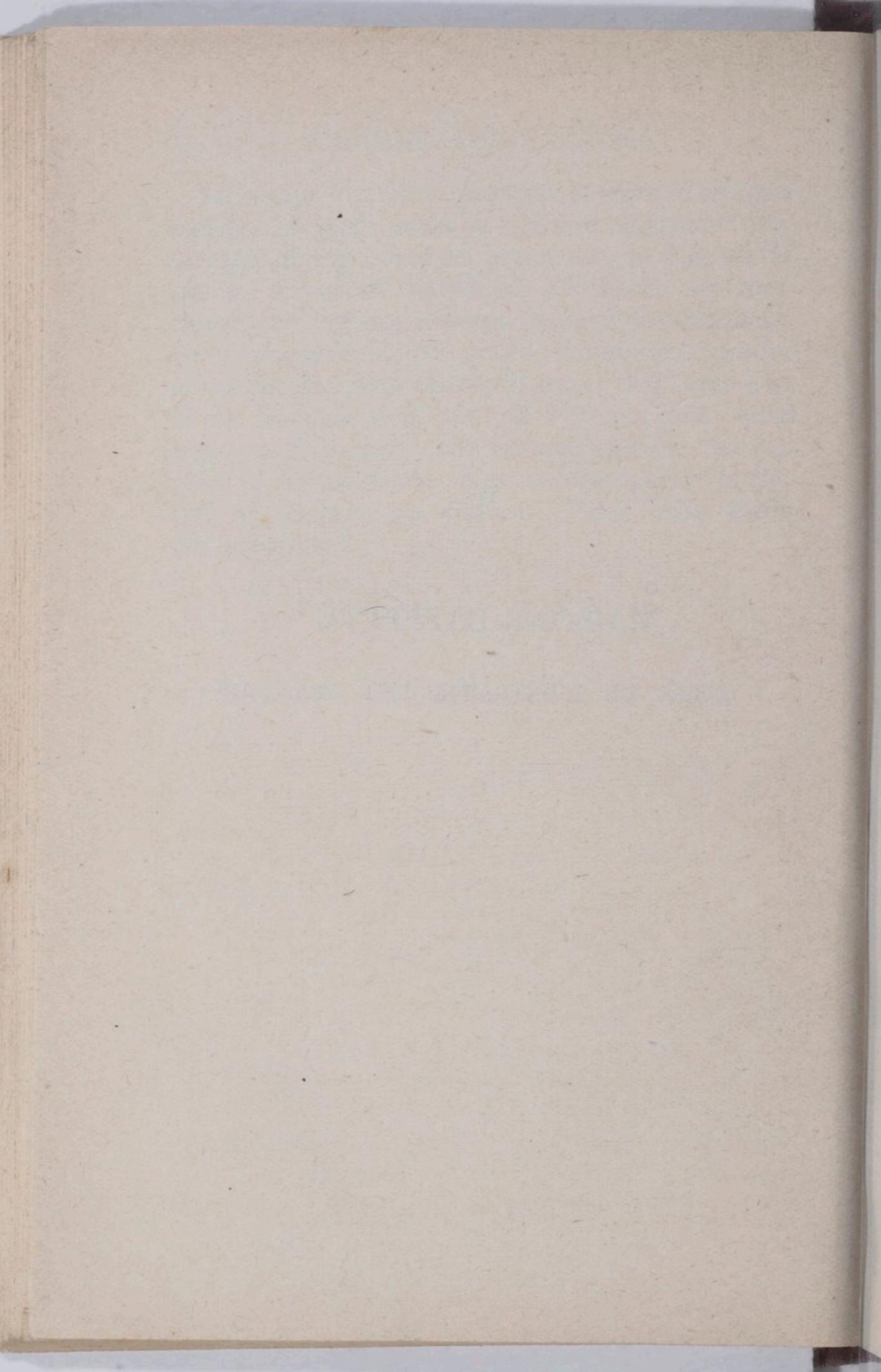
— C'est pas étonnant, dit une vieille dame qui tenait pour La Caporale, elle était mal montée; pour la mienne...

Chacun a sa raison. Le gris reprenait le dessus. La casaque écarlate de Donoghue ne parvint point à se placer. Ravon de Soleil, qu'il montait, comprit l'indécence qu'il y aurait eu à postuler, par ce jour d'automne tendre.

Le retour fut bref, puisque la gare était prochaine. Le soleil, sous sa voilette, chauffait doucement le soir, et l'on regrettait qu'il ne restât pas un kilomètre d'avenue. D'ailleurs, les marchands de tuyaux avaient disparu prudemment. Seul, maintenant, le grand bonhomme proclamait, au pied d'un chêne, le secret des *Deux Ans*. Il ne risquait rien, lui! Il l'offrait pour vingt francs aux parieurs pressés que rien ne retenait plus, ni les fleurs des bois, soldées par le bûcheron, ni le jazz qui chantait *Paris*, *mon Paris*, désespérément.

MAISONS-LAFFITTE

CENTRE DE L'ENTRAÎNEMENT FRANÇAIS



DU PARC AU CHAMP DE COURSES

On ne connaît pas Maisons, le plus gros centre d'entraînement français, si l'on n'a vu que son hippodrome.

Le spectacle a d'ailleurs une valeur extraor-

dinaire au point de vue humain.

J'imagine que vous avez été à Maisons par un jour de printemps. Sorti de la gare, une gare de banlieue, on traverse un bout de ville où l'on n'a même pas le temps de distinguer quelques pignons de l'autre siècle, égarés parmi les façades modernes, pour entrer tout de suite dans le parc.

Il est à croire que ce parc est unique en France. Laffitte, lorsqu'il eut ruiné ses cinquante millions dans la politique et l'altruisme, imagina de lotir, à la façon de la Bande noire, un des plus beaux domaines de l'ouest parisien. C'est ainsi que cinq cents hectares — 438 exactement — de bois dessinés sur une plaine humide se peuplèrent de villas.

Les allées ont été conservées. Il y en a à pro-

fusion, belles, larges, bordées d'arbres vigoureux, drus, verts. Le mal n'est qu'un demi-mal. Ce morcellement d'une forêt a produit une cité-jardin — comme on dit — qui est acceptable. Cette ville dans la verdure est un paradis d'oiseaux, de fraîcheur, d'enfants et de chevaux.

Les entraîneurs, en effet, ont su adapter quelques prairies et des allées à leur travail. En cherchant bien, on s'apercevrait qu'ils ont élevé leurs boxes avec les pierres même des écuries du fastueux comte d'Artois. Pour un peu, ils se fussent établis dans son château.

Ce prince, avant de finir en roi borné, avait eu sous l'ancien régime à Maisons une écurie de courses. En 1830, son adversaire, c'était justement ce Laffitte qui logeait sa roture et son opposition dans le palais que Mansart avait élevé et que le comte avait autrefois restauré, agrandi et doté d'écuries pour cent chevaux.

L'hippodrome de Maisons est pris dans une boucle de la Seine. Il est étiré entre un mur de peupliers et les bois habités par d'heureux rentiers. Il propose, depuis le pont de Sartrouville jusqu'au garage du chemin de fer des Courses, une ligne droite comme il n'y en a qu'une, à Newmarket. Son cadre d'eau et de verdure est pur. De la pelouse, les villages de l'autre rive, La Frette sur sa falaise, et Sartrouville dans une mise en page de tableau, sourient en l'air, piquant le ciel de clochers vieillots.

Ce qu'il perd en ampleur, sans doute qu'il le regagne en qualité sportive. Je veux dire que son public est à peine mêlé de badauds. Les amateurs de chevaux, les professionnels du turf, les lads, les joueurs y sont entre eux. Son pesage appartient aux propriétaires, aux entraîneurs, aux jockeys, non pas aux modistes.

On n'y trouve pas une femme ou un homme qui n'étudie le programme, ne lise son journal de sport,

ne parle sa langue turfiste.

En y venant, son atmosphère vous saisit par le truchement des hommes en casquette, d'une bête qu'on mène en main, des discussions sous les arbres :

- Ça vaut dix balles, comme un sou... C'est l'as! Et l'on ne sait si cela veut dire le premier numéro du programme ou le favori.
- Nous n'avons pas de bons trois ans, cette année...

— Je suis bonard!

Etc., etc., etc.

Avec l'air bleu du sous-bois, la veine future caresse les figures les plus rébarbatives. Les vans se rangent pour laisser passer des limousines où songent de vieux messieurs et des dames peintes. On les regarde avec respect.

Au long d'une grille, deux garçons mûrs, à casquette, dispensent avec amitié du pain à des biches. Elles tendent leur nez double et verni. Une ville normande s'efface dans les pins. On s'approche.

— Avez-vous des sous, dit à brûle-nez l'un de ces amis des bêtes ?... Avez-vous des sous ?... Je vous demande...

On reste béant, comme les biches.

— J'ai le bon!... Un tuyau sérieux... Je vous demande...

Il y en a qui écoutent! Ils sont pourtant blasés; leur jeu est fait; rien ne les en ferait démordre. Ils écoutent, tout de même. Il leur en coûtera.

Dans les tourniquets, dans le tunnel qui passe sous la piste, pour donner accès à la pelouse, l'atmosphère est vibrante d'appels.

- Paris-Midi! - Crayons! - Vingt sous le

gagnant! — Auteuil-Longchamp!

— Monsieur, chantonne une vieille femme, au passage des sportsmen qui changent d'enceinte, donnez-moi votre programme... Qui me donne son programme ?... Qui ?...

La fraîcheur des bancs, une tribune pour les pelousards : ce serait le paradis des parieurs, n'étaient les surprises qu'il tire de ses pistes un

peu lourdes.

L'ENTRAINEUR FRANÇAIS

Au petit bout d'une avenue tapissée d'herbe, quand on revient de l'hippodrome, on découvre le château. L'avenue porte un nom romantique, celui peut-être de la fille du maréchal Lannes.

Classique et majestueux, froid et beau, le palais des Longueil est enserré de bâtiments qui insultent à sa noble vétusté. C'est un riche déchu; le jour, cruellement, le traverse. Il était fait pour présider à de longues pelouses, à des parterres (à la française, naturellement), à des pièces d'eau en trompel'œil.

Son fossé sert de dépotoir municipal.

Certes, au lieu d'en faire un musée que cinquante personnes (par mois) visitent, il eût mieux valu l'enclore dans l'hippodrome, en faire un royal siège de l'hippisme français ou bien encore le laisser acquérir par une de ces dynasties d'entraîneurs multimillionnaires qui eussent préservé ses abords, l'eussent paré du seul animal qui, avec l'homme poli, s'accorde à sa grâce sévère.

Le château, le parc, l'hippodrome forment la façade de Maisons. Il y a, derrière ce décor, une autre ville, celle du plus gros centre français d'entraînement, où plus de 2.000 chevaux, une cavalerie qui n'a sans doute d'égale que l'anglaise, vit sous des maîtres habiles, ces entraîneurs de la génération nouvelle où le sang français est pré-

pondérant.

Que ce soit dans le vieux pays, qui fut une cité de terriens, que ce soit dans le parc, où des villes seigneuriales abritent la retraite des financiers parisiens, à côté des boxes et des pensions de famille, une population mêlée porte le signe du cheval. Le millionnaire voisine avec le tuyauteur dans les cafés. Le marchand de soupe — qui est cet entraîneur marron dont les services ressemblent à ceux du gargotier — fréquente à la même enseigne que ces artistes intelligents, ces industriels — au sens de Saint-Simon! — qui composent l'académie de l'hippisme nouveau.

Pourtant Maisons a un air province que la fortune des uns et la médiocrité des autres ne troublent pas. Avec ses cafés à journalistes sportifs, à entraîneurs, à jockeys, sec boîtes à garçons d'écuries, ses petits restaurants, Maisons n'a pas la person-

nalité de Chantilly.

Paris est trop proche!

On va faire la noce à Paname! A la gare Saint-Lazare! Qu'est-ce que 17 kilomètres, même pour un train de banlieue? Et pour une 40 C.V?

Les propriétaires n'y demeurent pas.

On raconte encore à Maisons — c'est le début

d'une légende — l'histoire de ce vieil entraîneur qui, voulant cacher son ignorance, venait à la gare *lire* le journal. La feuille, une fois, donnait l'image d'un lancement de navire.

Le gros homme de s'écrier :

— Aoh! Encore un naufrage!...

Il tenait le journal à l'envers. Et même si elle n'est pas vraie, l'anecdote est vraisemblable. L'ignorance des vieux entraîneurs (empiriques remarquables!) est un fait. Il convient d'en tenir compte.

L'illettré pouvait avoir des qualités. C'était souvent un Anglais né près des boxes, élevé autour du paddock, aimant le cheval, mais qui suppléait à son ignorance des nouveautés par une roublardise qu'aucun naïf n'accepte aujourd'hui.

Une équipe jeune qui a fréquenté le lycée autant que les terrains d'entraînement, qui a mené concurremment ses humanités et la monte des galops, transforme le métier d'entraîneur.

Parmi la réprobation des vieux hommes rouges, joviaux et anglicisants, elle apporte froidement une méthode et des réalisations qui semblent aux anciens une dangereuse hérésie.

Ses écuries n'ont pas gardé cet air « communs de grande maison », « vie de château », qu'elles affectionnent à Chantilly. Chez elle, tout est correct, net, riche mais sans luxe. Elle sourit — et pouffe quand on ne la voit pas — à l'idée des établissements luxueux, à ces maisons princières où d'anciens garçons d'écurie se font servir par des laquais en habit bleu, dans une vaisselle armoriée.

Elle ne cache pas son plaisir lorsqu'on parle du

père Lieux, répondant à quelqu'un qui riait de ses chevaux peu soignés :

— Les lièvres, dans la plaine, on ne leur passe pas de brosse dans le poil... Et courez après!...

C'est une nouvelle école. Elle affiche un grand dédain pour la paperasse qui succéda à l'empirisme des débuts. Elle veut des graphiques, des statistiques.

— Nous sommes des industriels. C'est le résultat

qui nous inquiète.

Cette préoccupation n'est pas exclusive. L'entraîneur français d'aujourd'hui ne s'y enferme pas. Il désire élargir l'horizon professionnel si longtemps borné:

— J'aime mieux lire un beau livre, un roman nouveau, après un travail sérieux à Achères, dit Lucien Robert, jeune maître, que de disputer des

performances...

Le père Robert vendait des livres au Palais-Royal. Il n'était pas bien portant. On l'envoya à Maisons, se soigner. Il acquit pour s'amuser un cheval de prix à réclamer, l'entraîna, gagna une course... Ses deux garçons, après avoir été jockeys, sont devenus entraîneurs. Lucien, ces dernières années, manageait l'écurie du comte de Rivaud. La direction de l'établissement fondé par le libraire est passée à René Robert.

C'est ainsi que se fonde une dynastie française...

III

LA MÉTHODE DE MAISONS

Il y a trente ans, Maisons était un pays de maraîchers où, par aventure, un parc magnifique s'étalait, où quelques établissements vivotaient généralement de l'entraînement des chevaux d'obstacle.

On parlait de raser le château pour faciliter le lotissement. L'énorme plaine où la Seine sinue n'était pas encore transformée en cette pullulante cité qui, couvrant dix-sept kilomètres, va toucher les barrières ouest de Paris.

C'est la petite bourgeoisie de l'entraînement, si l'on peut dire, qui vint s'établir à Maisons. L'aristocratie demeurait à Chantilly, cité du pur sang et du faste anglais. Les propriétaires, fortunés mais intimidés par la pompe, peu à peu, s'accoutumèrent à Maisons. Les entraîneurs publics y accrurent leur emprise et maintenant près des deux tiers des écuries y résident.

J'ai dit précédemment tout ce qu'on doit aux

maîtres anglais et à Chantilly pour avoir licence de louer aujourd'hui la méthode de Maisons. La poésie vraie que l'on a trouvée dans le décor britannique s'est affadie. En passant par tant de mains, à travers les événements et le temps, elle a perdu sa verdeur.

Chantilly retrouvera peut-être un jour la primauté. Il faudrait pour cela beaucoup de changements, non dans le travail qui n'est pas inférieur à celui de Maisons ni bien différent, mais dans ce qu'on peut appeler l'industrialisation de l'en-

traînement.

En attendant, Maisons-Laffitte accroît son avantage. Chaque jour, on construit de nouveaux boxes. Il n'est pas une villa qui soit à vendre qu'un entraîneur ne l'acquière.

La proximité des champs de Courses parisiens favorise ses écuries. Un cheval quitte Maisons à 1 heure pour courir à 3 heures et rentrer dans son box à 5 heures. L'avantage est considérable.

Ce en quoi Maisons demeure inférieur à Chan-

tilly, c'est pour les terrains d'entraînement.

— En Angleterre, me disait le savant Michel Pantall, on n'a rien de comparable à la forêt de Chantilly, à ces routes de sable, aux Aigles, terrain unique au monde.

Et c'est vrai.

Les allées du parc de Maisons, le terrain de Fromainville (si rudimentaire par comparaison avec les Aigles), le lointain champ de courses d'Achères, mangé d'ailleurs par le chemin de fer, ne peuvent rivaliser avec Chantilly.

Il faut croire que le travail, ici, est tout de même

excellent, puisque de nombreux « as » en sortent chaque saison.

Des hommes comme MM. Percy Carter, Mathurin Floch, Lucien Robert, etc., ont été les animateurs des transformations de l'entraînement français. On ne peut se flatter de connaître leur pensée. Il apparaît toutefois qu'ils ont renoncé à ce boniment dont on entourait le pur sang.

— Assez de chiqué! me disait un jeune homme. Nous avons eu ici un hippologue à tous crins. Il ne travaillait que le livre à la main. Il savait beaucoup car il avait passé sa vie dans les chevaux. Pauvre

résultat!

— Il gagnait des courses, au moins ?...

— Jamais...

- Mais les propriétaires, qu'en disaient-ils?...
- Ils l'écoutaient, car il parlait comme un livre...
 - Ce n'est pas assez.
- Il fallait le voir à Deauville. Pour acheter, il perdait un temps « énorme », le bouquin au poing. Résultat : néant!
- « Tenez, on acquiert 50, 100.000 francs un produit qui a des titres : il ne fait rien. Voici une pouliche achetée 9.000 francs : elle gagne tout ce qu'elle veut !...
- Pour gagner car tout notre travail ne tend qu'à cela — explique un autre, il faut lutter contre l'illusion de l'éleveur qui voit dans tout foal un crack, contre les illusions du propriétaire pour qui tout poulain est digne d'un grand prix.

L'entraîneur nouveau n'a plus rien du bonhomme

des estampes, malin et ignorant de tout, sauf du cheval, ou de son imitateur français qui ajoutait, sans compensation, à sa roublardise. C'est un sportif, qui joue — qui prend comme il dit un billet de loterie à chaque acquisition - mais qui s'efforce de mettre toutes les chances dans son jeu.

Il blague Chantilly, parfois:

— A Chantilly, on prend sa gauche, — comme en Angleterre! Le chef de gare ne comprend que l'Anglais...

Tout cela est faux, dicté par un peu d'envie : Chantilly est si charmant! Cependant la rivalité n'est pas si grave qu'on ne s'accorde sur quelque

chose: l'amour du cheval.

UNE CRÉATION DE M. LIEUX

Le père Lieux fut (avec Duke, d'Okhuysen et le jeune Lucien Robert) l'un de ces créateurs de chevaux. Cela remonte, pour le père Lieux, assez loin — je veux dire aux temps d'avant la guerre. Dans un cheval de prix à réclamer, il devina souvent le crack. D'une bête quelconque, il sut faire un as.

J'ai entendu les amateurs s'émerveiller sur l'une de ces créations. Son invention de Moulins La Marche est un chef-d'œuvre du genre, le spécimen le mieux réalisé de cette méthode française, de cette industrie moderne de l'entraînement dont je viens de parler. (Il ne manque même point à cette aventure hippique la part d'humour et de satire qui convient au monde de l'entraînement.)

Joseph Lieux appartenait à une génération d'hommes de cheval qui avaient discerné ce qui résidait de profitable dans la méthode anglaise sans s'agenouiller. Il avait de plus un œil étonnant, un jugement sûr. Un jour de septémbré 1905, le

père Lieux vit courir dans un welling de deux ans un certain Moulins la Marche: la bête l'attira par la façon dont elle terminait sa course. Le cheval était robuste de membres, mais il portait un ventre énorme qui le desservait. Le père Lieux n'hésita pas beaucoup: Moulins la Marche lui revint à neuf mille et des francs, tout compris.

Le nouveau propriétaire du poulain (qui était un fils de Fourire, un cheval qui a laissé un nom), se prit à l'étudier. L'animal était vorace. Son « obésité » provenait d'une boulimie qui lui faisait dévorer jusqu'à sa litière. Joseph Lieux musela simplement après ses repas Moulins la Marche: le gros ventre disparut. On ne lui garda que ses muscles, ses membres solides, son poitrail. On lui apprit en outre à courir.

Une épreuve où il parut bientôt, à Maisons, assura l'habile propriétaire-entraîneur dans son choix; un nouvel essai à Longchamp fut encore convaincant. Moulins la Marche n'avait pas trois

ans lorsqu'il gagna le prix de Condé.

Les années se succédèrent et les victoires : à trois ans, Moulins la Marche se classait en tête de sa génération ; à quatre ans, il était décidément considéré comme un crack. Durant deux ans encore, il gagna de l'argent à son propriétaire, et lui valut une popularité nouvelle.

Les soins que le père Lieux donna à son cheval n'ont rien de mystérieux. En bref, il lui choisit un

régime et lui trouva un jockey convenable.

A six ans, Moulins la Marche se révéla rageur. Ses départs provoquaient chaque fois des difficultés. Le propriétaire avait essayé de nombreux cavaliers. Il fallait presque un dompteur pour tenir ce colosse sanguin. Joseph Lieux fut bien content le jour qu'il mit en selle sur son crack le costaud George Parfrement.

Le jockey comprit sa monture : il en connut la force, les ressources, les faiblesses. Le jour qu'il gagna avec lui le Grand Prix, il reçut à Longchamp une ovation pareille aux plus belles, une acclamation étourdissante. Sa carrière de jockey en fut illuminée.

Cette fois-ci, Moulins la Marche s'était, en effet, montré « cabochard », comme on parle sur la pelouse. Il perdit dès le début de l'épreuve trente ou quarante longueurs. Les connaisseurs déploraient un caprice qui allait entacher une réputation; les joueurs en étaient déconfits. Le seul cheval qui pût rivaliser avec Moulins la Marche, Pyrénéen II, était un poulain de bonne classe : il galopait loin déjà. Parfrement ne renonça pas. Il reprit du terrain à chaque foulée. A chaque foulée, ses bras de fer portant le têtu, il retrouvait du courage, sa classe. A la ligne droite, ils avaient regagné vingt longueurs; au Pavillon, ils en avaient retrouvé dix ou quinze encore; au Poteau, ils passaient avec une longueur d'avance.

Le père Lieux souriait doucement. Il en était sûr, lui.

LE LAD DE MAISONS

Chaque année, mettons tous les deux, tous les trois ans, on nous apprend que le Grand Prix ne pourra être couru, parce que les lads sont en grève. Quoi donc, ces petits hommes que nous avons vu rouler sur des vélos silencieux, à l'aube, dans les allées de la forêt de Chantilly ou sur les routes de la banlieue ouest, se rendant aux écuries, quoi donc, ces hommes humbles sont-ils si utiles que les Courses ne puissent se passer d'eux?

Le garçon d'écurie est un collaborateur précieux : il le faut bon, au moins, et qui aime lecheval.

— On n'arrête plus de lad dans les champs, fait un entraîneur ironiste : comprenez-moi! On en trouvait qui arrachaient, la nuit, des carottes pour leurs chevaux. C'est un signe de n'en plus connaître de cette sorte.

L'entraîneur exagère. Le lad a pris simplement conscience de son rôle — et de ses besoins.

- Les Courses, c'est un luxe, répond un vieux

garçon. Alors, que ces messieurs nous paient, au moins honnêtement.

Le lad de Maisons, le plus souvent aujourd'hui, est d'origine française. Durant de longues années, les trois quarts d'entre eux venaient du sudouest où l'élevage a toujours été prospère. Cette proportion peut avoir changé : cependant beaucoup de garçons parlent encore avec l'accent d'oc. Ils savent d'ailleurs, de l'anglais, l'essentiel : c'est-à-dire le vocabulaire hippique.

— On me l'a appris à coups de chambrière,

explique Dahary.

Dahary, dit Midi, a le menton bleu, un teint de brique: il est né à Bordeaux dans une famille landaise. Court, le buste épais, les bras musculeux, il soigne un crack célèbre. La fierté de son emploi dépasse l'imagination. Il est de ces gars qui se faisaient voleurs afin d'obtenir des friandises pour leurs « poulains ». Il a connu le temps, assez récent, où l'on menait en main les chevaux depuis Maisons jusqu'aux champs de Courses parisiens. C'est le fou du cheval. Il paraît qu'il en reste 5 ou 600 de ces mystiques.

Midi a été jockey, là-bas. Il n'a pas réussi: il ne savait pas lire et il buvait un peu. Sa femme s'exténua à élever des enfants, en attendant le succès de la cravache. En vain! Dahary, dit Midi, revint au box, reprit la brosse, l'éponge, l'étrille: voilà trente ans que cela dure. Il a été dans toutes les écuries de la région, sans s'enrichir, sans perdre l'accent originel. Il a grossi et son nez éclate.

— Arracher la carotte?... Ils peuvent crever, gronde Dahary, mais, à la fin du repas, il ramasse

le sucre sur la table de la pension et ceci pour son crack.

Voilà comment on reste lad toute sa vie. Il y faut de la vertu, ce *fol amour* de l'animal que j'ai dit, car 25, 30 francs par jour ne sauraient attacher les petits hommes de Maisons et de Chantilly à la vie assez dure de l'écurie de Courses.

— Ah! ça a changé —, c'est Midi qui se souvient tout haut — quand j'ai débuté, à Bordeaux, le premier garçon nous réveillait à coups de chambrière. Fallait parler anglais aux bêtes.

Quand il se rappelle cela, ses yeux bleus jouent comme ceux d'un nègre dans sa face bouca-

née.

Ah! ça a changé! On se plaint maintenant
 et c'est vrai qu'on gagne juste ce qu'il faut pour vivre.

« J'avais cent sous, en 1900 ; et je menais mon cheval depuis Saint-Germain jusqu'à Auteuil... Le patron me donnait vingt sous de pourboire.

Aujourd'hui, il y a les vans-autos.

« J'ai vu pas mal de grèves. J'en étais, à la dernière. Nous demandions 30 francs par jour. Bah! on n'a rien eu. Ce sont deux voyous qui ont tiré le bénéfice du « mouvement ». L'un des meneurs s'est retiré à Mantes : il y est bistro. L'autre, un Anglais, qui avait amené tout Chantilly à la grève, le Baron l'a fait appeler :

— Eh bé? Qu'est-ce qu'il y a?

— Tiens, voilà 5.000 balles!... Et que je ne te voies plus.

« Il a disparu.

« Nous autres, nous avons continué le métier.

Nous continuerons : qu'est-ce que vous voulez

qu'on fasse? Surtout, nous autres!

« Moi, je soigne un crack. Si vous voulez gagner des sous, jouez mon poulain! Tenez, demandez à Jules — c'est le patron du bar. — Je lui ai dit à la réouverture de Longchamp:

— Eh bé! Vas-y! A la place... Pas vrai?

— T'es placé pour... répond le patron, poliment.

PERSONNAGES PERVERS

Quelques fois, assis à la terrasse d'un café, à Maisons, on voit, on écoute, on comprend certains personnages. Je les dirais pervers mais ils sont si nombreux autour des Courses, les hommes de cette espèce, que leur perversité apparaît comme une moyenne.

Les dénombrer? Ce livre est semé de figures qui entrent dans la classification, plus commode que

juste, qui vient d'être improvisée.

A Maisons, d'un observatoire facile comme le guéridon du café... on capte, le matin, entre ro heures et midi, des mouvements, des instants souvent émouvants. Les entraîneurs viennent là s'exprimer avec liberté; les chroniqueurs « hippiques » s'efforcer à tirer de l'amas de calembours, de boutades, de plaisanteries d'écuries (dans les deux sens) le renseignement qui illustrera leur feuille; le jockey s'y produire sous tous ses aspects — particulièrement sous l'aspect d'un monsieur qui voudrait bien devenir entraîneur public, parce que, son ventre, il y a longtemps qu'il le fait lan-

guir! Et le jockey qui est en passe d'être célèbre y coudoie les maîtres de l'entraînement dans le dessein trop visible d'intéresser à son sort l'un d'eure qui passède tel eure

d'eux qui possède tel crack.

Et voici l'entraîneur louche, qui passe avec le propriétaire marron, qui n'a qu'un cheval, ou deux; et ces bêtes ne sont pas toujours à lui seul. Elles appartiennent à deux ou trois bonshommes, sortes de maquignons, sans domicile connu. Si l'on cherchait bien, on découvrirait qu'ils logent dans des garnis, aux environs, peut-être dans un hôtel borgne, non loin de la gare Saint-Lazare, ou bien dans quelque faubourg usinier de Paris.

Il faut ouvrir le compas du regard : dans les deux branches saisir ces personnages où la passion atteint un degré appréciable d'intensité; il faut aussi écouter les compagnons d'apéritif dont la sincérité parfois déborde la bouche, cette bouche ironique pour le profane, et à l'accoutumée, si aisément

faiseuse de mystères.

C'est généralement un personnage qui se croit régulier qui rapporte, à titre d'encouragement pour les jeunes, une édifiante histoire, celle de

M. X., par exemple.

« M. X., entraîneur public : une figure écarlate, un accent que trente années de Maisons-Laffitte n'ont pas francisé, des cassures blanches sur la peau des mains, un vêtement à carreaux du meilleur tailleur parisien. Il parle peu, de la pluie, du joli mois de mai. Vous le connaissez ?

« Il n'a plus que cinq, six chevaux... Écoutez, à la fin du siècle dernier, il n'existait pas, son pareil! Il gagnait ce qu'il voulait. Des bêtes, on le priait

pour qu'il condescendît à les loger dans des boxes rudimentaires! Il menait une vie de millionnaire.

Ça ronflait!

« Un matin, il n'a plus un sou. On ne s'en est pas aperçu tout de suite, parce qu'il y avait l'élan, le crédit... Mais, un autre matin, il lui a fallu mener en province des chevaux. Pas un rond, je vous dis! Que faire ?

« Il rencontre justement un jockey qui avait

monté pour lui:

- John! Il me faut un billet pour un voyage.

Sans ça! « ... Tu ne pourrais pas ?... »

John avance la somme. Quelque temps après, M. X... revient, aussi rouge que devant, dans un vêtement du meilleur tailleur de Paris; trois semaines après, il avait deux voitures; il vivait sur le « pied » de 300.000 par an!

« Les ans fuient. Le monsieur écarlate passe un jour comme aujourd'hui devant le café. Il parle peu, de la pluie, du beau temps, du joli mois de... (Enfin, du mois où l'on est). On s'aperçoit alors qu'il n'a pas de bottes. Il va dans la boue en espadrilles.

« On s'informe. Un lad vous raconte :

— Ce matin, j'étais allé chercher de l'avoine chez le grainetier. Je pousse la porte du magasin. Qu'est-ce que je vois, sur les sacs ? Un homme qui dort. Je le réveille. C'était X...!

— B'jour, M'sieur!... Je vous fais excuse.

— Tu vois..., qu'il me dit, et sans plus, il s'en va avec ses espadrilles dans la boue.

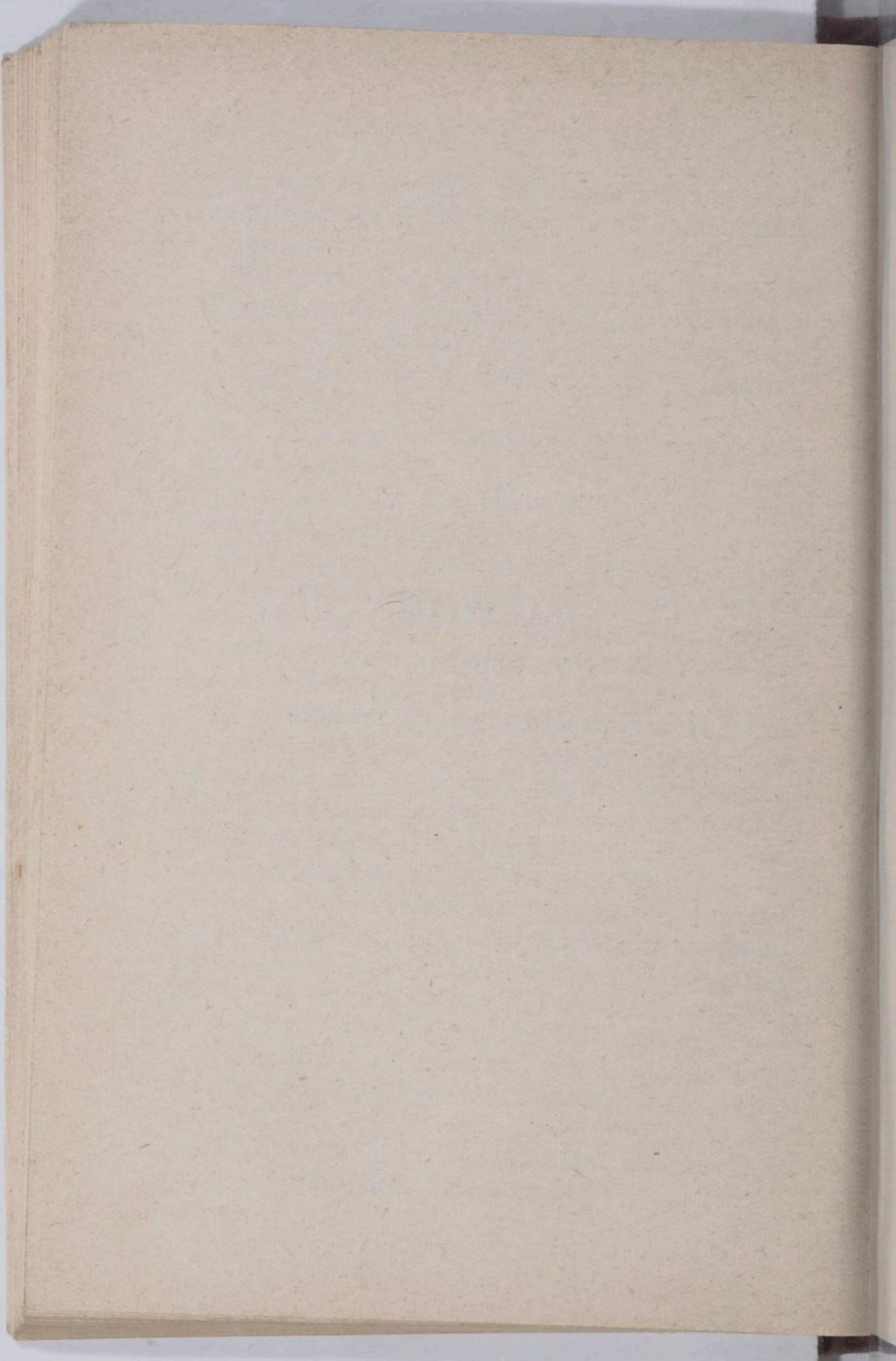
« Maintenant, de nouveau, il a cinq, six chevaux. Il en reviendra, allez! C'est un as ».

III

DEAUVILLE

OU

LA NAISSANCE DE LA GLOIRE



YEARLING, PETIT ROI

Ce foal qui tourne dans un pré de Normandie ressemble à un poulain ordinaire. Il est quelquefois plus laid. Ce cheval sur la piste de Longchamp, emporté par la fièvre des grands jours, c'est un « arrivé » sinon un parvenu. Entre ces deux animaux, également communs dans leur catégorie, il en est un autre qui est eux mais non pas tout à fait, — celui que Deauville va consacrer : yearling!, petit roi, dont les enchères feiont peut-être, avant tout exploit, une gloire du turf.

Deauville que dessina Morny, ainsi qu'il fit Longchamp, c'est le marché français du Pur Sang. Les personnes qui aiment les parallèles voudraient

qu'il fût notre Newmarket. Et pourquoi?

Newmarket est une foire en plein vent, à laquelle on garde précisément ses marchandages, ses airs de campagne anglaise, sa couleur d'estampe xviiie siècle. On y va en bottes, vêtu de foulards, de peaux et de brumes. Les amis du cheval affectent là en son honneur un parler et un uniforme qui les désignent à l'Univers. Partie de campagne, en outre, pour les lords, les baronnets, les chevaliers, les gentlemen que l'amour du cheval unit en une confrérie formidable.

Deauville est autre chose : une ville où l'argent et le luxe perturbent un peu les notions ordinaires de la vie de société. Le Pur Sang qui, en Angleterre, a du national en auréole, ici, il cristallise un suprême degré du luxe. A Deauville, il est un nouveau prétexte à spectacle, à fête, à jeu. Lorsqu'on vend aux enchères, aux établissement Chéri ou au Taterssall, les produits d'un grand élevage, Deauville éclate de millions et d'élégance. C'est une classe qui célèbre un élément supérieur de sa richesse, de son bonheur.

Le Pur Sang est un député.

Le yearling n'intéresse en effet qu'une catégorie de turfistes, en France. Offenserai-je les milliers de personnes qui sont suspendues en grappes aux voitures des Courses en disant qu'elles choient surtout le Pari Mutuel? Ce cheval de dix-huit mois qui n'a pas fait ses preuves les laisse un peu froides ou seulement les amuse à la façon d'un objet d'art vendu cher par spéculation.

Yearling est cependant un prince qui reçoit hommage de tous les Britanniques. Ce n'est point que les Anglais n'aiment aussi le jeu. Ils en sont fous. Ils jouent beaucoup, à propos de tout. Ils parient au livre du bookmaker; ils parient en faisant courir; ils parient en achetant à Newmarket. Nous n'avons rien à leur envier, làdessus.

Les Courses sont un jeu, je l'ai dit, dans toutes leurs parties; elles le sont comme toutes affaires et entreprises; mais elles multiplient par X le goût du risque.

Les enchères de Newmarket et de Dauville sont affaires de connaisseurs, certainement; une part fort grande de jeu y entre tout de même et les

anime.

On a cité souvent l'aventure fortunée de M. Esmond. M. Esmond arriva à Newmarket, un beau jour, parmi des bottes, une cravache, et un carnet de chèques. Il marchanda une poulinière qui lui plaisait, on ne savait pourquoi, — Straitlace — et la paya deux millions. On pensa qu'il avait perdu l'esprit.

Straitlace a donné le jour à des poulains dont le rapport dépassa, et de beaucoup, le prix que versa M. Esmond. J'imagine que cet homme pertinace

dut bien rire de ses moqueurs.

Les enfants de cette poulinière aux œufs d'or s'appellent Lemberg et Necklace. Necklace gagnait récemment l'Omnium et le prix Morny. Ses produits, comme on parle, seront recherchés à coups de millions — car on l'a mariée à La Farina, un astre.

Qui dira que M. Esmond ne soit un joueur autant qu'un connaisseur, car les enfants de sa poulinière eussent fort bien pu n'être que de médiocres galo-

peurs?

A Deauville, à Newmarket, ne vend pas qui veut — du moins ne vend pas avec profit. Il y faut des moyens, c'est-à-dire des poulinières de classe, des étalons, des sires de choix, — et des soins : soit des millions. A ces conditions, assez rares à réunir,

quelques personnes de France vendent avec profit : M. Maurice de Rothschild qui a consacré une somme colossale à ses élevages et écuries, M^{me} Chiappe, M. Lieux, M. Boucherot, M. Corbière, M. Guillermo Ham.

Mais ce sont des personnes à qui rien ne coûte pour lancer dans la carrière des fils de roi — et qui règnent.

Autour des maîtres de l'élevage, une quantité de petits éleveurs tournoie, en quête d'une réussite. Mais quoi! Ils ne peuvent acheter *Straitlace* ni lui offrir des princes du sang! Les unions qu'ils favorisent en joueurs férus, têtus, hasardeux, ne produisent pas souvent le yearling que leur cœur espérait.

Cependant, ils ont pour les consoler des exemples et des exceptions. C'est là-dessus qu'ils reposent leurs espérances à tous crins. Ils doivent rêver qu'ils acquièrent pour rien, ce Dark Japan, fils de Dark Legend, dont personne ne voulait et qui a fait une si belle carrière, ou ce Cri de Guerre qui, payé 17.000 francs, gagna le Grand Prix. J'ai vu, à Maisons-Laffitte, une pouliche sans noblesse éclatante, acquise 11.000 francs par un jeune entraîneur et qui a dix fois, vingt fois rendu sa valeur!

LES ENCHÈRES FABULEUSES

Elles sont annoncées par de petites affiches qui ressemblent à d'immenses menus, sur les murs de Deauville. L'été flamboie aux planches de la plage; c'est un 15 août, ou un 16 ou un autre jour de ce mois destiné à la fête deauvillaise. On s'ennuyait peut-être de tant de féeries. On va vendre des yearlings : c'est un plaisir neuf.

Qu'il s'agisse de disperser les yearlings du haras d'Ouilly ou ceux de l'élevage Rotchschild, des noms font éclater aux yeux des initiés l'affiche. Qui veut des fils de Sardanapale, des frères de Fiterari?

Les initiés répandent la nouvelle. Les établissements Chéri, pour un jour, vont supplanter le casino, la plage, le *privé*, le Polo, tout. Il est vrai, on y peut venir entre deux plaisirs puisque les enchères ne commencent qu'après le thé et ne durent guère plus d'une heure et demie.

Dans une ferme normande, une ferme de luxe forcément, faite de bois noir, de chaume, de tuile brune, sur une pelouse verte qui tient du paddock et de la prairie, drue, ombragée de peupliers déjà anciens, c'est là que la fête va se dérouler. Sous le soleil, parmi le parfum qui se balance autour de la plus riche foule de la terre, dans une atmosphère où flotte l'odeur forte du cheval, les héros vont danser, s'ébrouer, se cabrer et enchanter par un charme qui est fait d'éléments disparates, un public où le connaisseur n'a pas la majorité.

Autour de la pelouse — la scène — cernée par une plate-bande de bégonias, s'asseoit Deauville — et, parmi l'élégance et la galanterie, l'acheteur : l'entraîneur, le vieux propriétaire habile, le jeune propriétaire ambitieux, des hommes de cheval — ceux qui en parlent toujours, et n'achètent jamais.

Les chevaux conduits en main pénètrent dans le rond vert. Ils bondissent, hennissent, ruent. D'autres frissonnent de toute leur peau. Ce public les surprend. Ils n'avaient pas accoutumé dans les prairies natales une aussi grosse compagnie. Ils se rient bien de leur célébrité! Ils demeurent élégants,

mais capricieux, apeurés.

Sous le toit aigu d'un pavillon de chaume, sept personnages mènent les enchères. Ils glapissent, eux, et se démènent. Devant eux, l'aristocratie du turf s'étale. Le prince Murat coudoie de son élégance le père Deschamps qui porte en équilibre au fin bout de son nez un binocle. Le vicomte de Pontavice et M. Jacques Wittouck échangent des remarques rapides sur les jambes d'un poulain qui entre. M^{me} Jean Stern, le marquis de Brissac, M^{me} Horace de Carbuccia, M. Jean Prat, le comte de Granedo, M. Mortimer Schiff, le comte de Chavagnac composent une sorte de tribunal compé-

tent et suavement enfumé dont le public attend les arrêts. Voici le comte de Rivaud, riche banquier et propriétaire heureux, sous un étonnant chapeau, qui sourit (il a les dents du bonheur) : à quel projet ? Achètera-t-il en une séance pour deux millions de yearlings ? Il l'a fait, déjà. Le baron Maurice incline sa calvitie et son nez d'oiseau sur un carnet de chiffres. L'Aga Khan, qui porte un toupet à la Mayol, une fleur à la boutonnière, et un rire d'or silencieux, s'efforce à gagner une bonne place.

En voilà quelques-uns, avec leur corps et leur âme, avec leurs habitudes, leurs tics, leur renommée. Ils sont cent, mille encore, dont le nom passe de bouche en bouche, et qui entourent la piste. Tout Deauville, c'est tout Paris — et même un peu plus, puisque les étrangers maintenant viennent apporter à la plage normande le ragoût de leurs particula-

rités.

S'ils ne connaissent pas le cheval, les badauds, du moins sont-ils désireux d'être vus au Tattersall, chez Chéri, — du moins veulent-ils assister au passionnant jeu des enchères.

En 1928, on a vu l'Aga Khan et le comte de Rivaud se disputer des poulains à coups de 100.000 francs. C'est un événement inoubliable pour les personnes qui ont le goût du luxe parlé,

autant que du luxe spectaculaire.

Les chiffres signifient parfois : qualités, beauté, gains futurs ; bien souvent, ils ne sont que l'expression d'une tentative, d'un jeu, d'une spéculation. Le comte de Rivaud acheta pour 2.000.000 de yearlings, l'an passé.

L'art d'acheter et d'enchérir est des plus complexes et sans doute des plus dangereux. Il y a quelques années, une pouliche, Kassala, assez disgraciée d'ailleurs, ne put être adjugée. Personne n'osa risquer les quelques billets auxquels elle pouvait prétendre. Kassala a été entraînée par son propriétaire : elle gagna non seulement sa vie, son avoine si l'on veut, mais encore est-elle la rivale des meilleurs chevaux de sa génération. Qui l'eût achetée à Deauville faisait un placement de premier ordre.

Un homme riche, évidemment, n'acquerra qu'un irréprochable poulain, dont l'ascendance sera parfaite, dont la beauté préjugera des qualités inestimables. Il peut gagner beaucoup. Il a toutes les chances. S'il achète Ksar, il gagnera 1.600.000 francs de prix. Cependant, on a vu, et souvent, le contraire se produire.

Lorsqu'on mit en vente Dictateur X, à vingt mille francs, personne n'en voulut. Son origine ? Il sortait d'un petit élevage de la Marne, le Haras d'Arcis-le-Ponsart. Il était fils de Sainte-Gemme. Son éleveur, M. Henriot, évidemment se réjouit aujourd'hui de ce que son yearling ait été méprisé à Deauville! Il a enlevé le superbe prix de Condé. Il était monté par Jennings. Sa carrière commence.

Les spectateurs pensent peut-être à ceci, lorsqu'ils sentent battre follement leur cœur à l'ascension des enchères. Certains yearlings ne vont pas très « haut ». J'ai dit que des cracks avaient été payés de II à 20.000 francs à Deauville. Mais Beauregard, un frère de Fiterari, en 1928, atteint, en trois coups, 25.000 francs : il a été adjugé, sans peine, 500.000 francs. Onafrasimus, mis à prix 300.000 francs, a été adjugé 480.000 francs.

La passion des spectateurs les emporte souvent. Ils s'écrient poliment (nous sommes à Deauville,

non pas à Newmarket).

Il n'est pas impossible qu'un enchérisseur soit emporté par la folie collective et qu'il pousse une enchère plus par orgueil que par goût du yearling, plus pour étonner la galerie que pour le souci du gain futur.

Lorsqu'on vendit, un samedi d'août dernier, les produits de Sardanapale, une rumeur emplit les établissements : Sardanapale, cheval singulier, a gagné dans sa carrière, les courses les plus importantes et acquis à son propriétaire un million 105.000 francs de prix. Ses descendants avaient, à ce jour, amassé pour 15 millions, et plus, de gains à leurs possesseurs, et vaincu dans 520 courses. L'énoncé de ces chiffres avait une vertu extraordinaire d'émotion. Il ajoutait au plaisir des enchères.

Chaque fois qu'on vendra, par exemple, un des descendants de *Flying Fox*, on se souviendra que M. Edmond Blanc paya l'illustre étalon 1.075.000 francs. (Il est vrai que M. Blanc avait pour trois années, vendu les saillies de son sire.)

On se souviendra aussi que Jardy, fils de Flying Fox, coûta à Newmarket 30.000 livres. Tels sont

les éléments du plaisir des enchères.

Il est clair qu'un yearling deauvillais peut être un astre. Il peut aussi ne l'être pas. Il est évident que tous les yearlings qui passent à Deauville ne sauraient valoir un demi-million. Ils peuvent, malgré une piètre enchère, devenir des cracks. Et tel est, en quatre phrases, le secret de Deauville.

Les éleveurs très riches, seuls, ont l'avantage du marché. Cela s'explique : les petits éleveurs possèdent des poulinières parfois excellentes mais sans origine notoire ; les étalons dont ils peuvent acquérir les saillies ne comptent pas parmi les meilleurs, du moins quant au stud book. Quel acheteur voulez-vous qui en hérisse sur le produit d'une union sans garantie ni lustre ?

C'est ici néanmoins qu'intervient cet acheteur de talent qui fait d'un être obscur, un crack éblouissant. Un Lieux, un Stern, un Robert, un Moulines, savent discerner parmi les animaux de petite noblesse de futurs chefs de file. Le petit éleveur recherche cette chance toute une vie. Il ne cherche pas à vendre cher, du moins n'est-ce pas chez lui l'espoir le plus grand : il cherche la notoriété de son élevage — avec ses petits moyens. S'il produit, une fois, une seule, un crack, il peut espérer la fortune. Lui, aussi, lui, surtout, il joue, — comme les gros enchérisseurs, comme tout le monde, ici.

Le public sait-il tout cela ? Il vibre néanmoins, pendant une heure et demie ou deux. Une fièvre de l'or l'anime. Il suit les gestes des gentlemen sans argent qui se satisfont à moquer les acquéreurs ; il choie l'acheteur sérieux qui étudie chaque poulain pour lui trouver ce qui peut ou non en faire un crack ; il s'amuse des dames propriétaires qui emplissent de notes les carnets et marginent le catalogue. Et puis ce public parfumé, noble, cliquetant, poli, s'en retourne à son loisir heureux,

l'esprit plein des sommes astronomiques agitées devant lui.

On se demande s'il a vu le noble animal dont il a l'honneur d'être le conquérant. A peine s'il a réagi aux premiers écarts des poulains effrayés.

THE CO. SEC. S. LEWIS CO. S. LEWIS CO.

III

LE PÈRE LA FRAISE SUR LA PELOUSE DE DEAUVILLE

Le pesage de Dauville, pour en donner une idée approchante, il faudrait copier ici la fleur des pages du Bottin mondain. Le Gotha devrait, tout de même, être mis à contribution. Il conviendrait encore d'être peintre.

C'est un parterre évidemment inégalable. Des princes, des lords, des comtes, des propriétaires, des stars qui rient aux duchesses, des banquiers qui plaisantent avec des altesses, des yachtmen américains qui coudoient des rois d'Asie.

La mode est aux couleurs pures. Sous le ciel un peu gris, elles composent un concert atténué. Cela chante le luxe, la politesse, la joie, l'égoïsme, Il fait bon, monseigneur, sur les terres de la République!

Lorsque La Fraise parle, la pelouse l'emporte sur le pesage. La cohue amassée au pied du tableau forme un corps à mille et mille visages, souriants, avides, colorés d'espérance. Une énorme source de

vie jaillit du sol pelé.

La Fraise dit, à la manière des héros antiques, ses esploits. Il vante ses qualités, son honnêteté, plaisante lui-même son ventre épais, sa face oxydée, son nez épaté.

— Je suis un gazé, moi, un trépané! Si je viens ici, ce n'est pas pour mon plaisir. Je ne peux faire

autre chose...

Les paysans normands s'approchent. Ils sont en confiance. Ils tireront aisément la pièce du gousset, tout à l'heure. Les hommes de la guerre ne refuseront pas un moment d'attention au père La Fraise, leur compagnon.

— Vous me connaissez tous... Je suis le père La Fraise! Qui vous a donné Balmoral, l'autre jour, Verdi? C'est moi! Vous me répondrez : Des favoris! Des petites cotes!... Je vous le dis, il vaut mieux des petits gagnants que des gros perdants!...

Le père La Fraise les tient. Sa voix se fait insinuante. Elle prend des intonations de copain.

— Je le confiais à quelqu'un, hier, je voudrais, moi, dégoûter les joueurs de leur vice, les guérir. Il n'y a rien à faire! Rien! Alors je leur dis : Jouez ça! Limitez votre perte! Gagnez du temps! Attendez le moment!... Je vous confirmerai, ce jour-là: Allez-y! mon ami! 100 et 100!

« Je n'ai jamais manqué à mes amis.

« Voilà qui je suis! Vous me connaissez tous. Le père La Fraise n'est pas un joueur. Il sait ce qu'il raconte. Ce matin, un propriétaire me donnait... A ce moment, un bonhomme un peu gauche

s'approche du groupe.

— ... Ah! vous voilà, vous ? Avez-vous fait, lance La Fraise, ce que je vous avais conseillé ?... Vous en êtes-vous bien trouvé ?

« Inutile de remercier. J'ai l'habitude... »

Le passant qui n'a rien compris à ce discours, se perd en rougissant dans la foule qui suit le

prêcheur.

Il va phrasant, lui, répandant la bonne parole. Et, de temps à autre, un monsieur à jumelles, un maquignon à guêtres de cuir, un rustaud, une dame, un abbé, lui tendent la main, et, moyennant vingt sous, vingt pauvres sous, ils reçoivent un papier sur lequel, en bleu de polycopie, éclatent quelques mots gonflés d'espoir.

Cependant, le père La Fraise vaticine en-

core:

— Ah! si les joueurs écoutaient ce qu'on leur conseille!... Ne prenez pas à toutes les courses!... Je vous en prie! ... Vous n'avez rien à retirer de la troisième, aujourd'hui. C'est clair. C'est clair! Attendez mon petit handicap...

Il se tourne vers un barbu.

— Bonjour, monsieur le notaire! Cent et cent ... Pas un sou de plus, bien entendu! Allez-y! Ayez de l'estomac!... Cent et cent!

Et il lui serre la main.

Le champ de courses de Deauville ressemble à un tapis à ramages posé entre deux rangs de fauteuils verts où des taches rouges luisent. Les Parisiens y viennent nombreux. Leur parler rapide, leurs mots sonnent au-dessus des lourds rires régionaux. On les suit à la trace.

Voici les compagnons de Longchamp, d'Auteuil, les compères d'Enghien, du Tremblay. Je reconnais ces femmes hardies.

— Crayon!... Crayon!... On paye de suite!... Meilleur que du champagne!

Et les marchands de journaux, et les books, et Jules, qui crie de sa voix de contre-vent :

— Jules est arrivé!... Demandez le Pelousard.

Et il y a encore le sourd qui glapit :

— Là, qu'est-ce que j'avais dit ?... Quoi ? Quoi ? Mais qu'est-ce qu'ils ont donc dans les yeux ?... A la sortie, je l'ai vu, moi, tout de suite : c'est le 6, je vous dis ! Quoi ? Quoi ? C'est le 6 qui gagne ! Quoi ?

« Qu'est-ce qu'ils ont donc dans les calots?

« Quoi ? Quoi ?

L'abbé N... serré en sa longue robe, et rouge d'émoi, n'a d'yeux que pour le tableau. Il écoute un peu La Fraise, parle à mi-voix à quelque Nor-

mand hilare, revient à son programme.

Le Chinois passe dans la foule balancée par des mouvements unanimes; ses vêtements de soie battent au vent, ainsi que des focs haletants, son panama tire parfois sur le cordon qui le lie à son cou de safran.

Et le père La Fraise distribue ses conseils à ce peuple affamé de « certitudes » avec jovialité, avec une franchise qui point le cœur.

Ce soir, j'ai retrouvé La Fraise au coin du pont de Trouville. Nous attendions la voiture de Paris-Soir. Le bonhomme pérorait encore

— Ce n'est pas honnête ce que vous faites, messieurs. Je fais mon métier du mieux que je peux, moi! Vous m'insultez sans me connaître. Vous êtes quinze à parler. On ne s'entend plus.

Il a des larmes dans la voix. Sa haute et large personne est secouée de sortes de sanglots; ses

yeux sont mouillés de larmes fleurissantes.

- Ah! ah! ah! ah! ah!

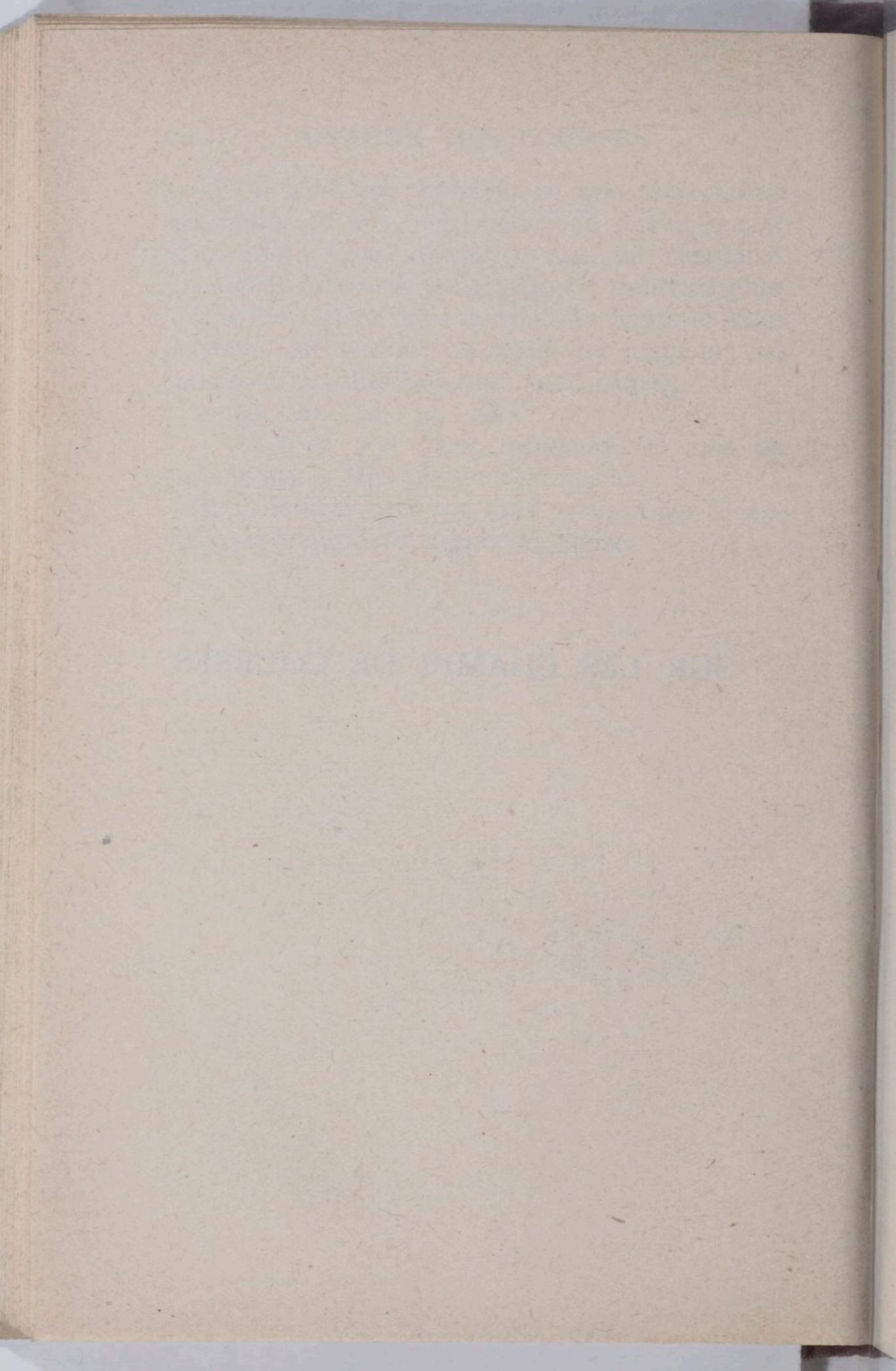
— Ce n'est pas bien, messieurs. Je suis un gazé, trépané. Mon plaisir n'est pas ici...

Et il montre avec son gros poing rouge Deau-

ville qui éclate dans la nuit délicieuse.

IV

SUR LES CHAMPS DE COURSES



SUR LES CHAMPS DE COURSES

Le Champ de Courses reçoit les éléments dont nous avons parlé jusqu'ici et il les malaxe, les unit, les transforme. S'il y a une unité assurée dans tout l'organisme des Courses, chaque Champ a ses particularités, son paysage, son public un peu différent, son ambiance.

Voici quelques tableaux qui n'ont d'autre intention que de faire la synthèse d'un champ de courses et de rendre sensibles ces nuances qui font qu'aucun

champ ne ressemble à l'autre.

Il est vrai que le monde des Courses subit actuellement une profonde transformation. Le jeu et le sport qui, durant de longues années, avaient cédé le pas au plaisir spectaculaire, (mondain au pesage, partie de campagne à la pelouse) prennent les premières places. Les traditionalistes pestent contre l'inélégance de certains spectateurs, contre l'invasion du pesage par les nouveaux riches. Il ne reste, à leurs yeux, rien qui vaille du passé, hormis la Grande Semaine, c'est-à-dire les réunions comprises entre le grand Steeple-Chase de Paris et le Grand Prix. L'idéal pour eux ce sont la course de haies d'Auteuil et les Drags. C'est limiter au mondain, dans l'ordre social, l'organisation Courses, à peu près en abolir tout le sport. L'arbitraire de cette conception des courses ne tient d'ailleurs pas devant la vie qui marche, transforme et compose demain, sans souci des souvenirs amusants, des images surannées, des vieilleries décoratives.

LONGCHAMP

Une première ou « Cadum a gagné! »

Longchamp! Quel Parisien ne se souvient d'avoir surpris, une après-midi d'été, la harde des biches? Est-ce un rêve puéril? Est-ce une illusion d'amoureux transi? J'y ai vu les biches, les seules qu'un petit gosse de Paris puisse jamais voir en liberté! Elles étaient blondes et bondissantes comme des joueuses de tennis. Souvent je les ai cherchées, depuis, je ne les ai plus rencontrées.

C'est peut-être pour cela et pour la revue — que je n'y ai jamais vue, parce qu'il y avait toujours dix rangs ou douze de foule devant moi, — c'est pour cela à coup sûr que je préfère Longchamp à

tous les champs de courses.

C'est une jolie plaine entourée d'eaux, de coteaux au lointain et de futaies. 1

Quand les chevaux prennent le premier tournant et qu'on est parmi les pieds humides, tout d'un

I. Cf. Notes et dates, chap. I.

coup c'est une rapide et délicieuse vision. Rien de

l'estampe anglaise, trop dure et sportive!

Certains jours du printemps, on possède toute la délicatesse d'un Jonckind, toute la finesse d'un paysage d'Ile-de-France, retouché par un Corot avant Rome.

Un petit vent acide, vert de s'être frotté aux bourgeons sirupeux, anime deux flammes jaune et rouge.

Sur le ciel de grisaille, taché d'un peu de lie, on

a collé un gros disque rouge qui est le soleil.

Pour lui, toutes les demi-heures, à chaque course au fait, il passe, entre deux touches de gouache, un pinceau d'or.

C'est le moment qu'attendaient les femmes pour

éclater.

Tout le monde a beaucoup joué, ce dimanche. La vieille dame, qui porte un chapeau de vigneronne, des moustaches et crie : Cinq sous de moins et je paye de suite, a fait de l'argent. J'ai reconnu le bookmaker prenant ses notes, échangeant des clins d'yeux avec son compère du Pavillon.

Quel manège candide et quelle adorable unani-

mité dans la complicité?

Je vois un compère qui passe des poignées de billets de banque à des compagnons que je ne voudrais pas rencontrer à 9 heures du soir, derrière le Moulin.

Mais voici que la foule s'est hissée sur le toit des tribunes, sur les escaliers, les balustrades, les chaises : quatre ou cinq faux départs suscitent des clameurs qui se détendent comme des ressorts. Et puis, c'est un crépitement de mots, de cris qui suit le billard de la piste, balance la pelouse comme du lait dans un bol, s'achève en hurlement.

Il paraît que Cadum gagne. C'est une jolie bête que son jockey soulève à chaque foulée comme un poisson qui ne veut pas venir. A côté de moi, il y a un gentilhomme, guêtré de blanc, à favoris gris, qui saute sur place en disant : Cadum a gagné! Cadum a gagné!

Cela n'est pas possible. Je vais vous dire pour-

quoi.

Il y a une toute petite fille, vêtue d'un manteau vert, qui regarde un bonhomme toussant dans son mouchoir un morceau de son cœur. Il est hâve. Ses yeux virent comme deux souris dans une roue.

La course n'est point finie.

Mon gentilhomme sautille toujours en glapissant: Cadum a gagné!

L'autre respire par tous ses organes, par ses yeux autant que par son nez que l'angoisse pince, et la petite avec une moue de cinq ans :

— T'as encore perdu, papa...

J'ai cru qu'il tombait.

Le soir est doux sur la plage de Longchamp, quand les chevaux rentrent.

Sur les cinq heures, le vent prend une odeur singulière de chypre, de crottin et d'essence brûlée. Les casaques s'enfoncent dans une brume bise. Voici, au sortir des chevaux, les vieilles joueuses aux talons rongés, qui regardent leurs

favoris embarquer dans des autos capitonnées.

Le bois est plein de souffles verts. A hauteur d'homme, les perits ormeaux sont en feuilles : elles sont rondes, tendres et de loin le Bois en est tout fardé, comme s'il portait des mouches.

SURPRISES DU GRAND PRIX

Les plaisirs de Longchamp ne tiennent pas dans le cadre du plus beau champ de Courses de la terre. Ils commencent à la porte Maillot, lorsque trois cent mille personnes se ruent, brisant tout sur leur passage, à travers bois, pour gagner les belles pistes que Morny fit dessiner afin (déjà) d'embêter les Anglais (ils nous l'ont bien rendu) et ne s'arrêtent qu'au moulin.

On dit souvent: le Grand Prix 1, c'est le jour des concierges! Au pied de la lettre, cela n'est pas exact. Certes, il vient à la Pelouse nombre de vieilles personnes qui parlent beaucoup et dont le couvre-chefs évoque celui des rois nègres. Qu'on ne se laisse pas prendre à l'illusion! Ces dames portèrent des manches à gigot, des voilettes, des chignons prestigieux et elles touchèrent Roi Soleil, sans avoir vu — à cause de ceci et de cela, malgré ceci et cela — le jour dans une loge. Et elles aussi on les a appelées: Chérie.

Il y a peut-être autant d'enfants de portières, en face, sur la « plage ».

I. Cf. Notes et dates, chap. II.

Et Longchamp sous la pluie! Je me souviens du Grand Prix de 1927.

Durant trois heures, jusqu'au départ, une foule ruisselante et boueuse envahit le champ de Courses.

Le col relevé et le mégot mélancolique, le marchand de tuyaux languissait le long de la palissade. Les crieurs de journaux livraient un papier mol, fragile.

Et les sportsmen, les vrais, et ceux qui ne le sont qu'une fois l'an, piétinaient, hâtivement, les pistes spongieuses, serrant les dents, souriants tout de même.

Le ciel était d'une tristesse impassible. Rien ne le déridait, ni les frondaisons revernies, ni les belles dames vêtues de caoutchouc et de peau de saucisson.

Bienheureux les gens du pesage qui pouvaient se masser dans les tribunes! Les pelousards, piétons héroïques, n'avaient que des abris précaires. Sous les auvents, ils échangeaient, contre des pronostics désenchantés, leurs souvenirs des Grands Prix anciens.

Un invraisemblable caquetage remplit ces lieux fortunés où l'on peut s'abriter de l'averse. Un historien y ferait un livre richement documenté avec la tradition orale des jours pluvieux!

Mais, là-dedans, il n'y avait pas de place pour tout le monde. Les vrais sportsmen, au surplus, s'en passent.

L'eau atteignait leur cheville. En grondant leurs femmes pataugeaient avec des jambes de soie dans un cloaque noir, qu'ils ne paraissaient même s'apercevoir de rien. Tout à leur programme, ils ne s'indignaient pas de la boue ou du parapluie instillant dans leur col une onde fraîche.

Cependant les premières courses se couraient, sous un ruissellement monotone. Du haut de deux mail-coaches, de jolies dames juchées criaient les résultats aux gens d'en bas.

- Morbleu! Morbleu!

Des jeunes filles, réfugiées sous une bâche, disaient :

— Je joue toujours la cape grenat... En Italie, cela m'a réussi.

Les parapluies formaient une carapace luisante qui se brisait et s'unissait selon une mystérieuse fantaisie, lorsqu'une cloche tinta, lorsque M. Doumergue sourit, lorsqu'un remorqueur, très loin, se lamenta.

Il parut, soudain, que c'était l'heure du Grand Prix. La cohue se porta aux barrières. Le pesage s'emplit brusquement d'une presse que rien n'eût su rompre, ni les commissaires, ni les messieurs qui poussent des cris inarticulés.

Un homme expliquait intarissablement à son voisin qu'il était l'envoyé des banlieues et qu'il avait mission de jouer pour 50 ou 60 personnes de la région-est sur *Mon Talisman*.

Une sourde rumeur secoua alors les pépins. Les buffets et les auvents se vidèrent. Une folle ruée emporta parmi les flaques et l'herbe perlée les Parisiens, les banlieusards, les belles dames et les bourgeoises qui viennent chaque année, depuis un quart de siècle, jouer cent sous sur le favori, et les Anglais aux belles cravates, et tous.

Mais vinrent les héros de cette journée. On les avait tirés tard de leurs écuries. Sous les couvertures armoriées, ils s'ébrouaient, encensaient et piaffaient. Nus, enfin, ils prirent leur canter.

Les connaisseurs les nommaient. Flamant, Fortunio, Sou du Franc... Mon Talisman était

populaire.

Ils partirent enfin. Le peuple ruisselant se dandinait sur leur passage. Le galop s'enfonça dans le

sol mou... Ce fut rapide! Trop!

On distingua seulement la toque d'Hervé au bout de la ligne droite qui prenait un peu sur celle de Semblat. Puis le favori, en dehors, galopa comme un lièvre, revint.

— Ça y est! C'est Talisman! dit l'envoyé des Banlieues. Mais l'on affichait Fiterari.

Des taxis furent, dans le même moment, attaqués par des équipes décidées.

— Cent sous pour Maillot!... (Ce n'est pas un cheval), criait un chauffeur. Il ne pleut pas tous les jours, ajoutait-il en manière d'excuse...

L'auto sentait le chien mouillé et la pipe; elle bondissait sur les routes luisantes du Bois, entre les haies de sergents de ville et de gardes.

Elle zigzaguait et dérapait :

— C'est comme ça qu'on entre à Lariboisière, dit encore le chauffeur sentencieux.

Et cette journée de fête s'acheva dans une dernière averse, légère, douce... On ne l'avait pas volée.

AUTEUIL

AUTEUIL « ROUVRE » SES PISTES FRAICHES

Il y avait depuis quelques jours un mouvement bien insolite parmi les pelouses vertes et les haies noires d'Auteuil. Les volées de moineaux que les buissons secouent en grelottières dans le vent d'hiver fuyaient devant de lourds et patients Figaros qui tondaient les pistes. C'est qu'Auteuil allait rouvrir.

Il ouvre à l'instant. Le cœur de Paris palpite. C'est presque le printemps, malgré le ciel de cendre. Dans le Bois roux, où du vert s'éveille et danse lentement comme une fumée, les sportsmen marchent, contents. Et parmi eux, il y a beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes surtout, qui sont points d'une étrange ivresse parce qu'ils écrasent un peu de mousse emperlée, quelques feuilles mortes.

Auteuil rouvre! Des lycéens sèchent les cours spéciaux du jeudi, les étudiants coupent à des réunions corporatives, des employés, des ouvriers lâchent la chaîne du quotidien pour se mêler à des gentlemen en casquettes à carreaux, la face bar-

bouillée d'air vif et de cognac qui discutent, en prenant les raccourcis, sous bois, de Sgnanarelle, de Neleires, Bouillabaisse, Spectateur et autres Lubie... dont ils savent les pères, mères, performances et caprices.

Auteuil rouvre! Sur le boulevard, le car bondé tanguait tout à l'heure, en grinçant d'une voix irritée, comme un sloop dans la tempête; il croise à présent sur les marges de l'hippodrome. La foule en ruisselle. Elle se condense autour d'un gaillard

qui vous jette, sans rire, dans le visage:

— Mesdames, Messieurs! Je ne vous promets pas six gagnants. Je vous en donne un, pas un de plus. Mais c'est sûr! J'étais, pas plus tard qu'hier à Chantilly. J'entends un propriétaire qui dit à son head-lad: Entendu, John! 500 livres gagnant sur... Ah! C'est pas du flan! Je vous le donne pour rien: quarante ronds... C'est le gagnant! C'est le gagnant!...

Le gagnant? C'est lui, à coup sûr.

Des jeunes gens ont dressé une petite table à trois pieds dans un sentier détourné : ils agitent d'une main preste un gobelet. Des sportsmen s'arrêtent, là aussi, un moment, jettent vingt sous, les perdent, et s'en vont avec le sourire de celui qui le savait d'avance.

Auteuil rouvre! Il y aura ce soir, à 18 heures, 50.000 Parisiens peut-être qui rapporteront un visage frais, baigné de printemps acide. Ils ne penseront pas aux jockeys blessés, aux chevaux morts — s'il en est. Ils prendront l'apéritif près de la gare Saint-Lazare, avec un Monsieur qu'ils n'ont jamais vu, qu'ils ne reverront probablement

jamais plus, en parlant de Bouillabaisse, de Torrentia, de Toréador et autres Lubie...

SILVO AUX PIEDS D'OR

Étions-nous cent ou deux cent mille? Une foule se pressait dans le nouvel Auteuil. Lorsque le soleil de juin y consentait, le houlement populaire éclatait de couleurs vibrantes.

Une ombrelle fleurissait au bord de la piste et les parasols des marchands multipliaient, dans le steppe de la pelouse brûlée, des îlots de douceur, de gaieté et d'espoir.

Aucune autre course ne comptait pour le gros public. Et même après le grand steeple, le rush pourtant pittoresque des officiers ne suscita

pas beaucoup de plaisir.

Cet Anglais-là, avec son prestige, il chatouillait la curiosité de la foule, et l'orgueil national. Qu'on a tort! Rien ne ressemble tant à un pur sang anglais qu'un autre pur sang anglais, et ils le sont tous. Mais il nous faut des mythes.

Je n'ose pas avouer. Pourtant, j'ai nié que Silvo

gagnât jusqu'au dernier obstacle.

L'attente du départ, les pieds dans l'herbe humide de la rivière, n'a du charme que pour les gens d'ici.

Les poissons rouges qui louvoyaient dans l'eau vert-de-grisée, le saut d'une grenouille sur un journal qui flotte, le vol d'une libellule aux cou-

leurs de Rambour, voilà de quoi charmer plusieurs heures d'un dimanche de juin.

Mais les provinciaux n'y trouvent aucun charme, qui sont venus à Auteuil comme ils vont à l'Exposition ou au cinéma, le cœur battant, et pressés de tout comprendre, depuis le monsieur, en chapeau haut de forme gris, la lorgnette en cuir jaune sur le foie, qui passe lentement en battant de ses guêtres blanches le gazon, jusqu'à la civière déposée au huit par deux jardiniers endimanchés — et qui brisent les mottes autour d'eux pour tuer le temps.

Enfin la cloche déclenche un cri joyeux et lent qui file le long des barrières ainsi qu'une flamme et éclate lorsque les bêtes dansantes prennent le départ.

On voit des dos de soie verte, cerise, terre de Sienne, jaune de cadmium qui bondissent audessus d'une berge noire de monde. Et puis rien que ce cri qui court comme un feu sur un fil de laine.

Au loin une chevauchée qui passe provoque dans la presse des soupirs et des colères. Un cheval sans cavalier suit la course. Il y a des spécialistes qui l'ont reconnu, et le nom de Rambour, passé de bouche en bouche, fait le tour d'Auteuil.

L'arrivée des trois chevaux débouchant du bois, sautant la haie, c'est une merveille. Une danse rapide de couleurs sur l'herbe croît et passe l'arrivée : et le galop meurt comme un bateau achève son erre.

L'acclamation qui a grandi à mesure qu'ils avançaient, s'est changée en rumeur, puis en un lourd bourdonnement. C'est que Silvo est vain-

queur, l'Anglais.

Silvo, je l'ai vu passer, trois fois, comme un prodige. Grand, la couleur d'un cigare exotique, noir et luisant. A la rivière du huit, rien que d'un bond, en la sautant, il a repris une demi-longueur à Hydravion qui, tout d'un coup, semblait d'une autre race, d'une autre classe. Puis, côte à côte, les deux bêtes ont mené un train superbe. Sur cette terre sèche, après 6.000 mètres — ou à peu près — ils ont lutté d'un cœur qui émerveillait les moins inités.

Après cela, il a semblé que le pesage était vide. Les tribunes avaient fui, comme une baignoire. Rien que des chaises et de l'ombre. — Pourquoi tournent-elles le dos au soleil?

Il a semblé tout d'un coup qu'il y avait, aujourd'hui, beaucoup de poussière et que le vent était

importun.

On crie encore: Rambour! Mais c'est à la façon d'une injure. Un jockey dont la casaque cerise luit dans la lumière d'été, timide, revient, le pied lourd; il tient sa cravache par le milieu. C'est lui que son cheval a mis proprement dans l'herbe.

La foule à présent se presse dans la poussière. On dirait d'une foire de province ou d'une fête au chef-lieu. Un vent qui à chaque course change de direction glace les nuques ou bien c'est le soleil qui les cuit par intermittence.

III

SAINT-CLOUD

LE PRINTEMPS A LA FOUILLEUSE

Sur ce plateau de La Fouilleuse, (dont le nom pour les joueurs prend parfois un sens cruel et argotier), certains jours de Courses sont des fêtes. On y court en plat, sur des pistes imparfaites mais assez longues, larges par comparaison, sur un épais gazon, parmi les arbres. C'est la campagne, à un pas du Paris banlieusien. Un air vif y court; le Mont Valérien seul, à l'environ, domine le champ de Courses.

Le Grand Prix du Printemps est une des solennités hippiques qu'on célèbre ici. Le lundi de la Pentecôte, pour les turfistes et les turfisants, est dédié à Saint-Cloud plus qu'à l'Esprit Saint, et à l'une des premières « parties » champêtres de l'année. Ce Grand prix est réservé aux chevaux de trois ans (et au-dessus), quelle que soit leur origine, toutefois les poids sont répartis suivant l'âge et les sommes qu'ils ont gagnées depuis leur entrée dans la carrière. Ces raffinements en vérité n'intéressent que les hommes de cheval. Les joueurs songent surtout à ceci : qu'il y a des « surprises » à Saint-Cloud.

Trois attraits s'allient donc pour faire de La Fouilleuse par certaines après-midi, l'un des points les plus fiévreux de la terre. Trois attraits!

Les surprises, avant tout : elles naissent de peu de choses. Et par exemple, il suffit que la température, le lundi de la Pentecôte, varie brusquement pour que les résultats des épreuves hippiques soient entièrement faussés. En 1928, Tape à l'æil l'emporta parce que le soleil éclatant indisposait les favoris.

De là, les grosses cotes.

On vient souvent à Saint-Cloud par la route. L'auto et le car gravissent le lacet du côteau avec une facilité qui surprend les vieux habitués d'avant-guerre. Ceux-ci sont arrivés — jadis! — dans la tapissière qui grimpait la côte clodoalienne, soufflant, fumant, au pas, ses cinq bêtes tirant la langue, hochant bas du front, comme autant d'écoliers sur une page difficile. Mais on y vient beaucoup par la gare du Val d'Or. (Encore un nom qui enferme son mystère et sa signification ironique! Ceci fait partie d'un décor d'aficionados très modernes pour qui les Courses commencent à peu près à la Cour du Havre, à la Salle des Pas-Perdus, à l'Horloge de la gare Saint-Lazare.)

On gravit, en sortant de la gare du Val d'Or, une pente, franchit un pont dans la verdure, suit un sentier entre des murs verdis, moussus, chargés de lierre et de feuillages poudreux. Un parfum de vieille terre à vigne subsiste, et puis voici, dans les méandres du vieux chemin séculaire, dévié de sa destination campagnarde, les bonneteaux. Préambules vivants, aux marchands de combines et de tuyaux, ils opèrent sur leur trépied; ils transmuent les pièces et les billets avec des passes vulgaires, des gestes de prestidigitateurs. Leurs dés sont plus habiles que l'artifice des anciens souffleurs. Ce ne sont pas des feuilles sèches qu'ils rendent, mais du vent. On dit aussi en argot : des courants d'air!

Se déguiser en courant d'air! Magnifique expression! Comme elle s'applique à merveille à ce qui environne les Courses! Courants d'air, ces bonneteaux! Courants d'air, ces marchands de tuyaux! Courants d'air, ces conseillers qui environnent les guichets! L'argot populaire a son génie.

Les marchands de tuyaux et de combines gravitent autour du garage des voitures, et aussi dans la longue avenue qui longe, entre un mur et une claie dressée, sous de beaux arbres, le champ de

Courses.

Le Champ est déployé dans un rectangle imparfait mais beau sur le plateau vallonné, dans un cadre végétal que les jardiniers paysagistes avaient dessiné mais que le hasard et les saisons ont habilement modifié, haché, varié. Les rideaux d'arbres tendus jadis, sont maintenant déchirés par un large éclat de ciel, par des carreaux de nue qui enlèvent les poètes inconnus, anonymes et inconscients d'ici. Sur la marge nord, le Mont Valérien pèse, lourd.

J'ai vu la foule du printemps, alors que les buissons noirs sont pleins d'yeux, que les sapins,

les pins, seuls, sont de bronze et qu'une fumée verdâtre erre dans les autres branches dénudées, chanter au soleil l'hymne du renouveau. La merveille, c'est qu'elle ne se doutait pas que, sur ce haut plateau, elle renouvelait une coutume millénaire; elle ne se doutait en rien de ceci que sa démarche vers le guichet et son acclamation de Take My Tip correspondaient à la louange des foules parsis, — foules aussi inconscientes, qui suivaient leurs inspirateurs, sans comprendre le mystère Soleil.

Lorsqu'on a passé le tunnel, sous la piste, on est à la pelouse, et c'est une foire moderne, encore qu'entachée d'un certain provincialisme normand, qui vous y accueille. Le gazon, hélas! s'use et montre la trame. Les décorateurs devraient bien songer que nous avons besoin de gazon, toujours, nous aussi, autant que Pitchouri, Nid d'Or ou Astéroïde.

Devant une tribune de ciment armé, que l'on a donnée aux piétons pelousards, l'humus est si battu qu'il en devient poudre. Au moindre vent, on est aveugle. Il faut s'en aller loin, vers le Mont Valérien, pour trouver un gazon qui convienne à notre désir secret de mêler la campagne au jeu et au plaisir spectaculaire des épreuves. Mais il faut noter pour l'histoire ce que cette tribune et ce gradin ajoutent au contentement des vieux habitués: Une femme debout, on lui admire, s'il se peut, la jambe; c'est de l'art encore; si elle est assise, l'artiste se mue en pauvre voyeur.

Durant des après-midi entiers, le comte de..., la lorgnette sur le foie et les guêtres blanches a fait les cent pas devant la tribune, parce que la Vénus Hottentote y prodiguait un trésor entr'ouvert.

Le pesage, tout de même, à Saint-Cloud, a son charme. Sa haute tribune permet de suivre l'épreuve dans presque tout son détail. Rien n'échappe! Et l'on y a un plaisir très spécial, sous les frondaisons drues, lorsqu'on assiste à la toilette des pur sang, à la promenade. Le long de la ligne droite, c'est en outre un admirable « rêvoir », en attendant que le rouge « soit mis ».

Devant soi, la piste, un peu inclinée d'abord et qui se relève au premier tournant, non loin de la sortie du paddock; la pelouse meublée des maisonnettes et d'une troupe active qui se balance comme un liquide, d'un bord à l'autre, selon le rythme que marque la cloche; et des cris se promènent comme des papillons de couleur, au-dessus de la rumeur océane des vingt mille, des cent milles paris, et dans quoi des guichetiers enfoncent les sourds coups de tampons : tel est le spectacle de Saint-Cloud.

Au soir d'un grand jour, il faut demeurer un peu, laisser s'en aller l'aristocratie du pesage, la ruée pelousarde, — errer. Les gardes républicains et les gendarmes montent à cheval, quittent les bosquets où ils étaient dissimulés. Une troupe insoupçonnée s'égrène alors dans le Champ, soudain silencieux et élargi. Les ramasseurs de tickets sont les plus curieux. Ce sont eux qui épluchent la journée. Qu'un joueur distrait ait jeté son bon ticket : le ramasseur a sa vie gagnée. Il existe des parieurs qui négligent les petites cotes : il y

à celui qui est étourdi et qui se trompe sur le numéro gagnant, etc. Le ramasseur est là pour rectifier cette erreur du bon sens, pour empêcher que la justice immanente du Mutuel soit perturbée.

Vingt chiffonniers opèrent encore: celui qui prospecte les journaux abandonnés, celui qui recueille les programmes annotés et souillés, celui qui ramasse tout, papier, crayons, et qui espérera, sa vie durant, un portefeuille de propriétaire ou de bookmaker, chu dans l'herbe, la boue. (Le rapporterait-il? Il s'interroge souvent et se console à cette idée: qu'en le rapportant il gagnerait quelque chose, encore!)

Vous sortez du pesage ? Je vous conseille : par un beau soir, ne prenez pas la voiture tout de suite. Tournez à droite, malgré les chauffeurs insidieux, malgré le gamin qui vous présente ses salutations d'une main et, de l'autre, tend vers vos chaussures salies un morceau de velours qui vous

rendrait la pureté. Allez!

Les coulisses de Saint-Cloud, c'est par là. A travers les buissons, par des trouées que gardent parfois des agents parisiens, on découvre des venelles oubliées. Il y a des lads hilares qui tamponnent les chevaux, les palpent. Le garçon de voyage promène sa main sur les tendons. Parfois un monsieur qui porte le tube gris s'inquiète d'une bête : elle a subi une « atteinte » et saigne dans son box sans avoir l'air d'y penser. Vous n'avez pas songé lorsque vous étiez dans l'enceinte qu'il y avait tant de replis à ce Saint-Cloud! C'est là qu'on masse des gagnants, qu'on

les chapitre, qu'on les charge d'un explosif, peutêtre.

Tournez encore! Il est énorme cet hippodrome. Et vous voyez un garçon déluré qui sort d'un fourré. Que fait-il là? Qu'emporte-t-il? Demandez-le à M. X..., entraîneur à Maisons.

Si vous revenez par le Val d'Or, vous retrouvez, — mais multipliée par X — la troupe des amuseurs, des profiteurs et flagorneurs du public. Ceux-ci sont habiles à extraire de la poche du gagnant une dîme et à prouver au perdant qu'il peut récupérer un peu, en profitant d'une bonne occasion.

Voici le Baveux qui propose sa martingale infaillible; Dick qui connaît la loi des Alternances; Fred qui a une combinaison dont la preuve est maintenant faite.

Le marchand de foulards éploie sa soie, le marchand de mouchoirs plaisante les grands magasins qui bernent le pauvre peuple; le marchand de ceinture... Ah! Ah! Quelle facilité on aurait à ironiser sur celui-ci! Mais ceux à qui s'applique l'usage de la ceinture, (soit en argot, les perdants) s'enfuient sans entendre.

Je n'oublierais, pour rien au monde, le marchand de racine pour la guérison du fumeur, vieux philosophe secret, grisonnant et d'accent grave qui doit évidemment se nourrir de sa marchandise pour vivre — ou d'un autre métier inavouable car nul ne croit à sa denrée et ne l'acquiert.

Tel est Saint-Cloud au printemps — et presque tout l'an. C'est, pour le turfiste, un lieu sacré.

LE TREMBLAY

L'AUTOMNE AU TREMBLAY

Le Tremblay ¹ a un nom qui s'accorde à l'image qu'on en a. On y fréquente au printemps, à l'automne. C'est peut-être en automne qu'il est le plus agréable. Les averses griffues ont dépouillé les arbres à demi. Il ne reste aux branches que de l'or pâle et la rivière est semée de pièces démonétisées. Des verdures coriaces cependant, contiennent les lignes essentielles de l'hippodrome, la pelouse drue, ici, usée, là-bas. Le ciel grisâtre et qui, à quatre heures après-midi, se lame de vert d'eau, d'orange imperceptible, de gouache et de fantaisie, le ciel vaste où cinquante fumées brunes vont, d'un même train solennel, vers l'horizon de l'est est un plafond amical.

Là-dessous, il y a une assemblée fiévreuse et, à la fois, alanguie par l'automne, parcourant la

^{1.} Le Tremblay est le champ de courses de la Société de Sport de France. En 1929, cette Société — proche parente de la Société d'Encouragement — donnera 34 réunions et attribuera 4 millions 800.000 fr. de prix.

légère tribune, faite d'ombre et de jour et d'un style connu, — on dirait espagnol d'exposition universelle, — hantant le pesage confidentiel, étroit, cerné par des fleurs, des boulingrins, arpentant cette pelouse barlongue, montueuse et qu'il est facile de tenir entre les branches de deux regards.

Qu'on vienne au Tremblay par le train de l'Est ou par la route, c'est un plaisir. Pour toucher à cette oasis, le chemin de fer traverse une banlieue d'usines, échaffaudée, à claire-voie, éructant et toussant, vomissant une boue qui beurre jusqu'au ciel. Mais la nature ne s'y résigne pas. Parmi ces châteaux d'eau et ces réservoirs à gaz, parmi les palais de fer et les tours de béton, des jardins et des côteaux verdoient, se dorent et, parmi la suie errante, sourient.

Et la Marne, au pied des côteaux, bordée de peupliers — et de trembles, pardi! — chantonne une vieille romance du siècle dernier.

L'hippodrome s'inscrit dans une boucle de la rivière, sur la rive gauche. On le découvre depuis le pont, et l'on dirait une estampe.

Les parieurs qui fréquentent Le Tremblay ressemblent à ceux d'ailleurs; ils sont seulement moins nombreux; pour ceci, sans doute, ont-ils moins de goût populaire. Ah! ce n'est pas le grouillement d'Enghien, la familiarité du plateau de Gravelle, la presse mêlée de Longchamp. Tout compté, ce public ressemble à celui de Maisons, avec peut-être, un peu moins de sportifs purs, de professionnels.

C'est ici que se courent deux grands prix qui

sont un sourire, parfois un éclat de rire, dans le calendrier des courses : le grand prix des apprentis,

le grand prix des gentlemen.

Un jour du dernier octobre y a été délicieux. On avait laissé Paris dans la brume et l'on trouve, au bout de la Marne, un chaud soleil. Le champ était borné par son maigre cadre d'arbres jeunes; au loin les cinquante lentes fumées que j'ai dites, s'en allaient d'un mouvement fatal dans un jour délicat. Un grand silence dominait tout, cette paix qui annonce l'hiver à la terre.

Les épreuves, contrastant avec ce décor d'opéra sportif, se succédaient ainsi que des films en cou-

leur.

Par moments, la pelouse avait l'air abandonnée, et puis, tout d'un coup, une petite foule, saillie d'on ne sait où, garnissait d'un serpent charnu d'humanité les berges de la piste étroite et si verte. Une rumeur légère courait alors en rond. Les cavaliers filaient au long du rectangle, à la façon d'un nuage.

Les tribunes étaient encore trop vastes pour une compagnie sans couleurs, correcte. Deux casquettes cependant, portées par deux hommes fuyards, claires et semblables à deux figues de barbarie, gisaient contre les grilles, vomies, eût-

on dit, par les gentlemen coiffés de noir.

Non loin du poteau d'arrivée, sur la marge de la pelouse, je reconnus Charley. Bah! il semblait gagné par la mélancolie ambiante. Il pérorait à mi-voix, les enveloppes à la main; sans conviction, il articulait ses mensonges charmants — et deux grandes feuilles blanches, griffées de lettres bleues, de chiffres, s'étalaient sur le gazon, devant lui.

— Tenez, marmonnait-il, il n'y a qu'un cheval à jouer dans la quatrième ; je dis un, un tout seul...

Il avait l'air contrit d'un maître qu'on ne suit plus. Deux ou trois « compères » s'efforçaient à créer un courant de confiance. En vain prenaientils des faces naïves, des yeux étonnés. Le maître grondait à présent de son accent le plus rauque :

— Il y a l'imprévisible, évidemment. Mais, comme le disait un calculateur connu : « les pro-

babilités... »...

Si le vent eût été bien tourné, on aurait entendu, depuis le paddock, les musiques à danser des derniers bals au bord de l'eau. C'était un jour de liesse un peu pâle mais tendre.

Des joueurs parlaient gentiment; aucun éner-

vement dans la voix:

— En fait, où en êtes-vous?

— Je me défends.

Cela avait l'air éternel. Ou bien:

— Mon cher, un principe: Charger dans le gain, freiner à la perte...

C'était la sagesse universelle. Et ceux-ci:

- Mme Pompadour? Je la vois bien placée...

— Esling, mon cher; ce n'est pas un conseil; Esling...

Cette *Pompadour* avait de nombreux amis. La course dont elle était s'en alla dans une légère brume. Le galop retentissait comme une montre dans l'ouate, en passant, en face, par delà la pelouse, sur la piste moelleuse.

Le mainteneur d'Esling jeta le nom du jockey

célèbre de seconde en seconde, durant l'épreuve. Il voulait enchanter sa chance. Son voisin, lui, répliquait sans aigreur mais très fort :

— Et M^{me} Pompadour, vous n'en dites rien! Et, après cette phrase, il devenait très rouge. Mais ce ne fut ni pour M^{me} Pompadour ni pour Esling.

L'amant de *Pompadour* concéda, après un pesant silence où l'on entendit une poignée de moineaux tomber dans le crottin:

— Oh! vous savez, c'est la cote qui me la faisait jouer.

— Ah! Ah! s'exclama l'autre, les pauvres

types qui suivent Esling, je les plains...

L'on croit peut-être que les Courses sont ici, du moins, un plaisir, rien qu'un spectacle gai. Que non! A la porte de la pelouse, à l'entrée des voitures précisément, il faut regarder un moment ces cinquante chauffeurs, ces vingt crieurs, ces oisifs, les mains aux poches. Comme ils suivent avec passion l'épreuve qu'ils voient de très loin, toute petite et dont l'arrivée même leur échappe derrière les baraques en ciment armé.

Eux, le jour d'automne les laisse indifférents. La passion les tient très loin du troublant monde extérieur. Ils savent que la féerie organisée par l'automne et les hommes dissimule la vérité. Ils crient donc et lorsque les chevaux emportés par leur galop viennent achever leur course devant eux, ils rompent le service d'ordre, s'avancent jusqu'à la piste, ils invectivent les jockeys ou les questionnent amicalement:

— Qui qu'a gagné?

— Eh! Bouillon? C'est toi qui touches? Mais les agents les refoulent dehors au moment

que l'on affiche le gagnant.

Alors ils explosent en nommant les chevaux et, tout à la passion du jeu, se laissent repousser vers la rue, jusqu'à la prochaine course.

Une vieille femme titubante s'approche:

- Moi je voulais jouer Pompadour.

Elle prononce ces mots avec une voix rouillée, une élégance de faubourg.

— Une anisée, une! répond un voyou.

Elle lève son bâton!

- Apache! Idiot!

Un rire énorme et gras secoue cette troupe.

La cloche ramène aux choses sérieuses.

— Ah! Ceux qui suivent Semblat, quelle poisse! se plaint un chauffeur, car les « as » n'ont pas eu de chance aujourd'hui.

Peut-être l'automne!

Le retour, au long de la Marne, et puis à travers le Bois de Vincennes, est le complément d'une

journée du Tremblay.

On suit la rivière émaillée de feuilles d'argent, d'or pâle, et de vert, passe à travers un pays nouveau, tuile rouge, volets verts, « Toi-z-et-moi ». Un canotier regagne rapidement la rive en rayant l'eau étamée. Une île de peupliers, de saules, de barques, et de sable rose où des villas se cachent dans un fouillis végétal, glisse derrière nous. Le Bois désert, on le traverse vite. Le temps c'est de l'argent, déjà. On atteint Paris, au moment où le soir tombe et l'hiver commence.

ENGHIEN

LES COURSES PARMI LE PEUPLE

Cet Enghien, dont la société impériale pensait faire une villégiature aristocratique, il a été gagné par ce mal qui s'appelle lotissement. Les bois ont succombé sous l'afflux de la bâtisse. Des villas en carton ont supplanté les maisons paysannes; des usines, les villégiatures bourgeoises; des villes, la forêt ancienne.

Le Champ de Courses, au milieu de cette transformation inexorable demeure, préservant un morceau de nature. C'est un miracle! Dans cette banlieue dont la densité chaque jour croît, voici des arbres, des buissons, des haies. Tout cela un peu pelé, parfois rabougri, semé de papiers gras, émerveille, et puis c'est un cadre pour une humanité si touchante!

Je crois que le populaire se complaît à Enghien plus qu'ailleurs. En tout cas, il y trouve plus d'intimité. Sans doute, aime-t-il le voisinage des côteaux où des toits rouges multiplient, mainnant, leur assaut. Il ne songe pas qu'un beau jour,

c'en sera fini du champ de Courses, et que la ville l'étreindra, l'assimilera ainsi qu'elle a fait des futaies, comme elle a fait de ceux de Saint-Ouen, de Colombes.

Serré de toutes parts, Enghien parait exigu. Il est vrai, ses pistes font d'invraisemblables circuits qui montrent assez qu'elles ont été dessinées dans une époque où le sport hippique était à peine un sport. Comme on y dispute, en fin de réunion, des épreuves de trot, une piste large, bornée par des barres blanches double, à l'intérieur, la grande piste et la pelouse est séparée de l'arrivée par un hiatus vert. Ceci et cela n'empêchent pas les spectateurs de venir à Enghien très nombreux — je devrais dire les joueurs.

Le joueur, ici, en majorité, est plus peuple qu'ailleurs, mais il n'y a pas moins de bourgeois qu'ailleurs, si l'on en juge par l'immense parc aux autos qui s'étale en face de l'hippodrome.

De vieilles dames en nombre, de vieux hommes me font penser que les petits rentiers qui vivent dans le voisinage font à la pelouse d'Enghien une promenade de santé — et un essai d'amélioration de leur fortune. J'imagine que les cent sous qu'ils portent au guichet, souvent après qu'ils se sont cotisés, deux, trois, quatre, représentent un effort considérable d'imaginations au travail.

Il arrive que le pesage soit mélancolique, que les chevaux n'aient pas d'attraits particuliers; il faut alors passer à la pelouse pour connaître une maladie des petites gens : la folie de l'espérance. Ils sont vieux, rompus, ces pauvres-ci, à peine de quoi vivre, et ils ne viennent pas au

champ pour l'oxygène et le spectacle, comme ils le disent, mais pour tenter une chance fuyarde. Il est probable que certains d'entre eux ne vivent plus que de cet espoir, renouvelé de temps en temps, à savoir qu'ils pourraient bien, avec une mise, une part de mise, toucher les mille francs — quel excès d'imagination! — les mille francs, les deux mille francs qui assureraient leurs dernières joies.

Je n'ai vu sur aucun champ, un pareil concile de personnages balzaciens. Il ne s'agit pas du pittoresque seul. L'humain me touche ici plus qu'à Longchamp. L'organisme Courses, nulle part ailleurs, il n'est aussi visible dans son action « sociale ». Le sport hippique, quelque singulier que cela paraisse, prend un sens extrêmement raffiné et supérieur pour des personnes vides habituellement de tout spiritualisme.

Assis sur un banc, en face de l'arrivée, je vois par delà la piste double, les tribunes. Elles enferment des personnes d'un monde poli. Mon observatoire est de qualité pour ce qui est de l'environ Une vieille femme, bossue, boîteuse, carabosse! et une figure gaie malgré sa maigreur, vient s'asseoir à côté de moi, et elle parle; comme si je l'en priais, elle raconte son personnage:

— Il y a bien une petite place pour moi? (On se serre.) Ne faites pas attention! J'ai soixantequatorze ans!... Voilà plus de trente ans que je viens... Ne faites pas attention!... Il est trois heures. Le soleil est bon. Mais faut se méfier: il donne des rhumes.

« Oh! quel monde!... Mademoiselle, je ne vous gêne pas!.. C'est ma jambe, vous comprenez! Je suis tombée, il y a six ans. Et même cela m'a déformé le bras. Je suis restée un an à l'hospice.

« Enghien, Monsieur, c'est charmant. Ah! voilà la cloche! Moi, je suis bien, comme ça. Je ne tiens pas à les voir. Je ne me lève pas. Ah! mon Dieu! Ma pèlerine, voudriez-vous me la remonter, merci... »

La bonne femme, courbée en deux, appuyée sur son parapluie, reçoit le soleil, comme une averse, sous sa capote 1900, sous son mantelet, et parle, parle, ainsi qu'un ruisselet. On ne comprend pas tout ce qu'elle dit.

- Meilleur que du champagne! crie le mar-

chand de coco.

— Je paye de suite, grince une bonne mère qui a un cabas au bras et une sacoche sur le ventre.

— Voilà! Voilà! glapit un marchand de journaux! Voilà Jules! Jules est parmi vous!

La dame bossue reprend:

— Il est quatre heures, alors! si Jules arrive! Il a 74 ans! Nous sommes de la même année.

- Cacahouettes! Bonbons!

La foule tourne sur elle-même ainsi qu'un troupeau. Sous un marronnier, un accordéoniste mélancolise (à demi-voix à cause des gendarmes).

Cinquante personnes béates boivent son orgeat et mettent de temps en temps des sous dans son chapeau, posé dans l'herbe et les feuilles. Mais lui, il se lève et mezzo voce et volubile:

— Je vous ai donné, l'autre jour, Bolivar, dans le prix Wild Monarch...

Il tire des petits papiers.

Le charme est rompu. Beaucoup de personnes s'en vont. Les plus rêveurs demeurent parce qu'ils savent qu'après le boniment la musique

reprendra.

Une dame un peu forte s'incline sur l'épaule d'un rougeaud qui étudie La Veine. Des vapeurs roses courent sur son col et sa gorge aérée. Elle agite par instant une jambe habillée de soie chère; elle hausse le genou et le soleil se joue, l'espace d'un éclair, sur un secret entrevu.

Des connaisseurs parlent des chevaux. Ils en

discourent au présent :

- Si je joue Cordon Rouge dans la troisième,

je suis bonard pour la quatrième!

Mais le programme du jour se déroule avec son rituel accoutumé. Les épreuves lancent leurs équipes sur les serpentins imprévus de l'hippodrome. Le public, à partir de la quatrième, est moins dense, d'abord parce que des décavés, des dégoûtés s'en sont allés et parce que les rêveurs, les oisifs se sont répandus un peu partout, laissant les guichets et le terrain environnant aux calculateurs et aux fiévreux.

Il y a, au haut bout de la pelouse, une lande couverte d'un maquis et une petite butte d'où l'on peut suivre les épreuves dans leurs plus lointaines péripéties. Deux voitures d'ambulance sont dissimulées derrière ce rideau vert-de-grisé. Des gendarmes y bivouaquent. C'est là que les joueurs heureux entraînent parfois une compagne pour lui souffler dans le cou une riche promesse.

VI

VINCENNES

URANIE REINE DES TROTTEURS

Pour ceux qui aiment le sport, la journée d'*Uranie*, fut belle. Il faut l'aimer beaucoup pour venir au champ de Courses de Vincennes, à la fin de l'hiver.

Je ne dis point cela pour le bois qui, tout abandonné qu'il soit à la nature, a ce charme sylvestre qui manque trop à l'autre, celui de Boulogne. Déjà, entre les arbres dépouillés, les hauts pins rouges, une terre molle verdoie doucement.

Lorsqu'on a atteint le lointain plateau de Gravelle, on entre dans une enceinte qui n'a aucune des grâces de Longchamp non plus que d'Au-

teuil. Le sport retient tout l'intérêt.

La pelouse montrait cette fois-là l'image d'un de ces parcs proches du front où la boue noire, presque liquide, régna affreu ement. Les imprudents qui passaient, avec leurs belles guêtres du pesage, à ce brouet, s'en repentaient visiblement. Et pourtant une foule patiente y marina jusqu'à la nuit.

Mais les pistes, encore qu'elles fussent lourdes, offraient un sol plus solide aux demi-sang.

Les deux premières courses n'avaient pas donné lieu à de grandes batailles. Vieux Pin et Valmy Wilkes, tout de suite, avaient réglé leurs concurrents.

Alphonse XIII, au contraire, eut plus de peine. Attendez-moi se montra bon lutteur. Mais qu'est-ce que tout cela auprès de la lutte livrée par Uranie?

Uranie fut admirable!

Il y avait derrière moi une vieille dame pour qui Vincennes n'a pas de secret. Lorsque les belles bêtes qui couraient le Prix d'Amérique défilèrent devant les tribunes, elle frémissait, battait des mains, ruait.

Elle peignit Re Mac Gregor en trois mots; elle anéantit Ouistiti, Shelty. Pour Passeport, qui ne se décidait pas à quitter le pesage, elle fut cruelle.

Mais Uranie eut toutes ses louanges:

— Jouez Uranie, criait-elle, voilà le gagnant! Uranie passa à son tour, svelte comme une demoiselle et douce comme une agnelle. Elle a le poil blond et les pieds de licorne. Les tribunes applaudirent Tienneval, Revercourt et Tilly. Uranie eut de la foule une sorte de sympathie. Que pouvait cette jument discrète à côté des piaffants étalons qui avaient défilé tout à l'heure?

Une ruée secoua toutefois le pesage. Les propriétaires et les lads couraient vers les guichets. Que se passait-il? Vincennes! Autrefois, disent les vieux turfistes, Vincennes était le lieu où se déployaient tous les « trucs » naïvement destinés à fausser les épieuves. Il n'était pas rare qu'au tournant d'une piste, un joueur ouvrît brusquement un parapluie au passage des trotteurs. Et le cheval de tête prenait le galop, faisait un écart, perdait sa chance. Les coups des mouchoirs des journaux et les cris, s'efforçaient encore à troubler les règles. Tout cela a disparu. L'esprit sportif et les agents...

Ma bonne femme trépignait. Bravant la boue qui luisait sous un ciel d'étain fondu, elle s'en alla proclamant *Uranie*. Et l'on donna le départ! Cela ne fut pas sans peine.

Les voici. Ils dévalent, remontent, passent devant les tribunes houleuses. Les cris s'élancent en l'air comme font les morceaux de journal audessus des braseros qui flambent dans le vallon de la pelouse.

Uranie est à quarante mètres derrière le peloton de tête. Elle remonte, elle reprend, se glisse entre les vainqueurs.

La foule hurle, se dresse en remuant les bras, Une folie.

Enfin! Uranie rejoint Tienneval. Ils luttent roue à roue. Tienneval l'emporterait, malheureusement, il fait une faute. Son driver le « tire ». Uranie a gagné. Elle est belle et elle a de la veine.

Tout est pour elle. C'est la règle.

Ce fut palpitant et poignant comme un drame.

L'agnelle n'avait pas fait, semble-t-il, un effort. Elle était partie, d'un trot nerveux, elle ne l'avait point quitté.

La vieille dame me prit le bras. Elle me pin-

çait:

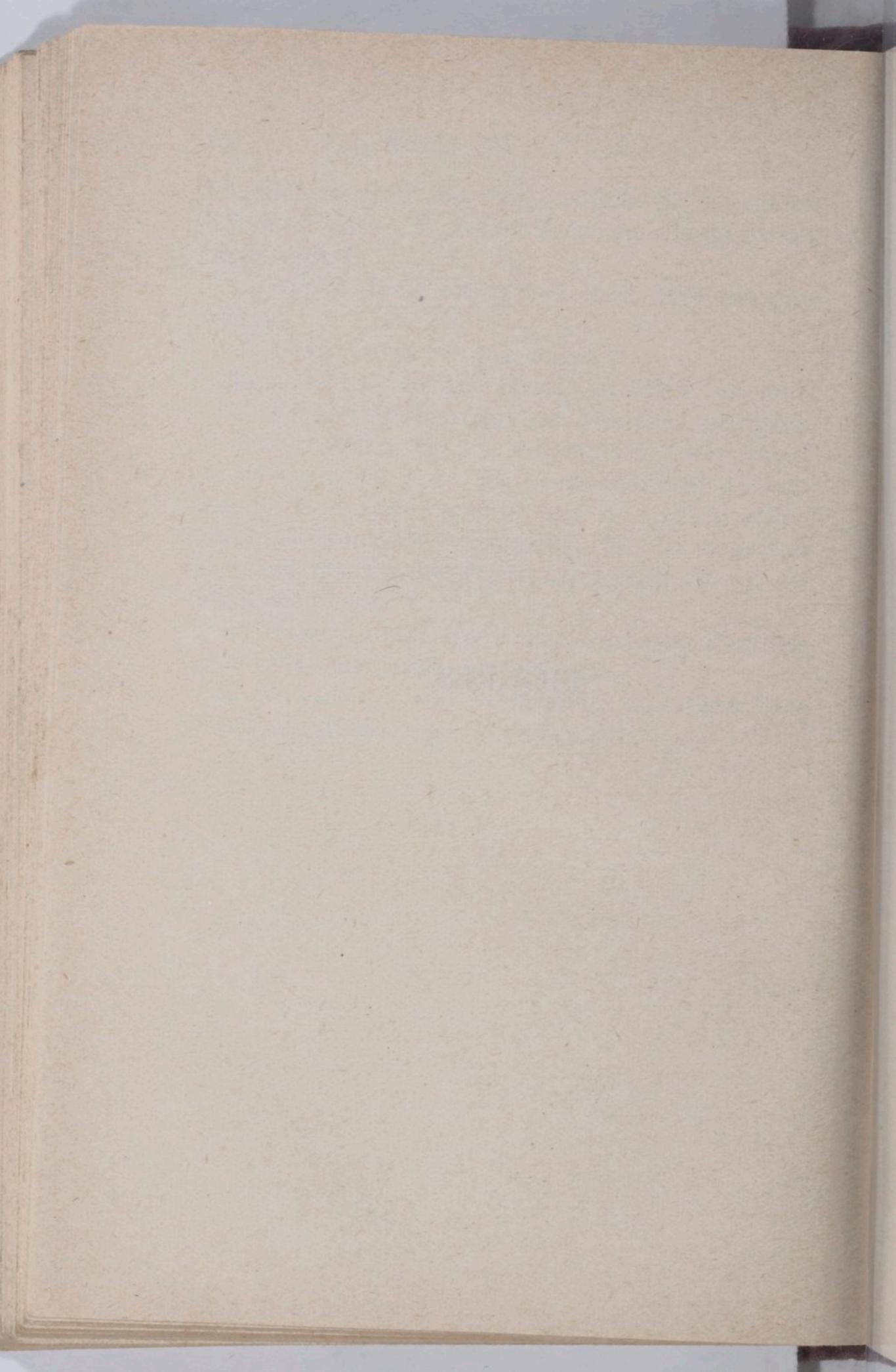
- Vous voyez! Vous voyez!

Je ne voyais qu'une chose, un soleil, un louis d'or, s'était élevé parmi les branches des pins. Il y était niché. Un vol à l'encre de Chine passa au-dessus de la piste. M. Céran-Maillard qui ressemble à Rostand avec le nez de Cyrano s'éloignait en souriant tristement. M. de Wazières grondait et, son impériale, on aurait dit qu'elle allait s'envoler.

Et *Uranie* rentra toute teinte du sang d'un des plus jolis couchants de cet hiver.

Il est vrai que son palefrenier, un artiste, l'enveloppait d'une cape de pourpre. V

FIGURES



PESAGE

Toujours le pesage, dans le monde des Courses, a figuré le sommet. Là, parmi les fleurs en buissons, les femmes de soie et de perles, les pur sang de satin et de feu, les hommes beaux à force de chic et laids à force de tares, les fins de races ou les aubes, les demi-dieux et les maquignons, là fréquentent ensemble l'Argent et la Veine.

Et les Pelousards, depuis leur boue, leur presse, leur incertitude, leur illusion, ne sont pas loin d'imaginer que dans l'enceinte privilégiée, on « gagne » aisément, on viole même la chance, l'épuise au détriment du populaire. Les malins, à cette idée, franchissent les barrières; ils dépensent ce qu'il y faut. Foin des protocoles! En casquette, vêtements las, ils se mêlent au « monde ». Les voici, dépaysés. Quoi qu'ils en aient, cette richesse (invisible), cette veine (imperceptible) qui flottent autour d'eux les impressionnent, mais ils n'hésitent qu'un moment à coudoyer les millionnaires et les bookmakers, les prin-

cesses authentiques et les filles à banquiers, tant cette compagnie paraît occupée d'autre chose

que de leur intrusion.

La veine? Peuh! On n'en a pas ici plus qu'en face. Il faut être bien grand connaisseur pour juger un crack au paddock, et discerner, dans son allure à la promenade, sa condition et sa chance. Si le spectacle du cheval arrêté peut aider au jugement du spécialiste, par contre que d'influences dissolvantes à peu près étrangères au cheval agissent sur lui et troublent son jeu!

Le tuyauteur sévit au pesage plus qu'ailleurs; la côte jaune, la côte rose dictent les mises; le bookmaker, (le donneur) a des sourires éloquents quand on lui prend; des lads eux-mêmes errent dans l'enceinte, semant leurs piètres « certitudes ».

Un joueur désespéré écoute tout.

Cependant, le spectacle est beau de ce monde d'initiés, vêtus en sportifs, chaussés de crottin, la face barbouillée par l'intempérie, ou impeccables, ornés d'or, de platine, de fourrure, jargonnant leur parler, vivant d'une étonnante communauté. Parfois la chaleur exaspère un remugle d'écurie, mais une comtesse laisse autour des boxes un sillage du plus cher parfum. On se presse devant les balances, et au milieu du paddock, mais encore peut-on, à son pas, aller au guichet, au buffet, aux tribunes.

On découvre, depuis les gradins, tout le champ, et d'abord là-bas, cette pelouse en troupeau, qui bout comme une eau épaisse, qui mugit et siffle ainsi qu'un nœud de serpents et va, en masses denses, de-ci de-là, l'individu à peu près aboli.

Ici c'est le parterre, les premières, et c'est les coulisses, de l'Opéra, si l'on veut. On coudoie les propriétaires, les entraîneurs, les grands joc-

keys.

M. J. D. Cohn passe auprès de vous, en souriant de ce visage rond, gonflé de sympathie, coloré par l'air vif. Il donne une claque à son cheval qui vient de gagner, plisse un peu les yeux pour remercier Esling. On entend:

— Un puissant du monde, cet homme charmant,

débonnaire, si poli?

— Et Rothschild?... Il n'est pas plus « pédant ».

Lorsque, depuis les barrières de la pelouse, on admire les jockeys, ils font corps avec leurs bêtes. Ce sont elles surtout que l'on nomme.

Les grands premiers rôles sont doubles en un. Nous les suivons, ici, et à pied; ils trébuchent contre un léger caillou; le sol n'est pas fait pour eux; c'est une prérogative et une tare. Nous jugeons d'une supériorité insoupçonnée du commun, et ceci et cela nous flattent, nous consacrent spectateurs privilégiés.

Voyez cet Hervé, court colosse qui semble porter son énorme cheval au bout de ses bras durs; regardez Esling, indolent cavalier, à l'œil minuscule, le nez pointu, tombant sur la bouche

et qui, par là, décèle sa finesse, son art.

Semblat, les bras croisés devant Frank Carter qui dicte une tactique, Semblat gagneur de courses, écoute. Son regard, malgré lui ironique, essaie de ne pas briller, sa lèvre sinuante, de ne pas sourire. Suivons Sharpe, Mac Gee, Jennings, Sibbritt...
Ils ont les épaules larges généralement, les fesses maigres, une taille de chat. Le centaure s'est amenuisé.

La jumelle large comme un chapeau sur le ventre, le programme zébré au poing, la cote jaune ou rose froissée parmi les doigts, voici à présent l'Argent qui marche avec des pieds de luxe : les propriétaires, ces hommes, ces femmes qui peuvent jouir de ce privilège incomparable : une écurie de Courses ; les bookmakers pesants ou élégants, cossus ou obséquieux, mondains ou vils ; les entraîneurs plus riches que leurs patrons, ou bien palefreniers encore ; les joueurs millionnaires supputant s'il convient de miser la bagatelle de 500 francs sur un cheval que monte l'étonnant Kéogh ou la fortune sur un outsider qu'entraîne Charles Bartholomew.

Soixante francs, les hommes, trente francs, les dames, c'est le prix qu'on demande à l'entrée de cette réduction du monde, le pesage; ce n'est pas cher, si l'on songe qu'on pénètre de plain pied dans la comédie humaine de ce temps, si l'on pense que là, sur le fait, nous avons licence de saisir la transformation d'une société. Ce n'est pas un événement insignifiant que celui-ci; tout à l'heure la comtesse de J... était assise sans émoi sur son strapontin portatif, au milieu de la compagnie du paddock, à côté de Julot, un marchand d'huîtres de la place d'Italie qui, sous sa casquette usagée, étudiait avec application La Veine.

Au moment que le boute-selle est sonné par la cloche, — une cloche monacale et pourtant gaie, — que les jockeys arrivent en hâte, la cravache à la main, les parieurs courent au guichet. Un monsieur mystérieux leur a dit un mot. Une idée les a frappés. La Veine, il leur semble qu'elle naît en eux comme la grâce, insensiblement. Parfois ils portent au Pari Mutuel des fortunes ostensibles. ¹ Parfois de la monnaie. La cote jaune, cependant, crie sa troisième émission. La cote rose annonce d'une voix rauque sa dernière.

Les bookmakers ont l'air indifférent qui est de règle mais ils enregistrent sur des carnets un murmure qu'un passant a laissé aller; par exemple: 9. 1000 et 500. 6 1/2, qui s'écrirait : le Baron « 13 » joue sur le 9 dans la troisième course : 1000 francs gagnant et 500 francs placé à la cote de 6 1/2 contre 1.

Et, tout à l'heure, et demain, et dans huit jours, le baron « 13 » viendra 8, rue X... régler ses comptes, toucher son dû, si le 9 a gagné; verser, s'il a perdu.

L'officier de paix passe, cependant, un programme à la main. Est-ce celui-ci ou celui-là des books qui *prend* son jeu ? Nul ne le sait. Ce sont des adversaires qui ont fait une tacite paix sans conditions.

Qu'un billet de banque courre sur le gravier à la façon d'une feuille morte; remettez-le au joueur qui trottait devant vous: il ne vous voit point, ne vous remercie point; il ne songe qu'à ce qu'il faut demander au Pari Mutuel avant que la cloche du départ ait retenti et que le grillage se soit

^{1.} Cf. Notes et dates, chap. V.

abaissé devant les tickets suspendus à l'étal de la chance officielle. Il ne vous regarde point, disje, vous n'existez pas pour cet homme qui cherche la chance.

Peut-être un prince, peut-être un homme riche, correct, souvent simple, mais qui mise comme on travaille ou comme on boit; ou un caissier d'agent de change, un receveur de rentes, un petit encaisseur d'huissier, un comptable de graineterie—gens à qui l'on interdit les Courses et qui y viennent comme à l'arbre défendu. Ils sont pareils à d'autres cossus, gantés, corrects, parfois arrogants, et ils jouent cher. Ils risquent le montant de leur caisse fiévreusement, la totalité de leurs dépôts pour suivre une infaillible martingale—ils misent sur le déshonneur,— peut-être sur la mort.

Et la cote jaune hurle: Dernière! Dernière! de sa bouche humide. Une sonnerie encore, des grincements de tous côtés dans les baraques, une rumeur dans le champ de Courses, une rumeur qui suit la rapide envolée des cavaliers multicolores. La starting gate s'est levée, là-bas, sur la piste; sa portée de musique claire s'inscrit sur les frondaisons. Le sort d'une foule est jeté.

L'homme de la rue s'acclimate au Pesage. Il s'accommode du confort, de l'élégance et de ce qu'un monde très différent de lui le laisse à part, le néglige, d'ailleurs sans cruauté. Il s'accoutume durant qu'il s'enrichit — non pas ici — et forme des noyaux, un peu à l'écart d'abord mais ensuite envahissants. Il s'assimilait autrefois. Depuis dix ans, il s'accroît et résiste. Il sature. Et, lors-

que les propriétaires sont aux bains de mer, à la chasse, que les entraîneurs sont à Deauville, à Caen, à Nice, l'importance du parvenu fait grincer les dents des vieux hommes qui ont la garde d'une certaine tradition, des esthètes tardigrades des Courses, de ceux qui imaginaient fixés éternellement le décor normand, le départ ancien, pour qui la monte américaine était la seule concession qu'on pût accorder aux temps nouveaux. Il faudra bien qu'ils accueillent le totalisateur, la casquette, le type moyen, l'homme de la rue.

Connaissez-vous M. Jean Pratt? Il s'avance vers nous, vêtu comme une image de grand tail-leur. Et M. Hennessy? Il sourit de son large visage à un petit homme dont mille plis strient la tempe et la joue: Jennings qui, par aventure,

ne monte pas.

Les guichets à nouveau sont en action, la grille s'est levée. Les hommes du Pari Mutuel ont classé le jeu des tickets d'une nouvelle course. Le rouge est mis, cela veut dire que le résultat

est acquis.

La cote jaune annonce sa première émission; la cote rose brame. Les jockeys sortent de l'enclosure, gagnent le paddock, vont à la piste, le rouge sera mis encore, et six fois, au cours de chaque réunion, il en sera ainsi.

Après le prix à réclamer, on a mené dans l'enclosure une pouliche de 50.000 francs. Les deux commissaires sont là; le commissaire priseur, le marteau à la main, annonce:

- 50.000 ! 50.000 ! 50.000 !

La bête tourne. La foule s'agglomère aux grilles.

Le président de la Société d'Encouragement, M. Paul de Pourtalès, s'arrête un moment, statue de sourire en haut, de gravité en bas; là, veille le baron Lejeune qui est respectable. Autre baron, un cavalier, le baron Foy jette un regard distrait sur la compagnie et se hâte vers les chevaux qu'on selle, dont il est fou:

- Personne ne dit mot!

- Elle vaut mieux que ça, dit quelqu'un.

- 50.000 ! 50.000 !

La jument tourne, suante, damassée par la couverte, sans que le dédain qu'on montre pour elle lui soit rien.

Voici James Hennessy!Cote rose! Cote rose!

Un homme passe, hâtif, hardi, où va-t-il? C'est M. Jean Joubert. Celui qu'il salue, M. Cail-lault, grand amateur de chevaux, propriétaire. Un guide n'aurait pas une seconde de répit. 1

... M. Edouard de Rothschild, qui porte un canotier, étudie son programme en marchant, ainsi que fait un bon joueur, et l'étiquette ne l'embarrasse pas : il la soumet à son goût. Il passe et le pesage qui a accoutumé toutes les fortunes, tous les prestiges n'est pas remué par le pas de cet homme, l'un des plus riches de la terre. L'Aga Khan ne produit pas une impression plus grande, ni le marquis de Llano, grand d'Espagne, ni M. Mantacheff, mélancolique, ni le maître illustre de l'illustre Epinard, M. Pierre Wertheimer.

I. Cf. Notes et dates, chap. VI.

Paris entier prononce avec émerveillement le nom d'un Martinez de Hoz, d'un Simon Guthmann, d'un Octave Homberg, d'un M. Moulines, maître de Soubadar, qui a été saluer le président de la République, un « melon » à la main. Ici, ce sont des individus dans la foule, des hommes qu'une passion, semblable à celle qui anime le populaire, emporte du paddock au guichet, du guichet aux tribunes. Ils sont de la même chair.

Si vous alliez à Auteuil, par une grande journée, vous y verriez un Prince authentique, le Prince Murat, parler aux petits hommes du paddock, s'inquiéter des bêtes, suivre la Course avec l'émotion d'un joueur; le comte Delaire de Cambacérès ou le baron Maurice de Nexon ou le marquis de Triquerville ou M. Armand Achille-Fould qui sont des hommes polis et du monde, il est un moment où l'on perce sous leur race et leurs mondanités l'émoi du sportif et l'inquiétude du parieur.

Ces personnes, cependant, savent mieux contenir leurs sentiments que les parvenus. On ne les devine pas toujours. Mais il arrive qu'on voie combien ils sont heureux de pouvoir, durant quatre, cinq heures, vivre ici parmi les hommes, dans une sorte de communauté.

- Cote jaune! Cote rose!

Il n'y a pas moyen d'échapper au jeu.

— Grand changement! Cote jaune!

Les grands changements animent le pesage. Des gens parlent bas. On court vers le guichet.

Bourdalé appelle son jockey avec son accent ineffaçable et le tance. Lucien Robert s'entretient avec le comte de Rivaud, qui sourit d'un œil las derrière ses besicles à ressort 1.

A travers la glace des balances, puisqu'on ne peut, sans une grâce rare, prétendre à pénétrer à l'intérieur, on regarde peser les cavaliers, avec leur selle, leur image de selle, leur souffle d'équipement, la cravache. On vous les nommera, ces enfants et ces vieux gosses: vous connaissez Esling? Semblat? Hervé? cavaliers centaures, athlètes et escrimeurs? ces as qui, depuis la retraite d'O'Neill, la mort de Stern prennent les grands rôles. Mais Garner, ce gentleman, Marcel Allemand, ce capricieux petit Français, Kéogh qui fait, on ne sait comme, des miracles et gagne 300.000 francs par an au service du baron, Sharpe, mystérieux et sûr, Mac Gee, incomparable de patience, de finesse, qui raffine, il faut les regarder saluer en pinçant le bord de leur toque avec deux doigts, le pouce et l'index:

- Mac Gee! Trop malin, grogne quelqu'un!

- Esling? Trop lourd, de cinq, six livres!

Ils sont encore dix, vingt qu'il faut connaître, qui ont leurs qualités, leurs défauts, leurs particularités. Jennings le bon pasteur, Vatard, Chancelier qui a des surprises, des bonheurs; Béguiristain, Rabbe, Sibbritt, Brethès, Bouillon, chacun avec ses caractéristiques et ses chances, plus ou moins capricieux à l'image d'O'Connor, terrifiants un peu ainsi que Georges Stern, colossaux ou désireux de l'être comme O'Neill.

Aux obstacles, il en est aussi qu'il faut inscrire

^{1.} Le comte de Rivaud est mort le 13 janvier 1929.

sur son carnet : un méridional Biarrotte, un anglais Howes, un normand Bonaventure ; un Lester, un Niaudot, etc., savent vaincre. Mais là, il y a tellement d'accidents! Aucun encore parmi les cavaliers du sport illégitime n'a fait oublier Alec Carter.

Autour des chevaux et des cavaliers, circulent des hommes souvent petits, toujours impérieux, grondeurs, souvent gros, souvent rouges: les entraîneurs; inquiets, mâchant entre les dents des ordres ou souriants, ils vont, sachant qu'il faut tout observer, tout étudier jusqu'à l'entrée de la piste, jusqu'à la starting gate, ne rien négliger — ou bien négliger telle chose précise.

Ensuite, c'est affaire au starter, au juge à l'arrivée, (ou ç'a été celle du handicapeur). Mais sur ces dieux inaccessibles, rien à faire! Il a fallu savoir « engager » tout d'abord, et encore...

Et c'est pour cela qu'on voit s'en aller des boxes au paddock, du paddock à leurs gradins de la tribune, toujours un peu fiévreux, ces managers. Quelle galerie de têtes à massacre! Voici les plus honnêtes gens de la terre, et les plus habiles.

Eljah Cunnington, digne, Carter, si élégant, Torterolo à la peau d'huile, mais calme malgré l'accent sud-américain, Pratt, l'impeccable, Barker, l'entraîneur de M. de Rothschild (et ceci lui fait une auréole), Bariller, les yeux bleus de Defeyer, Lucien Robert, le plus jeune sénateur de France, on dirait, Gottlieb, Charles Bartholomew, dont on espère toujours une surprise, un rubescent Newton, Henry Count, Jack Cunnington, Batchelor qui boite et nous rappelle par là

le regretté Michel Pantall, Head, Bourdalé à la voix d'ail, Willy Cunnington, Vinkfield, Maurice d'Ockhuysen, le lourd et majestueux Diggle, Meyer ronchon, tous vont, viennent, parlent, entendent l'anglais, le français, le langage du pesage et l'argot du turf...

Ils ont poussé loin l'art de couper en quatre un cheveu et de frôler la tricherie sans y choir ou du moins le croire et nous le faire croire.

Pesage! Longchamp d'été! Auteuil de la canicule! Le luxe de Paris éclate ici mieux qu'au foyer de l'Opéra, qu'au péristyle de la Madeleine. Les femmes chic ont ravagé les maisons de la rue de la Paix pour venir, une fortune sur leur maigre armature, se montrer aux tribunes. Il s'agit d'étonner, de s'offrir à la foule, de s'enivrer soimême de richesse et d'orgueil. La bourgeoisie atteint parfois à certaine noblesse dans cette lutte de la prodigalité. La grande semaine qui tient entre le Grand Steeple Chase de Paris et le Grand Prix est toujours un événement : elle fera date dans l'histoire d'une famille; elle marquera un apogée ou une dernière bataille, une alliance ou une rupture. Les grands vins y ont épousé un duc; la banque X. a rompu avec une princesse de cinéma.

La Course de Haies d'Auteuil ou la Journée des Drags ont fixé les destinées de femmes ou brisé une carrière de Don Juan. Elles ont ruiné plus d'un amant et fait la notoriété d'un gros industriel.

La plage de Longchamp! Ces mots unis font un rapide cocktail. Deauville a plus de diamants

hurleurs. Nice plus de rastas, Monte-Carlo plus de vice têtu; ici, le sourire sourd d'une civilisation odorante; la décadence s'en va en dansant sur des talons d'or, en parlant de la gorge, avec une conscience à peu près unanime de sa fin prochaine.

Les grandes dames peuvent coudoyer, vêtues de platine, de fourrure rare, de fin-de-race ou d'honorabilité commerciale, des maquignons au mufle rubescent, des donneurs et des lads, L'Aiglon, ce garçon boucher parvenu, Double-broche, ce marchand de tableaux qui sort de l'Hôtel des Ventes avec de la poussière d'héritage aux coudes, et garder l'assurance, dans leur pâle grâce et leur sourire initié.

M^{me} Edmond Blanc, la princesse de Faucigny-Lucinge, la comtesse de Périgny, la comtesse Pierre de Jumilhac, M^{me} Chipault, M^{lle} Nikitina, la princesse Duleep-Singh, M^{me} Fockenberghe, M^{lle} Yvonne Nègre savent parler cheval sans anéantir cette image dessinée par des mains et des talents obséquieux mais qu'elles retouchent avec un outillage qui tient tout dans ce sac grand comme la main.

Les filles du théâtre, du music-hall, du cinéma, passent, elles aussi, dans cet amas hypocrite de mâles joueurs, d'affairistes ou de valets de cour. Les filles du modiste promènent leur animalité vêtue d'artifice. Le parieur heureux, s'il a de l'imagination et l'esprit aventureux, saura choisir sa récompense. Les souteneurs de grande classe, les histrions de studios taillent leur succès à même ces naïvetés pantelantes ou soumises à tout.

Et puis la meute des petits carnassiers et des charognards erre dans la cohue argentée.

J'entends l'un de ces rustauds qui porte un vêtement bleu pur, dire sa triste philosophie, à deux pas des plus grands politiques de la société, dont voici là, sur la plage, la fleur; il parle de la gorge et du nez, avec des joues brunes et poudrées:

— Il n'y a qu'à se baisser!... Quand je pense qu'ils ont passé la nuit à faire le papier.... Pour demeurer tranquilles, ils n'ont pas mis de femme dans leur lit; ils vivent à l'hôtel!... Et ils brûlent l'électricité de l'hôtelier, à étudier les canards, et pour rien!... Pas un gagnant!...

Des garçons vêtus de chapeaux trop clairs, de vestons trop pincés, de souliers trop bleus, s'exclament de bouches trop dorées, à l'esprit hermé-

tique pour nous de ces propos.

Une dame qui porte un manteau d'imitation, des cheveux décolorés et qui avec des dents de loup mâche comme du caoutchouc un crayon, s'écrie:

- Bravo, Esling!... Bravo! 45 contre un!

— Eh! dis! Souris donc! Esling!... lance un

photographe.

— Je souris chez moi, répond le jockey qui se soucie de sa victoire comme de rien, qui méprise, on dirait, la plus riche et raffinée société de la terre.

BOOKS

Est-ce un parieur heureux, est-ce un book qui dissimule à tous les yeux son art, ce boucher que l'on a vu près de la porte Saint-Denis, frappant dans ses mains:

— Allons, mesdames! Nous avons du gigot, ce matin!... — et qui l'après-midi arrive aux Courses, dans une auto de 40 C. V.? Un ancien colonel russe conduit sa voiture. Le loucheben a voulu un chauffeur qui sût saluer. Il reçoit des honneurs qui ont le goût de la Cour des Tzars.

Ce bonhomme, bardé contre la timidité et l'ironie, se mêle avec aisance aux banquiers, aux propriétaires, à l'aristocratie, à l'élite du turf, à la fleur du monde. L'autre jour, il empruntait à M. Max de... son crayon. Il jette sans gêne un coup d'œil sur la côte jaune de M. Octave Homberg. Il s'adresse d'ailleurs avec familiarité à cette dame blonde, en fourrure imitation. Je gagerais qu'ils échangent des tuyaux — ou qu'ils se prennent réciproquement des paris.

Ceux-ci sont les pittoresques, les amateurs

presque, les fantaisistes.

Il existe des books sérieux, c'est-à-dire établis, qui vivent du pari, les professionnels qui ne savent pas faire autre chose. Un peu avant la guerre, aux grilles de Longchamp, de pauvres diables s'assemblaient encore et se cotisaient pour réunir cinq sous, au minimum, vingt-cinq, au maximum — et jouer au petit betting. Le donneur était un garçon déluré qui employait une femme ou un gamin pour le guet, et un comptable pour le livre, un carnet de blanchisseuse. Il était en butte à la curiosité de la police, mais il faisait des bénéfices car il disparaissait dès que la chance l'abandonnait. C'est le bas de l'échelle. Les conditions économiques, la chute du franc, et, peutêtre, les agents, ont aboli à peu près la troupe du petit betting.

Le book! On l'appelle ainsi à la pelouse et dans les bars, autour de la Gare Saint-Lazare, autour des gares; au pesage, on dit : le donneur. D'un côté comme de l'autre, c'est un homme hardi, qui risque son argent — et parfois les rigueurs de

la loi.

Il est vrai qu'on ne le met guère en prison, s'il est de grande taille. On le tolère même, car la règle du Pari Mutuel pour le plus grand nombre des « turfistes », paraît sotte, draconienne ; on ne sévit contre le donneur qu'autant qu'il ne passe pas un certain niveau, laissé à l'estime d'un psychologue, l'inspecteur de la brigade des jeux.

Entre nous, il est bon de « coffrer » le petit book, de temps en temps : On lui rappelle ainsi que les paris participent du mystère et qu'il faut les révérer — qu'enfin, l'argent du jeu est un dépôt sacié. Je l'ai dit, le donneur, au petit betting, s'il est débordé s'échappe. Ses clients sont volés, à coup sûr. Le grand book, par contre, est un banquier solide — que le Pari Mutuel rend, à

présent, ou à peu près, invulnérable.

Cette invulnérabilité, au fait, c'est une décadence. Tout dégénère! Souvent le donneur n'est plus un bookmaker mais un vulgaire courtier. Il « ramasse les jeux »; il a des « ramasseurs », des sous-courtiers qui visitent les bars, les restaurants, les officines de coiffeur, les lieux publics. Ces auxiliaires, finauds et travestis, recueillent le jeu, le pari des quatre-cent-mille personnes qui ne peuvent aller aux Courses chaque jour. Ce sont ces garçons de café, marchands de journaux, chasseurs, etc., que la police à tant de mal à convaincre de complicité.

Le book a un représentant dans les grandes administrations, dans les usines, les vastes imprimeries. Par fractions d'un franc vingt-cinq au minimum, il draine un formidable capital vers ses caisses. Ses comptables ont des registres épais, secrets, et le téléphone. S'il est prudent, il totalise — et se couvre aux guichets du Pari Mutuel. Le lendemain, il répartira à ses clients le gain.

Durant l'heure du repas, l'employé pense à lui, en lisant les journaux de Courses; l'ouvrier lave ses mains pour couvrir un lambeau de papier des produits de ses méditations sportives. Les dactylographes jouent, les téléphonistes jouent le tuyau qu'elles ont transmis pour d'autres. Le book, au pesage, reçoit de moment en moment, le total de cette moisson dont il gardera plus que la dîme. Ce donneur-là, c'est un personnage haïs-sable pour les parieurs conscients qui savent qu'il fait baisser la cote par ses jeux massifs.

Son bénéfice?

Il connaît à merveille les Courses. Il ne se couvre qu'en partie; il passe aux guichets la part dangereuse. M. Du.... a constitué, dans cette profession illégitime, une fortune qui se chiffre à millions et lui permet de soutenir à la fois les journaux bien pensants et l'Opéra.

Les grands amateurs de Courses ne peuvent souffrir le Pari Mutuel qui prélève 11 % sur les sommes qu'on lui confie. et, par extension, cet intermédiaire dont je viens de parler qui les indigne. Ils lui préfèrent le donneur à cote fixe, à qui ils confient le pari au livre, tel qu'il existait autrefois, mais ici, le livre, tel qu'il prolifie en Angleterre, le fameux livre on ne le voit pas.

On lisait en novembre 1928, dans les journaux,

la note suivante:

« Les bookmakers anglais, sous les auspices d'une législation bienveillante, font des affaires d'or et la taxe sur les paris ne semble pas avoir tué leur industrie, comme ils le prophétisaient à cor et à cris au moment de son institution.

« Leur prospérité est dûment prouvée par le fait suivant : une des grandes maisons de paris de Londres vient de demander aux P. T. T. britanniques de lui faire connaître leurs conditions pour l'installation d'un fil téléphonique direct reliant son bureau central à ceux qu'elle possède dans toutes les villes d'Angleterre et du pays de Galles dépassant 70.000 habitants. Ces villes sont au nombre de 68.

« Les P. T. T. ont fait leur prix : 100.000 livres sterling par an, payables d'avance. Ce chiffre formidable n'a pas impressionné la maison. Elle a donné l'ordre de procéder d'urgence à l'installation des nouvelles lignes qui rapporteront sans doute bien au delà de ce qu'elles coûteront ».

Le système anglais agréerait aux turfistes français. Au pire, ils accepteraient que les deux systèmes, le Pari Mutuel et le Pari au livre, vécussent côte à côte. Mais ils dénient farouchement au Mutuel d'être autre chose qu'un abus et un détournement.

Le donneur qui vit clandestinement mais avec profit autour des guichets officiels, ne dit rien, trop heureux qu'on le tolère, trop heureux d'une situation qui en fait un privilégié; en effet, le danger relatif écarte de la profession des hommes qui eussent mis le superflu de leurs capitaux dans une entreprise d'un bénéfice assuré.

L'immunité (relative) qui couvre le gros donneur, — j'en ai dit les raisons — fait entrer dans la profession — et par là aussi au pesage — une espèce d'hommes qui manque de style. J'ai nommé M. Du.... qui est célèbre dans le quartier de l'Europe et qui peut recevoir, dit-on, des paris de 500.000 francs : lui, du moins, les vingt ans de fréquentation du pesage lui ont donné un vernis 1,

^{1.} Je soutenais ceci à un ami qui me répondit par cette anecdote... Du... avait une amie au Music-Hall dont il a

mais il en est d'autres autour des tribunes que rien ne décapera. M. Bar...., M. Guw...., M. Bi...., d'où sortent-ils. Les vêtements du grand tailleur, les soins du coiffeur, du valet de chambre n'y feront rien. L'un demeure le palefrenier qui échoua dans son entreprise d'entraînement et n'en garda que l'argot — et cela lui sert; l'autre conserve du tenancier marseillais l'accent, la familiarité, les chaussures polychromes. (On met son luxe où l'on peut.)

Tel a dirigé un casino dans une ville d'eaux; tel autre a été fournisseur durant la guerre. On compte encore des Italiens vêtus de baroque, des Grecs patelins, un Belge, silencieux, un Anglais volubile. Chacun a ses aides, ses téléphonistes, ses commissionnaires. Le chauffeur, la casquette à la main, vient prendre les ordres de M. le failli

et lui remettre une enveloppe.

Ils ont des correspondants en province; ils sont les mandataires des joueurs bordelais, niçois, lillois, etc., etc.

On confie à d'anciens vrais de vrais des fortunes.

Il en est d'autres cependant et qui sont d'une origine plus respectable. Au demeurant, ce sont des hommes de parole. Ils n'ont pas de scrupules, c'est vrai, mais au jeu ils ont leur honneur. Ils

fait la plus grosse entreprise du genre à Paris. Il soupçonnait la fille de le tromper. Il alla chez elle: — Tu as un amant! Tu n'as pas honte, tu me coûtes un million! — Non, je n'ai pas un amant... J'en ai cinq. Je dis cinq! Tu ne voudrais pas qu'avec cette figure, ces mains sales, etc... Et M. Du... garda son amie. « négocieront » un novice étranger, mais ils règleront 50 billets à M. de R..... s'il gagne. Ils respectent la force, l'élégance et l'argent — et les deux premières parce qu'elles annoncent le troisième.

Jésus est un brave homme moustachu et gris, qui a l'air de faire son métier contre son gré. Il n'engagera pas un profane à tâter du pari; Chocolat est triste et petit; il doit posséder trois immeubles à Paris. Zozo ajoute à son « livre » un bureau de vente de fonds : les maisons closes d'envergure, c'est lui qui en prépare les cessions quinquennales.

Les « pittoresques » font écran devant ceux qu'on ne connaît pas. Dans votre maison, demeure un monsieur qui « s'occupe d'affaires », et vous le saluez. Il n'a, avec lui, qu'une dactylographe qui est aussi son amie, et un vieil homme, abruti d'alcool, pour ouvrir la porte. On parle parfois de vente, d'achat dans son bureau minuscule, on y parle aussi de théâtre et de politique. Le patron n'est là que le matin.

Une fois, à l'aube d'un jour d'hiver, on est venu frapper à la porte du petit bureau:

— Au nom de la loi, ouvrez!

La demoiselle a ouvert. Ils étaient encore en pyjama tous les deux. Les livres ont été saisis. On a emporté quelques paperasses. Le bureau est demeuré fermé durant quelques mois. A présent, les affaires ont l'air de marcher à nouveau. Le petit événement est oublié. La concierge est muette comme une muraille.

Un voisin cependant a trouvé sous une porte condamnée qui le sépare du monsieur en question, une liasse de papiers jaunis. Sur l'un d'eux il y avait :

6 Novembre 1928, 1re Course:

I fr. 25 et I fr. 25, Arria gagnant et placé, s'il y a lieu report 5 francs sur Point-Plessant placé, s'il y a lieu encore 2 fr. 50 et 2 fr. 50 sur Duc de Praslin gagnant la 3^e.

BAPTISTE (du Critérion).

Un donneur d'envergure ne joue pas au Pari Mutuel. Il sait qu'il écraserait la cote. Il demande à ses amis de la soutenir, lorsqu'il est inquiété par de gros paris. S'il se respecte, un vrai book a cinq cent mille francs « liquides » à la plus proche succursale de banque. Il déjeune avec des commissaires des Sociétés ; il verse pour l'hôpital des jockeys ; il ne joue pas pour son compte, ou de petites certitudes. Jamais, on ne le voit recevoir un « jeu ». Sa mémoire est extravagante, et le cœur sur la main.

Ses employés sont payés selon leurs mérites et leur discrétion. Il méprise profondément le donneur qui se résout au rôle de courtier à 2%. Lui, les inspecteurs le saluent. Ce n'est pas à lui qu'on fera la plaisanterie de saisir le programme, sur quoi d'aucuns inscrivent les paris.

La chasse au « book » c'est à Paris surtout qu'on la fait.

On cueille parfois un malheureux aux alentours d'un hippodrome. Son argent lui est confisqué et ses papiers. Il va en correctionnelle, puis en prison pour deux mois, pour six mois. Il paye enfin l'amende. Mais on sait que c'est là du menu fretin 1.

Pour ce qui est des grands donneurs du pesage, ils ne risquent pas beaucoup : les sociétés de Courses, les gros parieurs, tout le monde les excuse. Ils bénéficient, eux, de la haine générale pour le Mutuel.

Les inspecteurs qui ont pour mission de moraliser Paris mènent une singulière existence. Ils sont bien petits en face du monde des Courses et la vaste complicité de tous ceux qui révèrent la chance. Ils sévissent surtout contre la foule des intermédiaires, des courtiers, des collecteurs. Ils

1. Voici ce qu'on a pu lire dans les journaux. C'est ironique, c'est douloureux:

LE GENDARME N'EST PAS SANS PITIÉ

Alors que de nombreux preneurs de paris clandestins font leurs petites opérations illégales en parfaite tranquillité, Ernest Bigarreau — est-ce son nom qui lui porte guigne? — est frappé d'une rare malchance.

Les inspecteurs de la brigade des jeux le pinçaient si fréquemment que tous ses bénéfices ne lui suffisaient point à solder les lourdes amendes que lui infligeaient les tribunaux correctionnels.

Pris une dernière fois en novembre 1927, il résolut de rompre avec les hippodromes, de prendre un emploi régulier et de fonder une famille. Il réalisa pleinement son programme. Il eut un fils et acheta une conduite. Ceci lui a valu l'indulgence du tribunal correctionnel de Versailles qui, pour sa dernière « équipée » sur le champ de courses de Saint-Cloud, et malgré la récidive, ne lui a infligé qu'une amende de 200 francs.

Évidemment Bigarreau est plus dangereux pour la Société que M. Du... Voire!

visitent les cafés, les bars, les arrières-boutiques, les loges des hôtels. Ils fouillent les soupentes et les caves pour découvrir quelques papiers crasseux où les parieurs ont inscrit en hiéroglyphes le jeu qui devrait faire leur fortune si... Il y a toujours un si.

- COLOR THE PROPERTY AND ALL THE PARTY OF TH

THE RESERVE OF THE PERSON OF T

ST THE REAL PROPERTY AND ADDRESS OF THE PARTY OF THE PART

SHOW THE REAL PROPERTY OF THE PERSON OF THE

AND THE PARTY OF T

JOCKEYS D'AUJOURD'HUI

Je l'ai vu tout à l'heure. Il entrait chez son patron, à Maisons. Il est de taille moyenne; à peine un mêtre 55, un mêtre 60; il va avoir dix-huit ans. Il jouit d'un prestige: il possède la licence.

Il va, le pied petit dans sa botte en peau de vache, négligé. Un soupçon déjà de M'as-tu vu? Cent cinquante francs, chaque fois qu'il monte, et 10% sur les prix qu'il enlève — dont il doit la moitié à l'entraîneur chez qui il est l'apprenti pour deux ans encore : ce n'est pas la fortune.

Les petits lads sans avenir, les ratés et les résignés, le tutoient; mais comme ils l'admirent et l'envient! Il ne fume que du tabac fin, il jargonne l'anglais des snobs qu'il apprend au pesage, au vestiaire, au bar. Il porte à l'annulaire une bague épaisse.

— S'il est sérieux, me dit le patron, il « a » une fortune dans ses bottes, ce môme-là! Malheureusement...

Malheureusement? Je sais ce que ceci veut dire. Des petites amies l'entourent, celles qui le choient pour avoir des tuyaux, celles qui n'aiment que ses soirs de victoire, où l'on boit du champagne, celles qui désirent être épousées par un gosse qui pourrait bien un jour rivaliser avec les Donoghue 1, les O'Neill, millionnaires...

Il va à son box; encore, il soigne son crack; mal, déjà; il l'étrille tout de même avec plaisir.

Quoi donc! Est-ce là cet astre éblouissant qui, vêtu de soie, sous la toque et la cape, remue le parterre de Longchamp, lorsqu'il passe le poteau, avec un rire éclatant dans un visage de fille, iodé à peine par l'air vif?

C'est lui, à ses premiers succès, c'est lui à une époque, surtout, qui dépouille de conventions, d'oripeaux, de nuées, les héros, les champions et les recordmen

et les recordmen.

En effet!

A mesure que les Courses se transforment, à mesure que les amateurs perdent la mystique

1. Donoghue, qui fut apprenti à La Morlaye, eut un beau jour son avion pour aller de Londres à Paris et à Bruxelles. Il s'est assis à la table du Jockey-Club, à Londres, à côté des personnages les plus illustres et pour le sauver récemment de la faillite, il a fallu que ses riches amis organisent une souscription. Grandeur, décadence!

Londres, 23 octobre. — Le Daily Express croit savoir qu'un groupe de propriétaires d'écuries de courses et de turfistes connus va constituer un fonds d'environ 20.000 livres sterling pour tirer d'embarras le jockey Stève Donoghue, récemment déclaré en faillite.

Cette somme servirait à assurer son avenir et celui de

ses enfants.

anglaise des débuts du « turf » et que le Pari Mutuel devient quotidien, le jockey laisse sa légende, retrouve l'humanité.

On sait encore son prénom ou son surnom, mais il ne donne plus la fièvre aux filles célèbres, il n'enflamme plus autant de gros hommes qu'autrefois; les jeunes poètes détournent maintenant ces passions profitables, et les garçons de salles dont on fait les danseurs mondains.

S'il est de grands jockeys, ce sont, aux yeux du public des athlètes des veinards, des gagneurs habiles — donc des individus qu'on peut mesurer à la règle humaine. Ils sont rares, toutefois, les stars, mi-héros, mi-prodiges du genre de Tom Lane. Il est clair que Tintin n'a pas le prestige d'O'Connor, que le Pasteur ne nous remue pas, malgré son apostolat, à l'égal d'un Carter, d'un Stern. 1

Mais quoi! Les jockeys montent assidûment, gagnent aujourd'hui, perdent demain; nous les tenons pour des figures dans un jeu, leur action personnelle s'est amoindrie. La chance en est plus active. Le joueur courant préfère ceci. Des raisons? Le jockey ne se recrute plus exclusivement parmi les hommes qui aiment le cheval; le propriétaire et l'entraîneur laissent peu d'initiative à leur homme; les Courses, enfin, quittant la période héroïque, sont parvenues à la forme d'organisme social et les cavaliers sont des fonctionnaires ou des agents appointés, quelque chose, au plus, comme les croupiers au Casino. Ils ne sont,

^{1.} Cf. Notes et dates, chap. VII.

maintes fois, que des comparses automatiques. Que voudriez-vous que ces petits hommes qui courent chaque jour, et souvent, trois fois le jour, pussent faire dans les épreuves où il leur faudrait, en surabondance, de l'énergie?

Les entraîneurs — je l'ai dit — se heurtent à de nombreuses difficultés pour faire des apprentis; ils préfèrent naturellement travailler des chevaux, les choisir extraordinaires et mettre dessus, un bon lad qui disparaîtra après quelques solides gains. Ceci ne vaut-il pas mieux que de soigner un gamin capricieux, vaniteux, durant trois, quatre, cinq ans, le surveiller lui mettre entre les jambes des chevaux de prix, afin qu'il apprenne le métier de vainqueur, ou le métier tout court, et puis s'en aille sans scrupule chez M. X..., propriétaire à millions!... (J'ai écrit que l'entraîneur était maintenant un industriel qui connaît l'importance des prix de revient).

Les apprentis n'acceptent d'ailleurs pas aisément, les années de début, le métier de lad, et dès qu'ils ont la carte rose et le droit de monter en Courses, ils envisagent sans délai les possibilités de fréquenter les grands bars, de circuler en auto, de s'habiller avenue de l'Opéra, de posséder une villa à Chantilly ou, de préférence, entre Paris et les centres d'entraînement, d'être agréés au Cercle des Entraîneurs et Jockeys, d'accéder au tir au pigeon, etc., etc. Il semble que leur ambition soit d'autant plus considérable qu'ils sont plus bornés. Pourtant, leur « science » est alors rudimentaire. Cet arrivisme, cet affairisme qui les point coupe net la « trajectoire » d'une carrière difficile. (Leur profession demeure pénible). Ils deviennent le plus souvent les employés ponctuels de l'administration Courses. Ils peuvent fonder une famille, tout de même, gagner largement et honnêtement leur vie. Mais il s'agit bien de cela! Un héros, même de cet ordre, sacrifie son bonheur individuel et la règle et la loi pour atteindre son but.

Bah! La majorité des cavaliers, tant que leur poids ne passera pas 50 kilogs, environ, iront chaque après-midi au pesage, comme on va au bureau ou à l'usine.

Le jockey sportif, cependant, le gagnant superbe ne sera pas aboli! Peut-être sera-t-il plus rare qu'autrefois et il aura certainement une forme différente. Pour un Mac Gee, intelligent (et dont l'art est payé près d'un million par an) pour un O'Neill — mais il se retire — pour un Stern, mais il est mort, combien de nabots qui ne seront que des doublures, voire des figurants?

Combien à Maisons, à Chantilly, de ces gamins pareils à celui-ci qui entre dans l'établissement X..., la cravache à la main, fumant du meilleur, vain déjà de sa condition, de cette profession qu'il connaît à peine ?...

JOUEURS

Le joueur, le parieur, il est tantôt un poète, tantôt un homme d'affaires, tantôt un maniaque. C'est un directeur ou un groom. Il existe des millionnaires qui font d'invraisemblables calculs pour savoir si *Mandragore II*, *Baucis*, *Hernani* ou *Fléchoise* auron une bonne cote, soit 50 francs; je connais un typographe qui pense 18 heures par jour au petit billet qu'il rédigera sur les midi, midi et demi, à l'intention d'un book.

Je ne désire point fâcher les messieurs qui promènent au pesage leur mélancolie rétrospective, entre le chapeau haut et gris et les guêtres blanches, et cependant, il faut bien leur dire que les Courses n'existent qu'à cause de ce typographe hanté, du groom de tel grand magasin qui collectionne de petits papiers, de ce garçon de café de la rue Montmartre dont les conciliabules sont innombrables durant le déjeuner, de ce petit tailleur bossu qui croit avoir inventé une martingale.

Des paris ont créé les Courses. Les paris les font durer. On pensa, à deux reprises, sauver la morale en supprimant le Pari Mutuel. Les hippodromes manquèrent en périr et la race chevaline.

Jouer aux Courses est entré dans la vie de milliers, de millions peut-être, de personnes. Une vieille dame de l'avenue de Saint-Mandé joue trois cents francs par jour depuis vingt ans. Elle se prive de côtelette, de chaussons, de sucre et de charbon, mais elle achète cinq journaux « spéciaux » chaque jour.

R. F. gagnait en peinant beaucoup 12 ou 1.500 francs mensuellement. Il jouait trente francs par jour. Un beau matin, il se tira un coup de pistolet dans la tempe. Il y avait trois mois qu'il n'avait touché un gagnant. Son désespoir ne venait pas tant de sa ruine que de son dépit.

M. de Rothschild, on le voit à Deauville calculer les ventes de son élevage, au Tattersall; cela se chiffre à un million; on le voit tout de même, à Longchamp, hésiter devant le guichet à vingt francs.

M. P. me disait un jour:

— Qu'ai-je fait à Dieu?... J'ai vu fondre 700.000 francs aux Courses à ce jour; mon jeu, cette fois, était parfait; je gagnais 3.400 francs aujourd'hui. Il a fallu qu'un dead-heat vint réduire mon gain à 100 francs... Ce n'est pas juste!... Ah! si cela continue, je ne jouerai plus...

P. A. est un vrai poète. Il écrit des choses délicates. Il a vécu misérablement durant de longues années. Un héritage lui échoit. Il pouvait vivre passiblement et, en paix, faire ses vers qui lui donneraient sinon la gloire du moins une belle notoriété: point. Il fréquente les Courses — et son héritage y fond jusqu'au dernier billon. La bohème et la misère l'avalent durant quelque temps. Un nouvel héritage vient le tirer du monde obscur des larves. Il achète, premièrement, une casquette anglaise, puis des souliers à l'épreuve de la boue et gagne Vincennes par le train de 13 heures. Le soir, il revient net, sec, seulement un peu rouge. Il n'a plus un sou.

Tels sont ceux qui donnent aux Courses leur fièvre, tels sont ceux pour qui vit l'institution. Par euphémisme, on dira qu'elle favorise la race

chevaline en France.

Dieu me garde de blâmer les Courses et les joueurs. Tout au plus, pourrai-je plaindre les victimes. Si cent mille personnes fréquentent les hippodromes, c'est qu'un besoin les y pousse. Jouer aux Courses est un art, donc un plaisir, une promesse de joie; jouer aux Courses est un métier, donc du pain quotidien, un espoir de fortune; enfin le jeu est une autre évasion.

Cent mille personnes jouent-elles au Grand Prix? Elles viennent d'échapper au quotidien imposé. Elles ont manifesté une liberté qui les fuit habituellement. Choisir son occupation

échappe à tant d'individus!

Je sais toutes les conséquences de ce choix et qu'il peut réellement renverser les données premières de ce séduisant tableau. Les Courses ont la possibilité de devenir un supplice quotidien, un labeur forcé, un écrasement de la personnalité. Mais quoi! Les martyrs ont leurs joies. Ce supplice a des côtés de béatitude. Cette foule que le jeu traîne chaque après-midi vers les champs ne donnerait pas sa condition pour une aisance paisible, pour un bonheur sans émotions profondes, pour une fortune sans risques quotidiens.

Pour parier, il faut être courageux, avoir le goût de l'aventure. Les Courses ont l'attrait de l'alcool, l'attrait de l'amour et il s'y mêle ce penchant de l'homme moderne à calculer, à spéculer.

Un cheval de Courses ressemble à une valeur de Bourse. Il faut en fixer le cours et la chance. Une psychologie particulière est nécessaire à ce travail. Et c'est cela qui double le plaisir. Un joueur jouit d'un plaisir extraordinaire dans l'étude des « renseignements ». Lorsqu'il rédige son jeu, fait son papier, son imagination multiplie sa joie à l'infini. Certains parieurs se contentent de ceci. Les autres vont renouveler leur ivresse en assistant aux épreuves.

Sur le champ, parmi la foule, l'émotion subit des transformations, passe par des stades d'intensité divers.

LA VEINE OU LE MIRACLE

« Il faut, dit l'un, oublier les impressions étrangères, n'écouter personne, jouer son jeu envers et contre tous... Et l'autre : Faire le total des éléments connus, additionner des probabilités, déduire ».

Au-dessus de cette science du Stud-book, des publications spéciales, des combinaisons mathématiques, par delà les « tuyaux » même, les secrets des tricheurs, il y a la chance, un bonheur particulier, ce que les joueurs appellent la veine.

Le joueur y croît. Lorsqu'il pénètre dans le domaine Courses, soit-il un esprit libre, il devient un croyant. Il est prêt pour l'accueil du miracle. Il n'est pas étonné par l'invraisemblable histoire du père La Cerise; il voudrait que cette belle aventure, un jour, fût la sienne.

Le père La Cerise est un vieil homme qui a vécu sur les champs de Courses depuis son enfance. Il vend des journaux sportifs et boit, mais surtout il a des relations, une intelligence particulière du turf. Son « flair » lui a fait gagner beaucoup d'argent et perdre beaucoup plus ; je veux dire qu'il a consommé aux Courses son gain et les ressources assez considérables des personnes qui écoutaient ses conseils.

On l'a vu, misérable, errer d'asile de nuit en violon, du poste de police à l'hôpital. Et soudain, il reparaissait, hilare, lavé, escorté de laudateurs, la poche gonflée d'une fortune.

Un agent le trouva, un matin, sur un banc du boulevard de Clichy, pleurant et aviné; les compagnons de la nuit l'avaient dérobé. Il rentra, avec son nez rouge, sa philosophie rudimentaire, dans la vie des misérables.

Quelques mois après, il gagnait, si je m'en souviens bien, 68.000 francs en une seule réunion.

On ne cherche pas à savoir comment le père La Cerise a obtenu ce résultat, ni, par exemple, pourquoi il a jeté toutes ses ressources sans scrupule puisqu'il est à demi-conscient et que c'est un pauvre soudain pourvu d'un argent qui lui échappe, sur un cheval gagnant par le plus grand des hasards, et que son cas ne se présente pas deux fois par siècle, etc. Non! Le Père La Cerise est un veinard. Il suffit. On le suit, l'envie, l'écoute. Ce pauvre homme devient malgré lui un prophète. La veine l'auréole.

La veine est une force mystérieuse qui s'attache à certains individus et leur vaut des réussites nombreuses, des « rapports » importants. Il faut amadouer la veine mais directement, peutêtre sans qu'elle s'en doute. Avant tout il convient de ne la fâcher jamais par des actions nétastes, des actes inconsidérés dont l'influence mauvaise est vérifiée. Ne prononcez jamais tels mots! Ne faites jamais tels gestes!

Par exemple, si vous êtes joueur, ne renversez pas une salière! Ne brisez aucun miroir! N'ouvrez jamais un parapluie mouillé dans la maison, afin de le faire sécher! Vous n'imaginez pas le rayonnement de ces actions! La chance fuit devant elles.

Ne dites pas à un joueur: Bonne chance! D'ailleurs ne souhaitez jamais à quiconque rien de bon. Ne vous mêlez pas du cours de la destinée ouvertement. Les souhaits sont à renversement, ce sont les ennemis fieffés de la veine. Fort heureusement, on en sait les antidotes, avec quoi, on peut échapper parfois à la guigne. Il faut toucher du bois — c'est connu — pour atténuer et même balancer l'effet désastreux d'un vœu imprudent. Il est possible encore de contre-battre la puissance des compliments inopportuns, en en prenant tout de suite le contre-pied, c'est-à-dire en formulant des malédictions, proférant des injures, faisant des vœux contraires.

Cette force singulière, la veine, est séduite, en outre, par des actes anodins, ou qui le paraissent, des propos qui semblent sans portée. Lorsqu'un verre déborde, plongez l'index et même le pouce dans le liquide qui s'écoule, frottez-en ensuite l'occiput, à la naissance des cheveux. Ah! que la chance aime ceci! Elle est friande de ce geste qui recèle une signification secrète. Elle ne saurait être contraire à un parieur qui la vénère ostensiblement.

Les breloques, les fétiches, certaines façons de pénétrer dans l'hippodrome, certains visages, tel arbre contourné ont aussi leur importance très grande dans ce monde mystérieux.

Lorsque l'on rencontre un borgne : il ne faut pas jouer ; lorsqu'on rencontre un marin, l'on est dans une disposition favorable pour gagner, à moins qu'un rouquin, ou un albinos, ne vienne interposer son influence guignarde entre la veine et nous. Etc., etc. Les combinaisons des événements néfastes ou favorables sont d'ailleurs infinies.

Quelques joueurs ne misent pas lorsqu'ils croisent le chemin d'un prêtre; un bossu les détourne de leur dessein; une bossue, au contraire, les engage à tenter le gros coup.

Tel turfiste ne prendra jamais un ticket au guichet 9; tel autre jouera toujours le nº 7 de la 3º course, si le 3 a gagné dans la première épreuve.

Un propriétaire est assuré d'enlever un prix, si sa semelle se fend au cours de la réunion. Un entraîneur n'aime pas faire courir l'un de ses poulains avec une bride neuve. Si une sousventrière se rompt sous un cavalier, on fera bien de changer l'homme. Un jockey ne gagnera jamais si sa casaque est neuve. Et la série n'est point close.

Voilà quel est le monde complexe et secret de la veine. Pour y vivre avec profit, il ne faut rien négliger, penser à tout, ne laisser rien au hasard. Il y faudrait une inspiration divine. Quelques joueurs pensent qu'on peut l'avoir.

Des hommes intelligents ont essayé de se libérer de son influence. Ils ont pensé que le travail, la

patience, le calcul, l'art, devaient battre cette force inconnue, plus qu'inconnue, inexistante. Ils se sont pourvus de registres, de livres. Ils ont établi des graphiques, ils ont gonflé des dossiers, ils ont basé une science solide. Les mathématiques, le raisonnement, les probabilités, l'algèbre, etc., ils ont utilisé tous les éléments, les plus sévères et les plus vérifiés. Le hasard a été banni. Leurs résultats n'ont pas dépassé ceux des sectateurs. On les voit dans leurs bureaux, au café, sur le champ de Courses, partout, qui notent, notent, notent. Leur aspect physique, c'est celui des vieux savants, racornis dans les études abstraites, plusieurs d'entre eux rappellent les astrologues, le même œil. Mais l'astrologie, du moins, se rattache à l'astronomie. Nos savants turfistes n'ont de parenté qu'avec les poètes. Ils vivent d'illusion quoi qu'ils pensent.

Ne peut-on donc s'approcher de la connaissance? Si bien! Et les journaux, les turfistes le font. Le favori qu'ils élisent est le meilleur. Chacun le sait. Mais son rapport est mince. Il faut chercher l'out-sider qui intéresse seul le joueur. Lorsqu'on sait l'origine d'un cheval, les performances de ses ancêtres, il est possible de découvrir dans une troupe capricieuse ce prodige qui battra les meil-

leurs, une fois.

Mais cette science, qu'elle est difficile, et fragile! On sait tout de l'origine et des qualités d'un cheval, Il sied encore de tenir compte du travail de l'entraîneur, des talents du jockey, du poids porté par ce rein sensible, de l'état du terrain, de la rigueur, de la douceur de la température.

Est-ce tout? Bah! Il reste mille choses encore, Tel pur sang, par exemple, est imbattable sur 3.000 mètres qui ne pourra dominer ses adversaires sur 1.800 ou 2.000. On le sait. Mais dans quelle proportion estimer sa qualité — son cours?

Un jockey, même très habile, peut empêcher un bon cheval de gagner, par suite d'une fausse manœuvre ou d'un « complot » 1. En outre une « atteinte », ainsi qu'on parle là-bas, une blessure attend tout cheval au premier tournant, et même avant. Orosmade, la saison passée, était favori d'un handicap. Il reçut un coup de pied, au moment du départ, mais comme il était sous les ordres du starter, les paris ne furent pas remboursés.

Et puis, il existe, hélas! des tricheurs qui perturbent les travaux les plus serrés. Ils sont rares. Extrêmement. Parce que tricher est aussi difficile que gagner. Ils sont rares, mais ils sont.

On triche : en empêchant le meilleur de gagner ; on triche : en faisant gagner un mauvais outsider ; on triche : en retirant de la course le favori.

On triche, en somme, en détruisant les travaux du pronostiqueur et en favorisant les joueurs à coup sûr, les spéculateurs sans risques.

Montrose, récemment, fut distancé parce qu'un lad autorisé à le surveiller au départ, demeura sur la piste, et à la dernière haie, fit claquer un fouet pour exciter le cheval. Tricherie.

^{1.} Au mois de mai dernier, le prix Daru fut très disputé entre Soubadar et Altay. Très Sport eût pu revendiquer le prix, s'il n'avait été enfermé durant une partie de la course.

Il y a vingt moyens de tricher, cent peut-être. Tricherie, se donner plus de poids, ou moins : tricherie, donner un stimulant au cheval, le doper discrètement; tricherie, couper la ligne d'un concurrent; tricherie, enfermer l'adversaire dans un groupe décidé; tricherie, le serrer contre la corde; tricherie, tirer sa monture; tricherie, battre à contre-temps; tricherie, se concerter pour favoriser tel ou tel; tricherie, faire à deux, une combinaison...

Un jour de l'an passé, deux chevaux entraînés par E. C. couraient dans la même épreuve. Le premier jockey monte le favori; un obscur apprenti monte l'autre : et cet autre gagne à 10 contre 1. Combine ou non?

Et ces cent tricheries échappent souvent aux meilleurs juges.

Ah! Que voudriez-vous que le savant puisse faire dans cette aventure? Les hommes de l'hippodrome et du pari l'ont bien compris : ils ont institué le culte de la Veine, qui fait des miracles laïques.

L'utilité de cette divinité est incommensurable. Quoi ? Celui qui n'a pas la possibilité de travailler 6 heures, 10 heures par jour sur ses documents n'aurait aucune chance ? La veine répare cette inégalité. La veine sauve l'humanité d'une nouvelle science terrible qui perturberait et détruirait le jeu.

Bonaparte était joueur. Travaillait-il sur documents? Il s'efforçait d'avoir des chances, et puis il s'abandonnait à la veine.

J. D. est joueur. Il a acquis la gloire littéraire

en jouant. Il a été audacieux, il s'est donné des chances, s'est livré à la veine. Il est célèbre. Je l'ai vu gagner aux courses. Il a été l'un des rares hommes qui, vraiment, ait su gagner. Il croyait à la divinité, certes, mais il préparait les voies de cette mystérieuse.

Quelques personnes croient encore à la guigne. Mais il faut en convenir, la guigne n'est que le nom

de la veine, lorsqu'elle n'est pas favorable.

DE LA FICELLE AU DOPING

Lorsque tant d'intérêts sont engagés, lorsque tant d'hommes passionnés et instinctifs sont réunis, comment n'y aurait-il pas des tentatives de fraude?

Les faibles, ceux qui n'ont point de veine s'efforceront toujours à aider la chance. Le truquage de l'entraîneur ou du jockey, à mes yeux n'est d'ailleurs pas plus grave que le truquage du joueur qui berne le book ou se paye un tuyau. Avons-nous, oui ou non, accepté le principe du pari? Alors, laissons courir! Mais on ne s'y résout qu'avec peine.

Les dirigeants des grandes sociétés n'aiment pas que ces choses soient dites. « Nos hommes, écrit un grotesque, comme la femme de César, ne doivent pas être soupçonnés... » Aimable plaisanterie! Il faut soupçonner, au contraire. Le rôle des sociétés c'est d'être la police des Courses, et de sévir.

La tricherie, où commence-t-elle? Il y a les trucs que l'on tient pour anodins; il existe des ficelles qui sont interdites. Imaginez tout ce qu'un

jockey peut inventer pour perdre du poids, après les balances, le récupérer au retour. Comptez les combines que peuvent faire deux gamins de dixsept ans qui montent en courses depuis peu et à qui on offre dix mille francs, une petite fortune.

Songez à ce qu'un entraîneur peut tenter afin de donner à son poulain une ténacité qui lui

manque, une vitesse soudaine, un sprint.

Le truquage, au fait, a dû naître avec les courses. Un cheval de classe, il est difficile de le battre. Il y faut de gros trucs. C'est de là, évidemment,

qu'est venu le doping.

Les messieurs d'un « certain âge » qui ont vu arriver en France les entraîneurs américains, racontent, à la façon d'une légende, cette invasion, entourée de prodiges. Du jour au lendemain, le turf connut une période fabuleuse. Des chevaux achetés, réclamés pour rien, devenaient des vainqueurs, en un tournemain. Des bêtes un peu lourdes mais tenaces se muaient en sprinters extravagants, etc. C'est que les Américains savaient la psychologie; ils n'ignoraient rien non plus d'une chimie appliquée au sport hippique. Aucun truquage en outre ne leur échappait. Ils aidaient la chance sans scrupules.

Les enquêtes révélèrent la corruption des cavaliers et le doping des montures. On fit une belle hécatombe de managers et de jockeys. Depuis ces jours héroïques les savants entraîneurs ont appris à doper sans excès ; les jockeys malins ont appris

à vivre avec leur temps.

Injecter une quantité de strychnine, ou de caféine, ou encore d'héroïne sous la peau d'un cheval, dans un muscle, ou lui administrer l'excitant alcaloïde à l'aide d'une carotte ou sur un bout de sucre, c'est à la portée de quiconque. L'art, c'est de faire miraculeusement d'un poulain médiocre un animal de feu. Le beau dopirg n'est pas visible. Les Américains ne pensaient pas à l'amélioration de la race chevaline; mais à gagner.

Et d'abord leur façon de monter était excellente, leur manière de ferrer surpassait l'anglaise et la nôtre (elle gagnait sur le poids). Ils usaient de vingt ficelles. Ils dopaient le cheval enfin comme on dope sans scandale un cycliste au Vel d'Hiv, un pédestrian sur la route, un boxeur sur le ring.

Nous ne savions ni n'osions en faire autant. Nous sommes plus délicats et comme il s'agit d'améliorer avant tout les races de chevaux...

Un vétérinaire et un chimiste ont été commis à l'analyse de la salive des pur sang, lorsqu'ils ont couru. Naturellement! ces messieurs ne trouvent à peu près jamais les traces de la tricherie. Ce n'est pas qu'ils manquent de science; c'est qu'il y a ce doping qu'on ne découvre pas. Il est osé, il est lent, il est peut-être licite.

L'art, ai-je dit, l'art tout justement, c'est de

truquer impunément.

Que dire de ceci que je lis dans une feuille? « L'un des plus habiles entraîneurs, pour les obstacles, il lui arrive souvent de gagner avec celui des concurrents le plus délaissé de la cote! » Est-ce tricher? Oui.

Qu'encourt-il? Rien, puisqu'on écrit : il lui arrive souvent... Ce truc-ci, c'est la Barillette! Tous les entraîneurs en usent.

Quelquefois, le public se met en colère. Parce qu'un gros gagnant est distancé, parce qu'un favori manque d'arriver, parce qu'un jockey se trompe de parcours, il allume des programmes et des journaux sportifs au pied des baraques du Pari Mutuel. Feu purificateur, croit-il! Il saccage encore les boulingrins, à droite, à gauche. Il hue un cavalier, les commissaires, le starter, le juge à l'arrivée. Lorsqu'on examine très impartialement la cause initiale de l'émeute, on s'aperçoit que le public s'est trompé. Ce n'est pas ce coup-là qu'il eût fallu rompre la barrière, houspiller de pauvres hommes à qui tout échappe, d'honorables messieurs dont l'honneur est inaliénable.

Il serait fou de soutenir que le truquage et même le doping n'existent pas. En les niant, les autorités « morales » pensent sauver les Courses du discrédit. Elles n'ont pas à être sauvées. Quelques tricheurs ne troublent pas — plus qu'une ride ne trouble la mer, — l'institution immense qui assemble des milliers de chevaux, et des centaines d'épreuves, et des millions de parieurs sur les champs de Courses.

Il faut tenir la tricherie pour un accident. Elle a l'importance d'une chute en Course, d'une averse soudaine, d'une fêlure du sabot, etc. Elle entre dans le total de ces éléments imprévisibles qui composent le monde mystérieux de la veine.

Brûler les baraques du Pari Mutuel? Et après? Puisqu'on y reviendra bientôt.

Au fait, maintenant, on les construit en ciment armé.

VII

TUYAUX! ÉPIDÉMIE

Voici les formes insidieuses d'une maladie épidémique qui menace le joueur. En pénétrant dans l'univers « hippique », on est saisi du mal. Le prurit de communiquer sa « certitude » emporte le novice comme il enlève le vétéran. En certains cas, le prurit devient un besoin irréfrénable — une maladie.

Il devient aussi une profession.

Le parieur a besoin d'illusion. Un mot murmuré, un air de privilège, lui sont des gages qu'il choie en secret. Le tuyauteur a bien compris que la dupe adorait la tromperie, pourvu qu'elle fût entourée d'un semblant de tricherie, c'est-à-dire d'assurance personnelle contre la guigne, ennemi commun. C'est pourquoi il multiplie ses sourires, ses propos, ses confidences, depuis le péristyle de la gare, à Paris, jusqu'aux confins des banlieues où le pur sang est honoré.

Un misérable lad, pseudo-jockey, peu intelligent, a pu berner durant une saison des hommes avertis. Il lui a suffi d'invoquer le « tuyau » personnel, les relations d'écurie, quoi encore ? Surtout, le secret. Au vrai, il fabriquait chaque matin ses tuyaux dans le sous-sol d'un bar du passage Tivoli où les garçons l'hospitalisaient et où il dormait sur un billard.

Il était apparu, un soir des Courses, dans la salle des pas-perdus de la gare Saint-Lazare. Il était en loques et ses semelles bâillaient. En un baragouin anglo-sportif, il confia à un lecteur de Paris-Sport qu'il était de la confrérie, qu'il avait monté, mais que la maladie, etc... Le parieur adopta d'un geste le jockey famélique et le mena au petit restaurant où se réunissaient quelques compagnons de jeu.

On se cotisa. Le jockey fut habillé en gentleman, en sportif, nourri solidement, abreuvé. Moyennant ces petits services, il se prit à parler ; il apportait chaque jour en grand mystère des renseignements puisés où j'ai dit et qu'il déclarait tenir de ses amis de l'écurie... (Le nom demeurait caché; on comprenait bien pourquoi; la cote, les commissaires, etc., etc.) Les bons Samaritains ne tirèrent pas un centime de ses confidences. Ceci dura une saison. Cependant les compagnons ne se détachèrent qu'avec peine du triste garçon, dont les vêtements déjà étaient avachis, délavés, et qu'il faudrait bientôt équiper pour l'hiver; ils n'abandonnèrent qu'à regret leurs illusions. Certains demeurèrent fidèles au lad marron jusqu'au jour où il fut arrêté par hasard.

... Deux hommes avaient demandé les billes pour jouer l'apéricif au billard. Durant une heure, ils s'y appliquèrent, bien qu'un parieur désespéré discutât avec le tuyauteur, essayât une dernière fois d'en tirer un morceau de veine. L'espérance est tenace, et puis il pensait peut-être que le lad savait quelque chose et ne le livrait pas aisément. Qu'en outre, il avait bien droit, lui, personnellement, à une faveur, un tuyau, quoi!

Les amateurs de billard soudain s'approchèrent. Ils étaient venus pour arrêter des voleurs de tapisserie. On se satisfait comme on peut! Ils mirent la main, ainsi qu'il se doit, sur l'épaule du pseudo-

jockey, effaré:

— Ton compte est bon!

On ne l'a plus revu, jamais.

Ces malades n'ont pas été guéris de leur mal par l'aventure. Ils disent couramment du tuyauteur que c'était moins un fripon qu'un guignard. Et ils accueillent toujours les renseignements avec la même pureté d'âme — la même lâcheté — qu'auparavant. Le tuyauté est un parieur qui renonce à lutter avec la guigne — qui n'est pas invincible, si l'on en croit le marchand de Méthode.

Celui-ci hélas! ne vaut pas plus que le tuyauteur. Sa méthode est ou fantaisiste ou impraticable. Qui joue 5 francs ou 50 francs ne saurait envisager l'infaillible martingale. Donc, retour au journal spécial et, en désespoir de cause, au tuyau.

La fortune du tuyauteur tient visiblement à un appétit insatiable de tromper la destinée. Or la révélation du tuyauteur est aussi bonne que l'ins-

piration du hasard.

— Jouez vos « idées », conseillent les books, ça vaut mieux!

En réalité, cela se vaut. Mais si l'on n'a pas

d'idées, il est préférable d'avoir un conseil, quel qu'il soit, que de garder en soi, le désir inassouvi de tenter la fortune.

Certaines personnes croient à l'existence de merveilleuses combinaisons et qu'une indiscrétion peut les leur révéler. Ceci du moins semble plausible, mais le palefrenier connaît-il les secrets des dieux ?

Tout ceci et cela expliquent la prospérité de la profession des tuyauteurs.

Des hommes d'aspect sportif, bornés à leur monde, affairés d'ailleurs, consciencieux à leur manière, peuvent de la profession, invraisemblable au profane, tirer de quoi élever honnêtement leur famille, et, quelque jour, se retirer dans leur maison de campagne.

Vous êtes au paddock, accoudé aux barres, regardant Hervé, à la façon barbare, qui s'entretient avec un vieillard, auguste et noir; soudain un gentleman, portant une casquette flambante, couleur d'orange, s'approche de vous:

— Votre idée sur Minos?... Je le vois bien placé au poids. Mais...

- Oh!... C'est Esling qui le monte...

— Petite chance! Monsieur! Petite chance! Dans un handicap, Esling, évidemment... Mais on peut tout jouer, dans un handicap. Tenez, le père Meyer me disait...

Une conversation qui s'ouvre ainsi s'achève souvent au buffet et, plus souvent encore, par un échange de renseignements. A la deuxième rencontre, on est le « client » de ce charmant homme qui ne vous demande rien qu'un ticket gagnant

ou placé sur le X... Et vous devinez bientôt pourquoi il a de si belles casquettes, de si belles bottines, surtout. (Décidément, le luxe d'un certain monde se porte aux pieds.) C'est qu'il a cinq, dix clients, et que donnant le champ, tous les chevaux de la course, ou à peu près, il est sûr de gagner au moins une fois; — et ceux à qui il n'a conseillé que des placés lui accordent «les circonstances atténuantes»; parfois même ils le rétribuent dans l'espoir d'un bon renseignement pour le lendemain.

A la pelouse, le renseigneur pullule. Ce braillard

qui vend du coco:

— Meilleur que du champagne!

— Nous les avons tous ! Bonjour, M. de Rivaud, crie-t-il en servant un balayeur, pauvre diable. Nous fournissons les grandes écuries ! Vous voilà M. Martinez de Hoz ! Salut Torterolo!

Il vous donnera le gagnant sur la troisième moyennant une honnête gratification.

M. Crème de Menthe qui semble dormir sur sa chaise, en murmurant :

— Voilà la menthe! Un franc! Voilà la menthe! Un franc! possède l'increvable tuyau pour les chevaux de Chantilly. Il y a aussi ce garçon aux lunettes noires: le matin, aux Halles, il a fait l'aveugle, au coin d'un pavillon et cédé des crayons, des lacets pour quelques billons. L'après-midi, il donne des « certitudes » pour quarante sous, et même pour vingt, si l'on est familier à ses yeux abîmés.

Il y a un vieux et grand bonhomme, une face de paysan, un accent du Berry, qui, à Saint-Cloud, eut une aventure. Il venait assister au départ de la seconde; le starter ne parvenait pas à saisir le moment. Un gros bistro s'approcha vivement du paysan:

- Bonjour

- Vous me reconnaissez pas?

— Vous m'avez donné Sire d'Ecouen, à Maisons.

— Venez prendre quelque chose... Vous n'avez pas le temps? Tenez au moins ces vingt francs! Ça vaut bien ça!

C'était la première fois que le Berriot allait aux Courses. Il ne comprenait pas ; il était médusé ; peut-être s'attendait-il à une brimade : il a remercié en bredouillant, mais l'autre :

— Vous n'avez rien pour la troisième ? Qu'est-ce que vous pensez de Lautaret?

— Mon bonhomme, je...

Le départ donné, la foule refluait. Les deux causeurs furent séparés brusquement. Le paysan s'enfuit.

Charley et Le Bavard, Le Menteur et le père La Fraise, ce sont des « tuyauteurs » et des artistes. Ils joignent à leur agence de certitudes, le talent oratoire et la persuasion. Nous les avons rencontrés ici, là, partout, éloquents, roués et audacieux. Le besoin de mystère de certains parieurs, le besoin de tromper la veine qu'on a certains jours, ils savent en jouer, jongler. L'enveloppe qu'ils vous donnent est un comprimé d'espoir; et quarante sous ce n'est pas cher, vingt sous, c'est pour rien, que

d'avoir un peu d'espérance au cœur en portant au

guichet son argent condamné.

Le Charley est de bonne taille, la face glabre et rouge du sportif, des vêtements du bon tailleur. On le dit ancien journaliste. Il donne pour deux francs non pas un cheval, non pas un tuyau banal, mais une méthode. Pour vous montrer qu'il sait ce dont il s'agit, il vous marquera d'une croix sur le programme le gagnant de la quatrième, de la troisième. Si ses pronostics correspondent aux vôtres, lui refuserez-vous deux francs, voire cinq francs, pour sa savante méthode? En vérité, elle vaut les autres! On y perd aussi aisément qu'avec n'importe laquelle, et l'on « touche » aussi, parfois, un outsider. Charley cite Einstein, cite Henri Poincaré et des autorités moindres mais plus familières aux turfistes.

— Je travaille, dit-il, sur les probabilités. Il ne faut pas aller aux Courses avec cette fureur qui vous emporte. Il faut travailler. Je vous en donne le moyen... Ma méthode est basée, etc., etc.

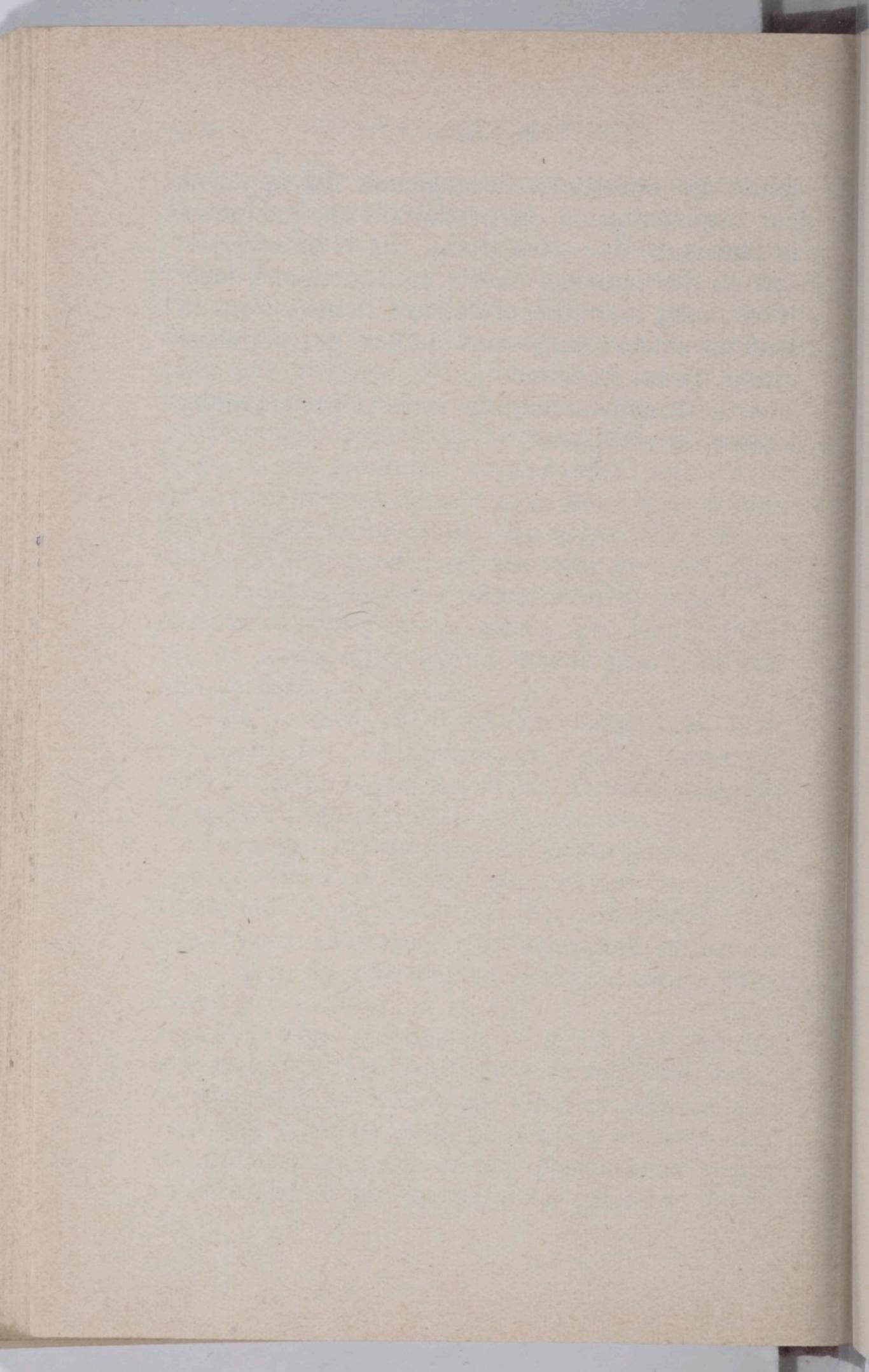
Et ces parieurs qui jouent « au sentiment », qui s'abandonnent au hasard pur, adcrent durant une après-midi ce phraseur qui leur conseille la tactique la plus contraire à leur inclination, les insulte et les compare impunément à des animaux inférieurs.

Il y a vingt garçons de ce genre qui gagnent cent francs par jour ou environ lorsqu'il fait beau, — mais qui ne valent pas Charley, l'impudent, — à la pelouse ou aux avenues des hippodromes. Ils affichent aux arbres des placards de papier ou les étendent sur l'herbe. A les entendre, ils ont

donné des multitudes de gagnants. Ils appuient leur argumentation en produisant des coupures de journaux, des attestations, des références. Ils sont ou des camelots diserts ou des fripons, mais ils ont, tous, le sentiment de faire un métier qui en vaut un autre. Des joueurs de dés, qui pullulent autour d'eux, ils disent :

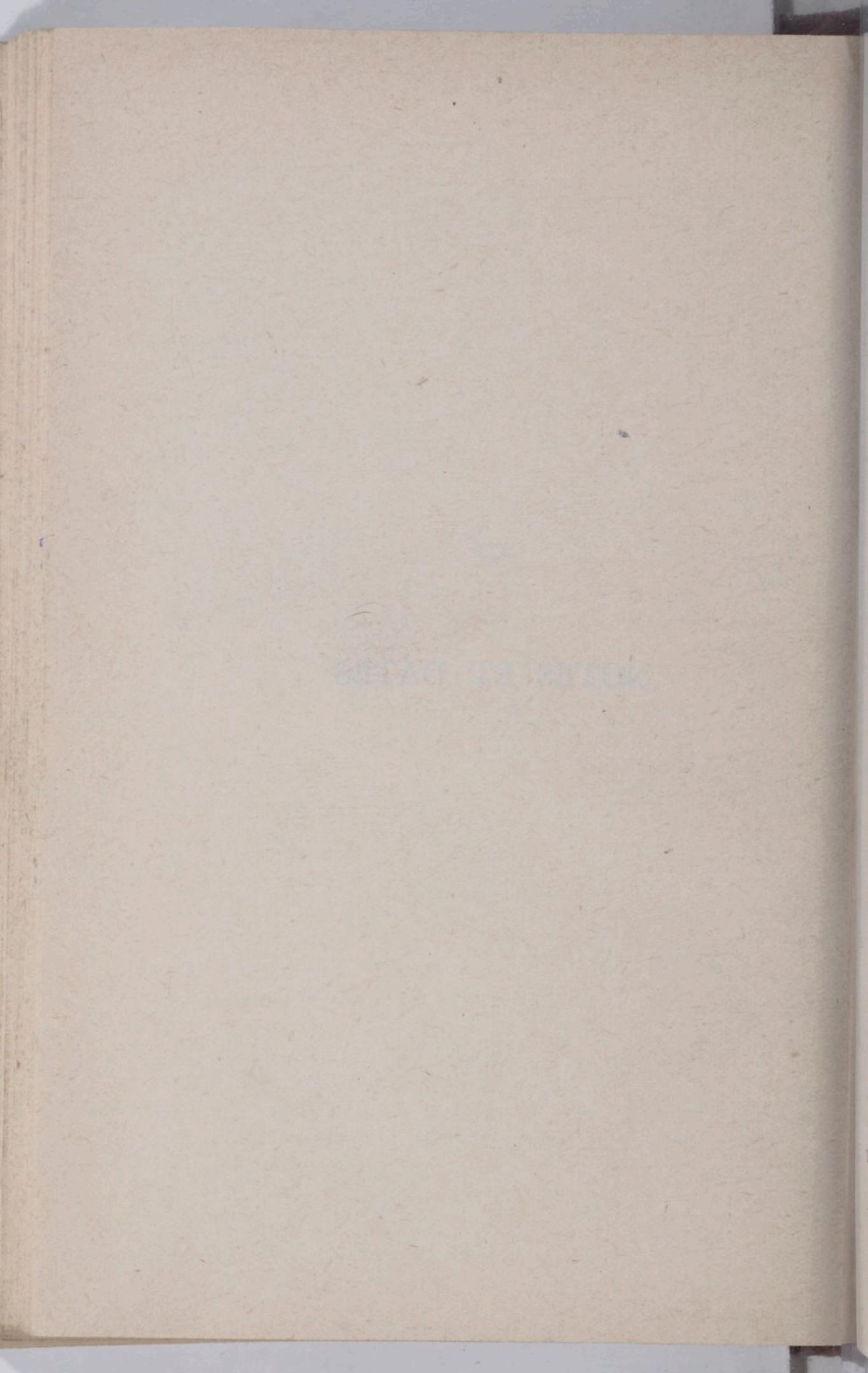
— C'est malheureux! On ne peut pas travailler

à cause de ces filous!



VI

NOTES ET DATES



ORIGINES DES COURSES EN FRANCE

Bah! Ce n'est pas difficile!

Dans un pays longtemps guerrier et cavalier, des matches durent avoir lieu tout de suite. Préhistoriques, Gaulois, Francs, Français, pendant des siècles sans machine, le cheval était leur conquête : et ils étaient la sienne. Un vieux poème breton, de l'an 500, chante déjà un Badick dont l'honneur n'est rien que d'avoir donné sa fille Aliénor au gagnant d'une poule de deux!

Je ne vais pas vous traîner à travers la poudre des bibliothèques. Passons mille pages, mille années, touchons au xviiie siècle où le goût anglais nous revient avec Voltaire.

En 1726, le marquis de Saillans fait un « pari » au marquis de Courtevaux : 6.000 livres, s'il ne va point de la grille de Versailles à celle des Invalides en 30 minutes. Il perdit de deux minutes et demie.

Il fit bientôt un autre « pari », celui-là de 1.000 livres, et le gagna. Il courut de la porte Saint-Denis à Chantilly deux fois. L'effort avait été si grand qu'il en mourut cinq mois après. On ne dit rien de son cheval.

Cependant le public goûtait ces prouesses. On en vit d'autres. Le cheval était encore commun. C'est en 1750 que le comte d'Artois importa vraiment de Newmarket Les courses. Elles plurent. La première course publique internationale n'eut lieu d'ailleurs que le 25 février 1766, dans la plaine des Sablons, qui est Les Ternes, du moins cette partie des Ternes qui touche à Neuilly. La fièvre publique anima cette « compétition ». La passion fut si grande même qu'un palefrenier anglais empoisonna avant l'épreuve le cheval du comte

de Lauraguais.

Les Sablons, Vincennes, Fontainebleau, prêtèrent leurs pelouses à des courses de plus en plus nombreuses. En 1777, une poule réunit 40 partants! C'est là que le timide Louis XVI fit la première grande objection morale au Pari aux Courses: il apporta ostensiblement un maigre écu au donneur. Peuh! Les gentilshommes, trafiquants et fermiers qui perdaient jusqu'à 3.000 louis rigolèrent. Il fallut la Révolution pour abolir les Courses que le jeu faisait immorales aux yeux des réformateurs. (Ce n'est pas la seule fois que la Révolution réalisa une réforme rêvée par le pauvre Capet, philosophe et rousseauiste).

Napoléon songea à les rétablir dans un but, à coup sûr, utilitaire, vraisemblablement afin de former des chevaux et des cavaliers pour le service de ses armées.

Il n'en eut pas le temps.

L'exposition des Courses, que l'on fit en 1926, à Maisons-Laffitte, dans le château de Longueil, enfermait quelques toiles qui seraient fort utiles à un historien précis des Courses. L'une d'elles précise qu'on « courait » au Champ de Mars en 1814.

Mais c'est en 1827 seulement qu'apparaît en France le pur esprit sportif que le comte d'Artois avait pensé

importer d'Outre-Manche, cent ans auparavant.

L'âge romantique était favorable à cette introduction. Des « spécialistes anglais » viennent alors d'Angleterre organiser des écuries. On requiert des anglo-arabes. Chantilly commence sa carrière de cité

du pur-sang.

En 1833, le Jockey-Club (Français) est fondé sous le titre un peu long de Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France. L'année suivante, la Société d'Encouragement « dotait » les Courses de 20.700 francs de prix. (En 1900, la Société d'Encouragement attribuait 3.400.000 francs de prix; en 1929, elle en distribuera pour 19.649.900 francs. Il est vrai que ces francs-ci sont des francs de 4 sous.

C'est encore une jolie dotation).

La Croix de Berny fut le lieu des exploits d'une jeunesse fantaisiste, imaginative et passionnée, de 1834 à 1840. Les gentlemen-riders, français et anglais, y rivalisèrent en des steeple-chases qui ont rempli une littérature et stimulé les langueurs des cœurs en mal du siècle. On courut aussi à Maisons, à Chantilly, à Versailles, au Camp de Satory, au Champ de Mars encore. Pour la prospérité des Courses, ces champs étaient ou trop lointains ou trop incommodes. Au surplus, réservés à une classe relevée de la société, la popularité, à la manière anglaise, menaçait de leur manquer toujours. Il fallait autre chose pour vivifier les Courses : il fallait Longchamp et le Grand Prix.

C'est ainsi que Morny pensa faire sa guerre à l'Angleterre. Il fonda Longchamp. Une jolie plaine. Longchamp, grasse, herbagère, à vaches et poulains, en bordure du fleuve. Alphand qui était un serviteur de goût, réunit cette pelouse immense au bois de Boulogne, en comblant un bras fou de la Seine, il y ajouta

une île basse, plantée d'arbres. C'était en 1854.

Trois ans après, le 27 août 1857, le nouvel hippodrome qui avait 66 hectares — ni plus ni moins — était inauguré impérialement.

LA CRÉATION DU GRAND PRIX

Morny a créé Longchamp; il fondera Deauville. Le duc était l'animateur du sport hippique, qui, encore, ne touchait pas le populaire. Il sentait que les Courses ne vivraient qu'avec le concours de la foule. Jusqu'ici, c'était un plaisir de caste. Comment battre l'Angleterre sans la collaboration du suffrage universel?

Il fallait, en somme, trouver l'équivalent (en popularité) du Derby d'Epsom. Il pensa à une grande épreuve internationale — c'est-à-dire qui amenât les chevaux anglais à Longchamp, couronnée par un prix considérable, une grosse somme, un chiffre à frapper l'imagination. Il demanda, comme il pouvait le faire, sur un ton sans réplique, au Conseil municipal de Paris une subvention; il en demanda aux cinq grandes compagnies de chemin de fer; de quoi parfaire la somme 1.

Le dimanche 3 mai 1863, jour des élections générales, le premier Grand Prix de Paris fut couru. La foule qu'espérait Morny se rua sur Longchamp. Les

^{1.} En 1929, le Grand Prix de Paris vaut un million au gagnant, soit 800.000 francs de prix, plus la part sur les entrées et les forfaits.

Anglais étaient venus en grand nombre assister à la course. The Ranger, leur cheval, fut vainqueur. La meilleure bête française, La Toucques, était seconde à une longueur et demie. Damier, de l'écurie Morny, achevait le parcours fort loin du gagnant.

Naturellement, la déception fut grande. Les gens se demandaient avec peine si l'on avait créé ce prix dans le seul but d'enrichir des propriétaires anglais. Morny

tenait cependant à son idée.

En 1864, Blair Athol passa la Manche dans une auréole pour venir disputer le Grand Prix. C'était un cheval incomparable. Les Français, par avance, furent dans la consternation. Bois-Roussel, un cheval de M.H. Delamarre, qui avait gagné le Derby de Chantilly, était notre champion. Des fanatiques le soutenaient contre toute vraisemblance.

La Course eut lieu. Vermouth, monté par un jeune jockey, Kitchener, partit en tête. Il avait mission de faire le jeu de Bois-Roussel, son camarade d'écurie. Bois-Roussel tomba boîteux, comme on parle, au cours de l'épreuve. Vermouth, heureusement, tint son avance durant toute la course et battit Blair Athol.

Les cris de la foule montèrent de la plaine de Longchamp en rumeurs étonnantes. On les entendit depuis Saint-Cloud, depuis Meudon. Les rires se mariaient aux armes. Morny embrassa M. Delamarre sans souci de l'étiquette. Ils avaient, tous, sauvé la France.

A distance, on peut trouver ceci assez naïf; car, en somme, Vermouth était anglo-arabe; le jockey Kitchener, Anglais de pur sang, son entraîneur, un Carter. Mais quoi! Qui n'a pas eu son enthousiasme déréglé à la victoire de son champion? Nous acclamons El Ouaffi ou Siki!

Le Jochey Club, le soir, illumina. L'Empire venait de remporter une victoire. Morny, homme de politique, homme de cheval, réunissait toutes les grâces de la Veine.

L'année suivante, en 1865, Gladiateur, fils de Monarque, Gladiateur l'incomparable, s'en fut battre chez eux, nos rivaux anglais, en gagnant le Derby d'Epsom.

Il gagnait, tout de même, le Grand Prix de Paris,

peu après.

III

LE PREMIER DERBY DE CHANTILLY

On n'a pas oublié la légende, où déjà la fable s'enroule à la vérité, qui veut que Chantilly ait été dédié aux chevaux par le prince Lobanoff, hôte du duc d'Aumale. Ce prince russe, en 1833, défia quelques sportsmen sur la pelouse étalée devant les Grandes Écuries et par ainsi initia le sport et le pur sang. C'est déjà une légende, vous dis-je! Toujours est-il que la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France qui venait de se fonder, adopta Chantilly que vantaient les hôtes du duc. En 1834, deux réunions eurent lieu devant les Grandes Ecuries. L'an suivant, le succès de Chantilly fut si grand que la Société d'Encouragement décida de fonder une épreuve le prix du Jockey-Club (Derby français) qui se courrait sur 2.400 mètres en juin, à Chantilly, et serait réservée aux chevaux de trois ans. Le vainqueur recevrait 5.000 francs!

Le duc d'Orléans offrit un prix de 3.500 francs, le duc d'Aumale, un prix de 2.000 francs pour la réunion du jour du Derby, M. de Rothschild, à son tour, donna une Coupe d'or, ce qui fit dire à Jules Janin, dans une chronique où l'image fleurissait aisément : « Miss Annette — vainqueur d'une course qui suivit le

Jockey-Club — sans se montrer plus fière, mangeait

son avoine dans une coupe d'or... 1 »

Le premier Derby français fut couru le 24 avril 1836 devant une foule élégante. Le temps était gris, froid. Cependant le Paris mondain était venu par la route, en grande tenue romantique. Il y eut des fanfares, et les dandys caracolèrent à l'anglaise, jusque sur la

pelouse et la piste.

Les chevaux du Derby: Brougham, du haras royal de Meudon, Frank et Icare, à Lord Seymour, Nain à M. Fasquel, Bolide à M. Auguste Dupin, ne furent pas très remarqués par les snobs qui vraiment ne distinguaient rien de particulier qu'eux dans cette réunion inaugurale. Les pur sang couraient sur un tour et quart de piste, portant 100 livres. Frank gagna ce premier Prix du Jockey-Club.

La journée fut achevée par une course de haies

réservée aux gentlemen.

1. A Chantilly, le Prix de Diane, réservé aux pouliches, est couru sur 2.200 mètres, en automne; en juillet, les

deux ans y disputent le critérium de classement.

Le prix du Jockey-Club, qui a atteint avec les entrées dans la course, 300.000 francs, en 1929, est passé par les étapes suivantes : 5.000 francs en 1836, 50.000 en 1877, 100.000 en 1897, 130.000 en 1921, 200.000 en 1924.

LE JOCKEY CLUB (ANGLAIS)

Nous avons copié des Anglais l'organisation des Courses. Il nous a donc fallu notre Jockey-Club. Ce directoire du monde hippique, en 1851, se scinda : il y eut désormais un Cercle : Le Jockey-Club qui ne fut pas exclusivement sportif et la Société d'Encouragement qui eut la direction des Courses de plat.

Le Jockey Club jouit, outre-Manche, d'une autorité énorme, presqu'une autorité morale qu'il tient du consentement général. C'est un souverain dans son domaine. Ses décisions sont pour l'Anglais des lois. Le Jockey est un conseil où voisinent les princes, les

bourgeois, l'élite des sportifs.

Le Jockey Club (anglais) fut fondé en 1750. Il tint, tout d'abord, ses assemblées à la taverne « Star and Garter », soit à Saint-James, soit au « Red Lion », à Newmarket. Le « Jockey » édifia en 1752 à Newmarket, un pavillon, « The Jockey Club Rooms », où ses séances eurent lieu. L'année suivante fut disputée la première course plate réservée aux chevaux des membres du Club.

Le Jockey fit, pour la première fois, acte de législateur le 24 mars 1758. Il édicta, ce jour-là, les mesures concernant le pesage des jockeys. Le 6 septembre 1767, il régla le recrutement de ses membres. Les plus grands noms d'Angleterre s'inscrivirent immédiatement sur ses registres : S. A. le duc de Cumberland, ducs d'York, de Devonshire, Hamilton, Grafton, les lords Goldolphin, Rockingham, Grosvenor, marquis de Barrymore, Guillaume IV, George IV, Philippe-Égalité, etc...

L'autorité de ce conseil suprême s'accrut de jour en

jour.

Le Jockey élargit ses attributions. Son règlement parut en 1771. En 1831, il acquit, moyennant quatre mille cinq cents livres, les terrains qu'il occupe encore à Newmarket.

Epsom en 1844 passa sous sa juridiction. Ascot en 1857, Godwood en 1878. Depuis lors tous les hippodromes de la Grande-Bretagne en dépendent. Toutefois les courses à obstacles relèvent du Grand National. Les décisions de l'une de ces deux autorités, depuis 1866, sont applicables sur les hippodromes régis par l'autre. Les grandes sociétés européennes et américaines ont adopté les principes et les règlements de l'Union britannique.

PARI MUTUEL

A. — L'ANCÊTRE

Un industriel avisé, ainsi parlent les livres, M. Joseph Oller eut l'idée, afin d'éviter les fraudes au pari, de construire des voitures, compartimentées, à guichets, qui délivrèrent des tickets et payèrent les gagnants. Ceci s'appelait l'Agence des Poules. Elle fonctionna pour la première fois à l'hippodrome de La Marche, le 5 mars 1865. Le succès contraignit M. Oller à développer son invention qui parut sur tous les champs de Courses. Son système modifié par luimême devint un beau jour les Paris Mutuels que nous

connaissons — ou presque.

Presque, dis-je! Il comportait d'ingénieux agréments et des complications amusantes qui ont disparu. Par exemple, une combinaison consistait à désigner trois gagnants dans la journée. Dans le cas où nul parieur n'aurait trouvé cette combinaison, les sommes engagées sur elle ce jour-là s'ajoutaient aux enjeux. Les parieurs pouvaient suivre sur un tableau enregistreur les fluctuations de la cote des chevaux joués. M. Oller prélevait sur les jeux une commission de dix pour cent, qu'il abaissa à la prospérité de son affaire, à cinq pour cent.

Le succès de ce Mutuel dépassa les prévisions. Ce fut parfois du délire. Les rapports fantastiques qu'il semblait provoquer n'étaient pas pour calmer l'engouement. Des scènes de folie collective se produisaient autour des guichets. A Paris, dans les salons, sur le Boulevard, on ne parlait que des Paris Mutuels.

Le chiffre des opérations du Pari Mutuel s'éleva en 1868, à cinq millions. Les journaux tinrent pour scandaleuse cette prospérité. La faveur du système

Oller ne fit que s'accroître.

Le Mutuel n'avait pas aboli d'ailleurs le Pari à la cote. Le Parquet fut saisi par les moralistes que la folie croissante du jeu effrayait. Il poursuivit les établissements de Poules et de Paris Mutuels. Les premiers furent assimilés aux loteries prohibées par la loi de 1836. En ce qui concerne les Paris Mutuels, le tribunal, puis la Cour de Cassation estimèrent qu'ils ne tombaient pas sous le coup de la loi de 1836, ni des articles 410 et 475 du Code Pénal.

A la reprise des Courses, le 17 septembre 1871, les voitures à Paris Mutuels reparurent sur les hippodromes, Le succès en fut encore énorme et le Parquet s'émut à nouveau. Cette fois, le Pari Mutuel fut condamné par le tribunal, la Cour d'Appel et la Cour de Cassation. Il laissa le champ libre au pari à la cote. En 1887, une nouvelle vague de moralisme amena la suppression de tous les paris. Les hippodromes furent des lieux solitaires et mélancoliques. Le Gouvernement autorisa alors un totalisateur, importé d'Allemagne, qu'Oller avait déjà inventé bien des années auparavant. En 1891, une nouvelle interdiction des paris obtint les mêmes résultats.

Le Pari Mutuel rétabli règne depuis, en maître.

Une campagne active de presse s'efforce d'obtenir l'établissement des guichets de Pari Mutuel « en ville », pendant la matinée. Ces bureaux permettraient, disent

les spécialistes, de contrôler une part des sommes qui vont aux petits books et sur lesquels rien ne peut être prélevé.

On propose encore la création d'une corporation de teneurs de livres qui, agréée par l'État, recevrait les paris qui vont aux seigneurs books.

B. — CE QU'IL DONNE A L'ÉTAT

Peut-être quelques personnes malchanceuses serontelles consolées d'apprendre à quoi sert la dîme que prélève le Pari Mutuel; quant aux veinards, qui sont généreux, ils seront satisfaits de savoir dans quelles proportions ils participent à de bonnes œuvres.

Le Pari Mutuel, inventé par M. Oller, est organisé, sur la plupart des hippodromes parisiens, selon son système, et même, dit-on, par les soins de ses descendants. Sur le champ de Courses de Vincennes, M. Chau-

vin, qui a quelque peu modifié le système Oller, est chargé de l'organisation du Pari.

En province, les deux organisations se partagent les

hippodromes.

La Société d'Encouragement organise elle-même à Longchamp, à Chantilly, à Deauville, son Pari Mutuel, mais selon le système Oller.

Ces détails permettent de comprendre quelques variations dont les joueurs sont plus amusés qu'agacés.

Il va sans dire que, sans Pari Mutuel, les Courses perdraient les trois-quarts de leur clientèle, qui aime certes le beau décor du champ, mais à qui surtout le frisson du joueur est cher, est nécessaire.

Les books plaisent à une catégorie raffinée (j'entends comme joueuse) ou empêchée par les circonstances; le Pari Mutuel donne tous apaisements, comme on dit,

aux plus méfiants. Son aspect administratif rassure

les plus économes.

Il est surveillé par des commissaires soumis à l'agrément de la direction des Haras au ministère de l'Agriculture et je crois bien que ces comptables qui sont désignés par des sportifs, les gentlemen surveillant les Haras, y prennent un prestige dont la foule est contente. Leurs chiffres en outre sont vérifiés de près par la Direction de la Comptabilité du même ministère.

J'ai dit la dîme : en réalité, un prélèvement d'onze pour cent est effectué sur le montant des sommes engagées au Pari Mutuel — avant toute répartition,

naturellement.

A Paris, 7 % de ce prélèvement reviennent à l'État; 4% aux Sociétés. En province, les proportions sont renversées, c'est 4 % qui sont attribués à l'État et

7.% aux Sociétés.

Il ne s'agissait, en 1892, date du rétablissement du Pari Mutuel, que d'encourager le sport hippique. Mais l'appétit, comme dit l'autre, vient en mangeant : on songea bientôt à encourager plusieurs choses utiles avec l'argent de nos bons joueurs.

Et voici, ainsi que je l'ai dit, de quoi les consoler

un peu.

La part de l'État est répartie selon les proportions suivantes : 1,50 % pour les subventions à l'élevage, 2 % pour la bienfaisance, 1 % pour les adductions d'eau dans les régions dévastées : 1 % pour les travaux d'assainissement (prélevé sur le pourcentage parisien), 1 % pour les œuvres de Paris. Enfin 0,50 % prélevés sur les hippodromes de toute la France destinés à l'enseignement agricole et vétérinaire.

En province, la part de l'État est fractionnée de la façon suivante : 1,50 % pour l'élevage, 2 % pour la bienfaisance, 0,50 % pour les enseignements agricoles

et vétérinaires.

Les joueurs ont engagé au cours de l'année 1927 sur les hippodromes parisiens : 1.429.000.000 francs et sur les hippodromes 226 millions, soit 1.655.000.000 en tout.

Les prélèvements ont donné, en 1926, en chiffres ronds, 108 millions à l'État.

La plus grande partie du milliard et 655 millions du Mutuel revient, nous l'avons dit, aux joueurs. Mais les millions qu'on en distrait pour le plus grand bien de la

collectivité, inquiètent les puritains du jeu.

Eh bien! Qu'ils sachent que des commissions, généralement compétentes — disons même qu'elles le sont presque toujours — dispensent les millions avec soin aux œuvres charitables et aux institutions d'une valeur « sociale » reconnue.

Prenons les chiffres de 1926.

A qui voudriez-vous, par exemple, que revinssent les 33 millions consacrés aux œuvres de la bienfaisance, sinon au ministère dédié au Travail et à l'Hygiène?

Il n'en était pas ainsi auparavant. Le ministère de l'Intérieur, chargé de l'Assistance publique, distribuait cette manne. Mais, depuis la création de ce nouveau ministère (ou sous-secrétariat selon les temps) du Travail et de l'Hygiène, c'est lui qui attribue aux hôpitaux, aux hospices, à l'Assistance publique la part qui leur revient de l'argent prélevé sur les mises des joueurs.

Les sommes destinées aux adductions d'eau, soit environ 14 millions, c'est la Direction des Eaux et Forêts (ministère de l'Agriculture) qui les gouverne.

La même somme revient aux Régions dévastées pour

les travaux d'assainissement et d'hygiène.

La dotation des enseignements agricole et vétérinaire, représentant près de 8 millions, dépend naturellement de la Direction de l'Agriculture, rue de Varenne.

La Direction des Haras, au ministère de l'Agriculture, ajoute aux crédits budgétaires qui lui sont impartis pour les soins de l'élevage et du sport hippique, les 24 millions de prélèvement.

Elle subventionne les sociétés, encourage les éleveurs, entretient les haras, crée des épreuves dotées de prix. C'est le seul argent qui, venu du sport hippique,

y retourne.

Les Sociétés de Courses reçoivent ainsi une aide qui leur permet de déployer chacune le merveilleux calen-

drier sportif que l'on connaît.

Une illusion assez répandue, c'est qu'elles font des affaires d'or! Quelle plaisanterie! Et d'abord, elles n'ont pas le droit de faire des bénéfices. Leur budget, sévèrement contrôlé, ne doit pas légalement comporter de titre : bénéfices.

Leurs recettes, qui comprennent les entrées aux champs, les 4 % du prélèvement parisien et les 7 du prélèvement provincial, les subventions distillées par la Direction des Haras doivent entièrement revenir à l'Hippisme. On ne sait pas assez que ces millions ne

suffisent pas à leurs énormes dépenses.

En général, la moitié des sommes encaissées par les Sociétés est nécessaire à l'entretien des hippodromes et à leur bonne « exploitation ». L'autre moitié est affectée aux primes à l'élevage, aux allocations ou prix, en somme à l'encouragement de ce qu'on appelle communément l'amélioration de la race chevaline de pur sang, ou de demi-sang.

On ne sedoute pas du nombre considérable de joueurs qui négligent de toucher leurs gains. Les Sociétés sont autorisées à s'attribuer les tickets qui n'ont pas été touchés dans le délai de sept jours, à compter du jour de l'épreuve. Quelques millions (1.220.000 francs

en 1927) tombent ainsi dans les caisses.

Ces millions ont une destination un peu différente

de celles du prélèvement; ils vont automatiquement aux caisses de prévoyance et de secours du personnel des Sociétés et à l'Assistance Publique, pour ses pauvres.

On voit souvent sur la pelouse — et parfois au pesage — de braves gens qui ramassent de petits papiers, les tournent, les retournent. Ils savent, eux, que les joueurs négligents ont jeté leurs bons tickets. Ils savent aussi que les rageurs ont abandonné les tickets des petites cotes. Certains finauds se font ainsi de bonnes journées avec la négligence, l'étour-derie ou la mauvaise humeur de leurs contemporains.

En somme, 89 % des sommes engagées au Pari Mutuel retrouvent les joueurs. Un peu plus de 11 % (si l'on tient compte des impayés) vont à la Bienfaisance, à l'Hygiène du pays, aux régions dévastées et au sport hippique lui-même.

Tout notre argent n'est donc pas perdu...

C. — LE JEU DES STATISTIQUES

Au cours de l'année 1927, c'est sur le champ de Courses de Vincennes que le plus gros chiffre d'enjeux a été réalisé avec 274 millions. Celui de Longchamp vient après avec 260 millions de francs; puis ceux d'Auteuil, avec 250 millions de francs; de Saint-Cloud, 210 millions; d'Enghien, 133 millions; du Tremblay, 126 millions; de Maisons-Laffitte, 99 millions; de Chantilly, 44 millions; de Deauville, 29 millions; de Caen, 3 millions, et du Pin, 43.000 francs.

Le nombre des réunions données par les cinq sociétés parisiennes s'est élevé, pour l'année 1927, à 326, dont 70 à Vincennes, 46 à Enghien, 45 à Auteuil, 43 à Saint-Cloud, 33 au Tremblay, 29 à Longchamp, 28 à Maisons-Laffitte, etc.

Pour ce qui est des hippodromes de province sur lesquels 1.049 réunions ont été données en 1927 par 480 sociétés, c'est celui de Marseille qui a réalisé le plus gros contingent d'enjeux avec 37 millions. Lyon vient ensuite avec 27 millions; puis Nice 18 millions, Bordeaux 12 millions, Cannes 12 millions, Compiègne 7 millions, Dieppe 7 millions, Vichy 5 millions, etc.

Certaines épreuves, comme on se l'imagine aisément, provoquent des enjeux extrêmement élevés. Ainsi, lors du Grand Prix de Paris de 1927, il a été engagé 15 millions 200.000 francs; pour le Grand Steeple,

11 millions 1/2; pour le Derby, 9 millions, etc.

D. — TOTALISATEUR 1

Le mercredi 28 mars 1928 a été un événement considérable pour les turfistes et pour Longchamp. Le

1. Cette dépêche de Paris-Midi ne manque pas de saveur :

UN BOOKMAKER MÉCANIQUE: Londres, 8 déc. 1927:

Un « bookmaker mécanique », qui effectue toutes les opérations qu'opèrent habituellement ses confrères hommes, sauf celles de crier les cotes, telle est l'invention qui est actuellement mise au point aux usines Amplion à Slough.

Il semble que cet appareil soit bien supérieur à tous les

modèles de totalisateurs actuellement employés.

Il a été inventé, un peu par hasard d'ailleurs, par un jeune mathématicien d'Oxford, M. Hamilton, qui étudiait

à Malvern College et n'a que 29 ans.

Ce jeune homme fut intéressé par les différentes sortes, de jeux de hasard, au point de vue mathématique, s'entend, et commença un livre destiné à démontrer, avec chiffres à l'appui, que le jeu ne pouvait apporter que déboires, quelle que soit la méthode employée. Son argu

Totalisateur a été inauguré. C'est une formidable machine à débiter les tickets de pari. La répartition est obtenue avec une rapidité qui touche les joueurs. L'unification des rapports du Pari Mutuel dans les diverses enceintes a été, du même coup, réalisée.

La physionomie de Longchamp en a été modifiée, au grand plaisir des pelousards qui, eux aussi, disposent maintenant de tribunes édifiées sur les nouveaux

guichets du Pari Mutuel.

mentation lui donnait toute satisfaction jusqu'au moment où il aborda l'étude du jeu « placé ».

A cet endroit, sa théorie se trouva mise en échec.

Au lieu de prouver que le joueur « placé » devait fatalement perdre, il mit sur pied un système par lequel il devait forcément gagner. Afin de vérifier sa théorie, il l'expérimenta sur les champs de courses et après avoir gagné très souvent, il finit par recevoir une lettre de son bookmaker qui le priait de s'adresser à un autre intermédiaire.

Lorsque le totalisateur fut introduit sur les champs de courses britanniques, M. Hamilton pensa que cet appareil ne valait pas un bookmaker à chapeau melon pour attirer la clientèle des parieurs et il décida de créer une machine combinant le populaire « book » à parapluie et le « tote » (totalisateur).

Il pensa que chaque turfiste désirait connaître la toute dernière cote et non pas seulement celle du départ de la

course indiquée par le « tote ».

Il construisit donc un appareil indiquant à chaque joueur la cote du cheval qu'il joue au moment où il le

joue et non au départ de la course.

La machine est relativement simple et se compose surtout d'un calculateur électrique qui fonctionne automatiquement aussitôt reçu l'argent des parieurs, et donne les cotes de chaque cheval sur un ticket délivré au parieur, celles-ci apparaissant en même temps su: des « voyants ».

On pense que d'ici deux mois, une machine de ce modèle fonctionnera sur un champ de courses. Des ingénieurs du contrôle du Pari Mutuel en inspectent la fabri-

cation.

Je n'ai pas entendu parler des conséquences de cette invention.

ÉCURIES FRANÇAISES

Depuis 1833, que de chevaux ont passé sur la pelouse, que de propriétaires au pesage! Un livre ne

suffirait pas pour en faire le recueil.

Monarque, Dollar, Trocadéro, Boïard, Flageolet!... Gladiator, que les haras allèrent chercher en Angleterre, fut le père d'une lignée célèbre; ses fils sont les

premiers « producteurs indigènes ».

Et les premiers propriétaires Français, il faut garder aussi leurs noms: H. Delamarre, Lupin, J.-C. Lefèvre, Aumont, duc de Morny, de Vanteaux, comte de Lagrange, Pierre Donon, André Delâtre, Say, Abeille,

Deschamps, de Brémond...

J'en passe, et voici Edmond Blanc dont les couleurs sont connues du moindre chauffeur de la pelouse. C'est Edmond Blanc qui acheta un million, chiffre alors colossal, Flying Fox dont la génération fut magnificente, et qui eut Georges Stern pour jockey. Cela décèle une fortune, de la politique et de l'art.

Les écuries Delamarre, Lupin, J.-C. Lefèvre, sous le second Empire, donnèrent un élément premier à ce qu'on appelle avec quelque présomption l'élevage et l'entraînement français. (J.-C. Lefèvre était, en 1872, le propriétaire qui gagnait le plus sur le turf anglais).

Ce n'est que longtemps après, que l'art hippique français se révéla. Mais il ne faut pas oublier que le pur sang dégénère ici et qu'il faut retourner souvent aux sources.

L'écurie Jean Prat, l'écurie Édouard de Rothschild, qui font toujours courir avec honneur remontent à ces temps lointains, au siècle dernier.

L'écurie du baron Finot travailla surtout pour les courses d'obstacles ; l'écurie Veil-Picard a suivi cette tradition.

De nombreux propriétaires français « font courir » qui n'ont pas le nom, la réputation de ceux que je viens de nommer, car il s'agit de considérables organisations et de colossales fortunes prodiguées à un gain problématique, mais certains d'entre eux ont consacré des millions aux Courses et ont eu des succès retentissants: MM. James Hennessy, Marcel Boussac, Max de Rivaud, comte Louis de Rivaud 1, Mme Edmond Blanc, Robert Lazard, Homberg, Wattinne, Beauvois, Olry-Ræderer, Jean Stern, Wertheimer, etc. M. Moulines, qui acheta il y a quelques années seulement une partie de l'établissement de Michel Pantall, a fondé à Chantilly une écurie qui, tout de suite, s'est distinguée. Venu tard sur le turf, M. Moulines dirige lui-même son écurie avec une remarquable chance et du talent. Un de ses représentants, Fiterari a gagné le Grand Prix de Paris de 1928, devançant Mon Talisman.

^{1.} Propriétaire défunt de Diplomate, Le Pallet, Le Corrège, Balmoral. La casaque blanche à pois rouge qui devenait légendaire a disparu.

VII

GEORGE STERN

Un type de jockey, qualités et défauts à l'excès. Durant trente années, George Stern a été un nom éclatant sur le programme; son visage tanné, rond, que la toque enfoncée comme un casque faisait ressembler à la figure d'un centurion, est gravé dans le souvenir de cent mille personnes. Des joueurs ont accompagné, leur vie durant, la chance de Stern.

Il était petit mais musclé, carré, des bras de lutteur, une énergie farouche, une habileté qui touche à la rouerie, des coups de tête et des colères, un métier et

un sang-froid très personnels.

A neuf ans, il monte déjà, et boxe les apprentis qui ne le laissent pas gagner les galops. En 1898, à Colombes il enlève sa première course, monté sur Finlas, qui appartient à son père. Il a 14 ans. Déjà, c'était un volontaire. Il arrive exténué, presque déconfit. L'année suivante il mène un cheval de M. Paul Aumont, Rembrandt, et s'attribue la Coupe, à Longchamp. Il était célèbre.

Edmond Blanc qui savait choisir les chevaux et les hommes distingua ce garçon têtu. Il lui fit endosser la casaque orange. Certes, il ne lui donna pour montures que des chevaux entraînés par Denman, c'est-à-dire qui étaient à sa taille pour l'énergie. George Stern compta, durant l'année de l'Exposition, 91 victoires. Il effaçait, à 16 ans, les as, tels que Pratt, Dood, Watkins. En 1901, Stern gagna son premier Derby. Il devait en gagner six en moins de vingt ans et trois Grands Prix.

En 1902, George Stern donna sa mesure. Les Américains arrivaient. Sur les talons de Tod Sloan, venaient les Milton Henry et les Johnny Reiff, ces

prodiges.

Que faire contre ces démons qui connaissaient toutes les façons de berner, de tromper, de séduire la victoire. George Stern alors ne se classait même pas. Cependant il modifiait en silence son métier. Il gagnait le Derby et le Grand Prix de Paris en 1904. Il avait compris la leçon. Il battait ses maîtres.

De 1908 à 1914, Stern est le roi du turf. Il est une puissance. Il monte Brûleur et le porte à la victoire, au Grand Prix de 1913; en 1914, c'est Sardanapale qu'il monte et avec qui il vainc, encore — et qui?

O'Neill!

De Paris à Epsom, de Berlin à Vienne ou à Rome, de Saint-Sébastien à Bucarest, il s'adjuge tous les derbys.

Bref, en 1914, il célèbre, le verre au poing, sa mil-

lième victoire.

Les hostilités passées, il monte pour M. Cohn, puis pour M. Boussac, dont il devient l'un des entraîneurs; il entraîne pour quelques propriétaires encore. Il gagne encore des courses, mais il s'est alourdi malgré une sévère lutte contre « le poids ». En 1922, il gagne un dernier Derby avec l'un de ses pensionnaires, Ramus.

Sa fortune s'est accrue par d'heureuses spéculations. Il fut l'un des bénéficiaires du « boom » sur les caoutchoucs. Ceci compense cela. Comme il avait des goûts dispendieux et qu'il avait l'orgueil d'entretenir un équipage de chasse à courre, il monta presque jus-

qu'à la fin, jusqu'au déclin.

Il était magistral; il était audacieux. Il mit vingt starters dans sa poche et souffla deux cents départs. Son toupet n'avait pas de limites. Il se défendait devant les commissaires comme il le faisait sur la piste. Pour gagner, il passait à travers tout; rien ne lui coûtait ni même d'abîmer un Brûleur ou de mésuser d'un Ksaw, d'un Astérus.

Vingt batailles qu'il livra demeurent aux annales. La lutte avec Reiff, sa victoire sur O'Neill, son aventure avec Ransch... Ils montaient Ajax et Turenne,

Ransch et Stern.

Turenne, à 300 mètres du poteau, était détaché; Ajax bloqué. Stern cherchait un passage parmi les chevaux défaits. Il reconnut Alec Carter, devant lui, qui renonçait :

- Alec, rugit Stern, place! Place, je gagne!

Alec fit une ouverture. Stern y glissa Ajax. Il gagna d'une demi-longueur.

Il avait ce coup d'œil et cet égoïsme des vieux triomphateurs. Cette audace qui frise le mensonge, ce truquage qui frôle l'inspiration.

Une puissance formidable rayonnait de ce petit athlète aux jambes arquées. Le public lui accordait du génie. Il avait à coup sûr un prodigieux talent.

Dans une course, il tint la queue d'un cheval serré à la corde, qui le précédait, jusqu'à dix mètres du juge, et comme on lui en faisait le reproche, cyniquement :

— Ce ne serait pas la peine qu'on nous payât cent mille francs par an, si nous ne connaissions pas notre métier!

Il disait cela pour s'excuser d'avoir cherché la victoire à tout prix. Elle lui était nécessaire comme l'air.

Il est mort en 1928, à 44 ans, d'une crise d'urémie — et peut-être de se voir vaincu.

VIII

LA FIN DU PUR SANG : ÉPINARD, RABELAIS ET Cie

Un pur sang, autrefois, s'il ne réussissait pas dans les courses de plat, s'en allait aux obstacles. Il finissait là sa carrière, souvent par un accident. A présent, — je l'ai dit — d'importants propriétaires n'hésitent a pas à entraîner pour les Courses d'obstacles des chevaux de Grand prix. L'écurie Octave Homberg et l'écurie Veil-Picard se sont fait une spécialité du steeple et des haies.

Les meilleurs chevaux finissent leur vie au haras. Javelot est au Haras du Pin. Epinard a fait la monte quelque temps à Vichy. Ses nombreux fils apparaissent sur les hippodromes. Epinal 1, l'aîné de ses enfants, n'a pas eu beaucoup de succès, mais Lafayette, mais Epicure, mais Pistache, nous étonneront peut-être, si l'on en croit M. Charles Bartholomew fils, qui les entraîne pour M. Wertheimer.

Le célèbre cheval qui vivait ses glorieux jours de sire dans un haras du centre, retourna en Amérique

I. L'an passé, Epinal avait deux ans. Il courait le Saint-Firmin. Lorsqu'il sortit des écuries, ce fut une déception : il portait des lunettes et un capuchon. Ces enfants du génie!...

en 1926. Le pur sang le plus célèbre sans doute depuis un siècle fut amené de l'autre côté de l'Atlantique, au haras de M. James Cox Brady, à Lexington (Kentucky). Les meilleures poulinières américaines étaient retenues

pour lui. Se souvient-on des débuts d'Epinard?

L'entraîneur Leigh essayait un jour des poulains à Chantilly. Epinard, fils de Badajoz, parti sur une piste deux cents mètres derrière les chevaux d'une autre maison, les rejoignit au bout de 6 ou 700 mètres. L'entraîneur vérifia peu après que le poulain de M. Pierre Wertheimer était le plus vite qu'on ait connu depuis vingt ans. Epinard commença sa brève et fantasque carrière. Il gagna, à deux ans, cinq courses sur six. Dans la sixième, il demeura au poteau. Ce fut un émerveillement. Les origines d'Epinard ne présageaient aucunement la qualité qu'il montrait. Cet alezan doré était bien taillé, un rein d'une puissance rare, une « chasse de l'arrière-main » impressionnante.

A trois ans, il ne courut pas. On le réservait. Il s'en alla en Angleterre et commença la série impressionnante de ces défaites qui ont fait sa gloire. Le handicaper de Goodwood fut une promenade. Le handicaper de Cambridgeshire, pour l'automne, lui donna le poids maximum. Epinard faillit gagner. Verdict, bête excellente, à qui il rendait dix-sept livres, le battit d'une encolure.

Pour cette défaite, les amateurs anglais firent à Epinard un succès. On le considéra comme le meilleur

poulain d'Europe.

C'est à cette époque de son étonnante carrière qu'Epinard courut un match, à Saint-Cloud, contre Sir Galahad, à qui il rendait cinq kilogs! Epinard ne fut battu que d'une courte encolure. On avait organisé des trains spéciaux pour amener de Londres les sportsmen. Ils furent déçus, mais attribuèrent la défaite du

cheval à la monte de Haynes et à l'habileté de O'Neill qui montait sir Galahad.

Et ce fut l'aventure américaine.

Epinard traversa pour la première fois l'Atlantique par mauvais temps. Tous les matins, les journaux du monde donnaient son bulletin de santé. Il arriva sur les terrains si durs de là-bas assez las et d'ailleurs surpris par le climat et les pistes. Il courut contre les meilleurs et succomba d'un rien, à chaque fois battant des records de vitesse.

Enfin, dans la dernière course, il se fêla le sabot. Sa carrière étonnante s'achevait ainsi sur le terrain de ses exploits.

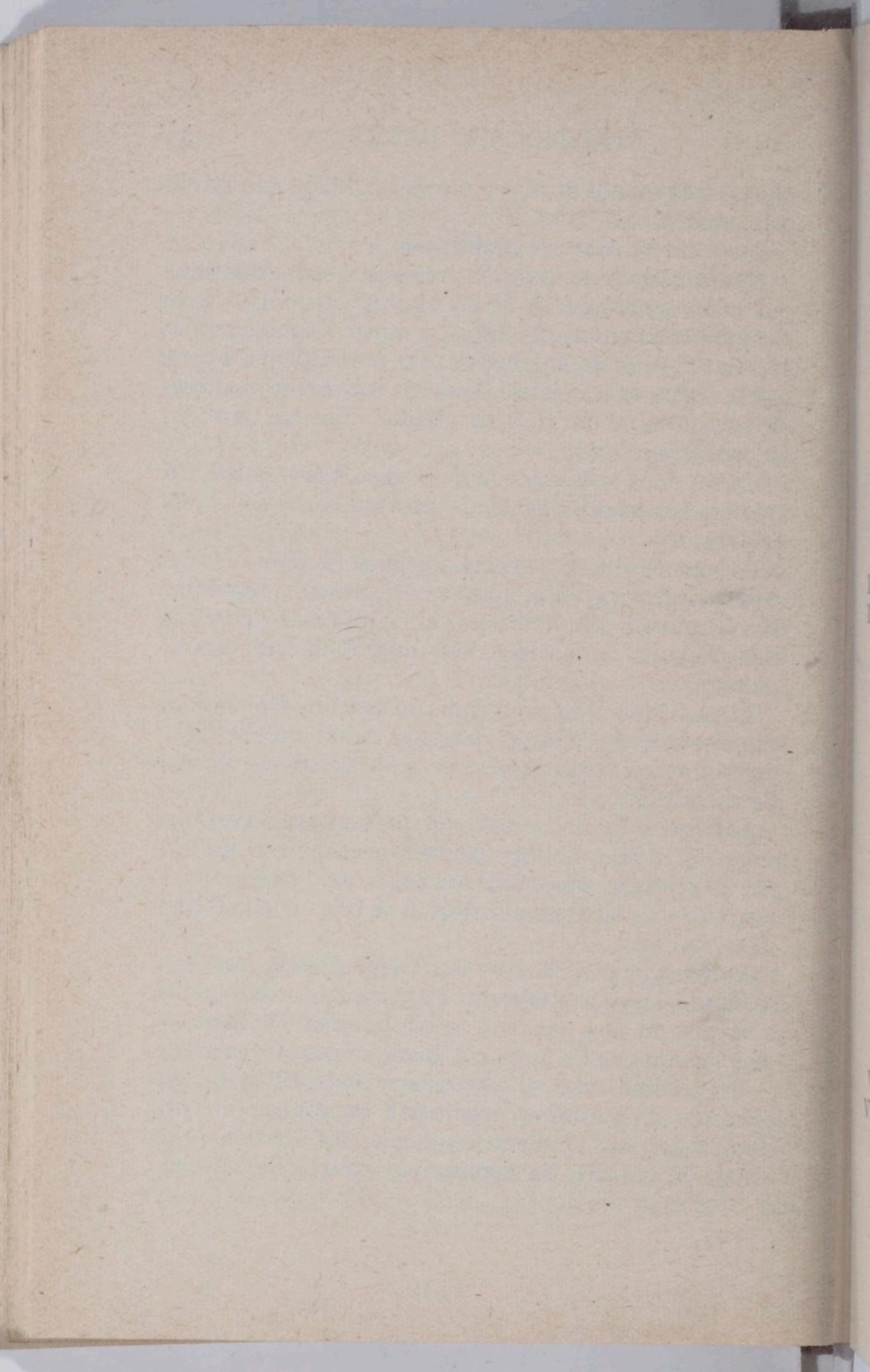
Le monde entier a répété son histoire. Ses défaites si extraordinaires en firent une bête presque légendaire. Il vécut dans son haras une retraite assez active, et bientôt nous connaîtrons la qualité de ses descendants.

L'Amérique s'est souvenue du célèbre Epinard, et elle l'enleva à l'élevage français. C'est qu'elle avait gardé un bon souvenir de ses exploits sur ses champs de sable dur.

Les pur sang « courent » à présent une aventure nouvelle. Ayala, à l'âge de trente ans, fut « greffé » par le docteur Voronoff. Au cours de l'opération, le vieux sire se débattit si fort qu'il se brisa une vertèbre. Il en mourut.

Rabelais, le père de Verdun, Durbar, Biribi, Radamès, Rire aux larmes, Rialto et d'autres chevaux connus, à vingt-huit ans, vient de subir la « voronofisation ». Une pneumonie l'a emporté, deux jours après la greffe.

En somme, vaut-il pas mieux finir ainsi, qu'aux branches d'un tilbury provincial, ou même à l'écurie d'un maréchal de France, soigné par l'ordonnance, armée du fameux, du soldatesque manche de fourche?



TABLE

II

LE SPORT EST UNE ÉVASION.....

LES LÉGISLATEURS DU SPORT HIPPIQUE	II
PREMIÈRE PARTIE	
CHANTILLY	
OU LA CITÉ DU PUR SANG	
I. Chantilly	17
II. Les terrains et les pistes	21
III. Les chevaux dans la forêt	26
IV. L'entraîneur	29
V. Une famille d'entraîneurs	32
VI. La sélection des chevaux	37
VII. Le travail	42
VIII. Les jockeys et les lads	48
IX. Le pasteur (M. Jennings)	54
X. Une journée de Derby	58
XI. La journée des Pouliches ou Chantilly	
en grisaille	65

DEUXIÈME PARTIE

MAISONS-LAFFITTE

CENTRE DE L'ENTRAÎNEMENT FRANÇAIS

CENTRE DE L'ENTRAINEMENT FRANÇAIS	
I. Du parc au champ de courses II. L'entraîneur français III. La méthode de Maisons IV. Une création de M. Lieux V. Le lad de Maisons VI. Personnages pervers	72 75 79 83 86 90
TROISIÈME PARTIE	
DEAUVILLE	
OU LA NAISSANCE DE LA GLOIRE	
I. Yearling, petit roi	95 99 106
QUATRIÈME PARTIE	
SUR LES CHAMPS DE COURSES	
I. LONGCHAMP: Une première ou Cadum a	

gagné Surprises du Grand Prix.....

115

118

	TABLE	237
IV. J	AUTEUIL: Auteuil « rouvre » ses pistes fraîches	122 124 127 134 140 145
	CINQUIÈME PARTIE	
	FIGURES	
II. I III. J V. I VI. J	Pesage	151 165 175 180 184 192 196
	SIXIÈME PARTIE	
	NOTES ET DATES	
II. I III. I IV. I	Origines des Courses en France La création du Grand Prix Le Premier Derby de Chantilly Le Jockey Club (anglais) Pari-Mutuel. a) L'ancêtre b) Ce qu'il donne à l'État	207 210 213 215 217 219

238	CHARME DES COURSES	
	c) Le jeu des statistiques	223
	d) Totalisateur	224
VI.	Écuries françaises	226
VII.	George Stern	228
VIII.	La fin du pur-sang: Epinard, Rabelais	220
*	et Cie	231

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 19 AVRIL 1929
POUR
LES ÉDITIONS KRA
RUE RODIER, 56, A PARIS
SUR LES PRESSES
DE

PAILLART, A ABBEVILLE

